L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
Concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

TOME IIIe

1863

PARIS : LIBRAIRIE MEYRUEIS, RUE DE RIVOLI, 174
ANGOULÊME : ADRIEN BOISSIER
VEVEY (Suisse) : C. FR. RECORDON

Édition septembre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – Les Captifs de retour à Jérusalem.....1
Néhémie chapitres 1-4.....1
Chapitres 5-6.....3
Chapitre 7.....4
Chapitres 8-10.....4
Chapitres 11-13.....6
2 – Michée.....8
3 – Luc 4-5.....10
4 – Une pensée sur Jésus.....12
5 – « Mes temps sont dans ta main ».....13
6 – Les dispersés parmi les Gentils – Esther.....14
Esther 1-2.....14
Esther 3.....15
Esther 4-5.....16
Esther 6-7.....18
Esther 8-10.....19
Conclusion.....21
7 – Osée.....24
8 – « Cinq paroles » – 1 Cor. 14:19.....26
9 – La nouvelle naissance – Jean 3.....27
10 – Quelle différence y a-t-il entre *παρουσία* et *ἐπιφάνεια* ?.....32
11 – Discipline et unité dans l'Assemblée.....44
12 – La seconde venue de Christ.....50
13 – Introduction à Ésaïe.....52
Les sujets.....56
Notes.....57
Conclusion.....59
14 – La grâce et la gloire de Dieu.....59
15 – Fragments et Pensées.....1
16 – Poésies et cantiques.....5
Seigneur, qu'au milieu de ce monde.....5
Qu'ai-je besoin du monde ?.....5

1 – Les Captifs de retour à Jérusalem

Néhémie chapitres 1-4

C'est douze ans après l'action exercée par Esdras que Néhémie apparaît. Il était encore un pauvre captif à Babylone (ou en Perse, la même chose, en principe) pendant qu'Esdras remplissait à Jérusalem un bon et précieux service envers le Seigneur. Mais, peut-être qu'attaché, comme il l'était, au palais du roi des Perses, il n'avait pas été libre de prendre part au mouvement ou réveil qui avait eu lieu au temps d'Esdras – ou peut-être aussi n'avait-il pas été encore alors vivifié par l'Esprit pour s'y associer.

Il représente *un nouveau réveil ;* et tout se trouve dans une extrême faiblesse. Néhémie n'est pas un prince de la maison de David, comme Zorobabel, ni un sacrificateur de la famille d'Aaron, comme Esdras. C'est un laïque comme on dit, un échanson du roi.

Au milieu de tout cela, néanmoins, la grâce qui était en lui ressort d'une manière bien belle. Les fardeaux sous lesquels gémissent ses frères sont efficaces pour le détacher du palais persan, comme autrefois ils avaient agi sur Moïse pour lui faire quitter le palais égyptien. Aucun miracle ne distingue ces temps des captifs de retour, mais nous trouvons parmi eux bien des témoignages d'une belle énergie morale.

Esdras avait été scribe aussi bien que sacrificateur. Il étudiait la parole de Dieu dans l'esprit d'adoration et avec une profondeur de méditation remarquable ; car c'est dans cette parole qu'il trouva la source et le guide de son active énergie. Il n'en était point ainsi de Néhémie. Néhémie était un homme pratique, un homme au milieu des affaires de la vie de chaque jour, dans les circonstances et les relations dont se compose l'histoire des hommes. Mais, comme Esdras, il avait un cœur diligent et zélé, et il saisit ce qu'il avait *entendu,* comme Esdras avait saisi ce qu'il avait *lu,* et il en fit usage en la présence de Dieu.

Il avait entendu parler des *désolations* de Jérusalem, et il pleure sur elles devant Dieu ; de même qu'Esdras avait vu les *péchés* de Jérusalem, et avait pleuré sur eux devant le Seigneur. Mais, pouvons-nous demander ici, *comment se fait-il que ces désolations n'aient pas ému Esdras ?* il se trouvait tout ce temps-là à Jérusalem, tandis que Néhémie se trouvait dans le palais du roi des Perses et ne pouvait en rien apprendre que par des rapports occasionnels. Serait-ce que l'énergie avait décliné en Esdras, et que maintenant il avait lui-même besoin d'être réveillé quoiqu'il eût été quelques années auparavant un instrument de réveil pour d'autres ? De pareilles choses se voient, et se sont vues. Pierre dirigeait ses frères en Act. 1:15, mais il eut besoin en Gal. 2, d'être tiré, repris, et dirigé. Un frère plus jeune, Paul, ranime Pierre, son frère aîné, qui avait servi le Seigneur des années, pendant que lui le blasphémait. Et il semblerait qu'ici, un serviteur plus jeune, Néhémie, un laïque aussi, a à réveiller le vénérable Scribe qui l'avait précédé des années et des années, à Jérusalem pour y servir Dieu.

Mais si tel ne fut point le cas, nous pouvons apprendre de ce fait que le Seigneur a une affaire pour un serviteur, une autre pour un autre ; un certain but dans ce réveil-ci, et un autre dans celui-là. Zorobabel avait eu en vue le temple, Esdras la réforme de la religion ; et maintenant Néhémie est suscité pour s'occuper des murailles de la ville, et du règlement des choses, sous le rapport civil, dans Jérusalem. Il se peut qu'il en ait été ainsi, car, je le répète, de telles choses se voient et se sont vues. Il y a eu jadis le service des Guershonites, celui des Merarites, et celui de Kehathites ; et certainement il en a été de même, dans une série de réveils, siècle après siècle, dans le cours de la chrétienté depuis la Réformation, qui a été une espèce de retour de Babylone.

Je n'ai garde de dire laquelle de ces explications convient à Esdras restant en apparence immobile, quoique les murailles ruinées de la ville fussent jour après jour devant ses yeux depuis des années. Il n'en occupe pas moins une place extrêmement honorable, ainsi que Néhémie, dans les annales du peuple de Dieu.

Néhémie était un homme fort simple, doué de très vives affections. Son livre nous fournit, je puis dire, le seul morceau d'autobiographie que nous trouvions dans l'Écriture. Il nous présente ce cher homme de Dieu écrivant sa propre histoire dans cette simplicité de manière qui convient à quelqu'un qui dit la vérité. Il nous apprend, comment à mesure qu'il poursuivait son œuvre, il se tournait souvent vers Dieu dans l'esprit d'une confiance enfantine ; et toute sa manière d'agir me rappelle un mot que j'ai lu, je crois, dans un ancien auteur, « que Christ soit le second dans toutes vos pensées » : c'est-à-dire qu'au milieu de toutes vos occupations, votre âme se tourne vite vers le Seigneur, et soit *habituellement* devant lui, non pas cependant par *un* effort ou par l'effet de la vigilance, mais par un exercice de l'âme facile, heureux et naturel.

Mais en même temps que son esprit était ainsi en activité à l'égard de Dieu, le cœur de Néhémie était ardent pour ses frères. Dans l'affection profonde qui le remplissait, et avec cette éloquence qui sort du cœur, il appelle Jérusalem « la ville des sépulcres de ses pères. » Tout cela nous révèle une personne des plus aimables. Nous l'aimons, et nous ne sommes pas jaloux de ses vertus, ni ne lui portons envie pour sa supériorité ; nous le suivons avec une admiration affectueuse.

L'exercice d'esprit par lequel il passa avant qu'il eût obtenu de son royal Maître la permission de visiter Jérusalem, est d'une grande beauté. Depuis le mois de Kislev jusqu'au mois, de Nisan, c'est-à-dire, depuis le troisième jusqu'au septième mois, il mena deuil devant Dieu au sujet de la ville. À la fin il vient devant le roi, et la permis-

sion lui est accordée, et un temps lui est fixé pour effectuer son voyage, et faire la visite tant désirée – des capitaines et des gens de cheval lui sont également donnés pour le conduire et le garder dans sa route. En tout cela il avait été bien seul : d'ordinaire les réveils commencent par quelque individu isolé. Et quand il atteint Jérusalem, il est encore seul, d'abord. Quand la nuit est venue, il fait l'inspection des murailles de la ville, prenant connaissance lui-même de la nature de l'œuvre qu'il a désormais devant lui. Il *éprouve* ce qu'il va *publier.* Parfaitement – c'est ainsi qu'en agissent les serviteurs conduits par l'Esprit. « Nous parlons de ce que nous connaissons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. » il n'est pas non plus un patron, mais un *compagnon de service,* un compagnon d'œuvre, comme Paul, ou comme le divin Maître de Paul, qui, bien que le Maître de la moisson, servît aussi dans le champ de la moisson.

Et c'est toujours d'après ces modèles que l'Esprit prépare les serviteurs de Christ. Ils font l'expérience de ce qu'ils enseignent et ils travaillent sur le principe du service et non sur celui du patronage. Ils ne sont pas dominateurs sur l'héritage, mais ils sont les modèles du troupeau ; ils ne prétendent pas dominer sur la foi, mais ils sont des aides pour la joie des brebis.

Ensuite, lorsque nous arrivons au chapitre 3, et que nous considérons ceux qui travaillent avec Néhémie, nous trouvons bien des choses propres à nous instruire, bien des choses qui nous parlent de notre temps et de nos propres circonstances.

Ils sont tous un peuple d'ouvriers qui travaillent de concert – les principaux et le commun peuple. Le service de la cité de Dieu avait nivelé tous les rangs. Les riches sont abaissés, les pauvres sont élevés, magnifique spectacle en son jour et en son lieu. Puis, il y en a qui sont distingués parmi les autres : Baruc, le fils de Zaccaï travaille « avec courage », (v.20) ; les « filles » de Sallum travaillent avec leur père, (v.42) ; quelques-uns des sacrificateurs « sanctifièrent » leur œuvre par la part qu'ils prirent au travail des murailles de la ville, tandis que d'autres travaillèrent à la façon ordinaire (v.22:28) ; et, chose pénible à ajouter, les principaux des Thekohites ne travaillèrent pas tous (v.5).

Il y a eu toujours de ces différences-là parmi les saints, et il y en a abondamment aujourd'hui. Elles se montrent dans la construction du Tabernacle au désert, dans les batailles livrées en Canaan, parmi les compagnons de David aux jours de son exil, comme nous les apercevons ici dans la construction de la muraille de Jérusalem, et plus tard parmi les compagnons d'œuvre de Saint Paul. Et certainement il se trouve aujourd'hui des femmes qui, à l'exemple des filles de Sallum, ou de la femme d'Aquilas, font un bon travail dans l'évangile, et dans le service de Jérusalem. Mais souvenons-nous, car il est profitable de le faire, que chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail (1 Cor. 3), quoiqu'il ne faille pas non plus oublier, que le Seigneur pèse la *qualité* aussi bien que la *quantité* de ce qui est fait pour lui (Matt. 20:1-16).

Nous pouvons donc sûrement retirer de l'instruction des détails de cette intéressante histoire. Nous voyons au chap.4, que ceux qui bâtissent sont devenus des *combattants* aussi bien que des constructeurs. Ils poursuivent leur œuvre à la face des ennemis, et en dépit de leurs « moqueries cruelles » ainsi que s'exprime le chap.11, de l'Épître aux Hébreux. Dans cet usage combiné de l'épée et de la truelle, nous voyons les symboles de notre propre vocation. Il est des choses auxquelles nous devons *résister ;* il en est d'autres qu'il nous faut *cultiver.* Nous devons nourrir et faire avancer, comme des constructeurs, ce qui est de l'Esprit en nous ; nous devons combattre et mortifier ce qui est de la chair. Nous sommes des constructeurs et des combattants.

Quant aux ennemis, ce sont les mêmes Samaritains que la première fois. Du temps de Zorobabel leur race était représentée par Rehum et Simsaï, ou Tattenaï et Sétharboznaï ; à l'époque de Néhémie, elle l'est par Sanballat et Tobija. Ce n'étaient pas des païens, mais une semence de corruption qui, aux yeux de la chair et du sang, pouvait ressembler à la circoncision : et en même temps ils semblent être corrompus davantage, car les Édomites, les Arabes, les Philistins, et les Ammonites paraissent s'être joints à eux ou être devenus un avec eux.

Et, chose encore plus sérieuse et qui est pour nous un avertissement bien plus personnel, plus immédiat, une compagnie de Juifs demeurait parmi ces Samaritains ; et ils *étaient dans les secrets des Samaritains* (v.42) – triste symptôme ! C'étaient des *habitants de la frontière.* Ils peuvent nous rappeler Lot à Sodome, Abdias à la cour d'Achab. Sûrement ils n'étaient pas Samaritains ; – c'étaient des Juifs, et ils éprouvaient quelque amour et quelque sollicitude pour leurs frères qui servaient, travaillaient à Jérusalem. Mais ils habitaient près des Samaritains, et étaient dans leurs secrets. Je le répète, triste, mauvais symptôme moral ! C'étaient, je présume, quelques rameaux du vieux tronc, laissés en arrière dans le pays au jour où Juda avait été fait captif. Jamais ils n'avaient participé aux vertus vivifiantes des jours de Zorobabel, d'Esdras, et de Néhémie ; leur senteur était en eux – ils n'avaient pas été vidés de vaisseau en vaisseau, comme Jérémie dit de Moab (Jér. 48).

Différent, bien différent d'hommes semblables, était le trompette que Néhémie avait établi tout près de sa personne, car si ces Juifs-là étaient dans le secret des Samaritains, ce trompette était dans le secret de Dieu.

C'est ce que représentent toujours ceux qui tiennent des trompettes et qui en sonnent, soit qu'ils nous apparaissent comme des sacrificateurs faisant leur service occasionnel et varié en Nomb. 10, ou s'acquittant de leur service annuel le premier jour du septième mois, comme en Lév. 23 ; soit que nous les voyions comme des serviteurs auxquels des dons ont été accordés dans l'Assemblée de Dieu, enseignant et exhortant selon 1 Cor. 12:8 :9.

Quel sujet d'humiliation n'y a-t-il pas pour plusieurs d'entre nous à signaler ces beautés dans les serviteurs de Dieu, dans les Néhémie, et dans les trompettes sur les murailles de la ville !

Chapitres 5-6

Il se trouve en Néhémie un mélange, une combinaison de qualités qui ressortent d'une manière bien frappante. Le chap.6 nous le présente dans ses *vertus privées,* comme dans les chapitres qui précèdent nous l'avons vu dans *l'énergie de son service public.* Il fait l'abandon de ses droits personnels comme gouverneur, pour être simplement et pleinement serviteur de Dieu et de son peuple ; et sa conduite en cela peut rappeler celle de Saint Paul en 1. Cor. 9, car là l'apôtre ne veut pas agir d'après ses droits et ses privilèges comme apôtre, absolument de la même manière que Néhémie en agit ici comme Attirsatha, ou Gouverneur de Judée, sous le roi des Perses. Tout ceci est fort beau ; et comme nous pouvons y voir les mêmes opérations de l'Esprit de Dieu dans les élus, lors même qu'ils soient séparés par un laps de temps aussi long que l'est Néhémie de Paul !

Cependant ce chapitre nous fournit un *avertissement* aussi bien qu'un exemple.

Les Juifs, qui maintenant se trouvaient depuis longtemps à Jérusalem s'opprimaient les uns les autres. Néhémie leur dit, que ceux de leurs frères qui étaient encore loin parmi les Gentils, en agissaient beaucoup mieux. Ils se rachetaient les uns les autres, tandis qu'ici, au cœur même du pays, dans leur propre pays, ils se vendaient entre eux.

Quelle chose solennelle ! puissions-nous y être attentifs et en recueillir un avertissement. Elle nous révèle que ceux qui avaient pris une position vraie, se comportaient plus mal que ceux qui restaient encore dans une position fausse. Les Juifs de Jérusalem étaient dans une condition *ecclésiastique* meilleure, tandis que leurs frères, encore à Babylone, étaient dans une condition *morale* plus pure. N'est-ce pas là un avertissement ? C'est une démonstration de plus de ce que nous voyons souvent nous-mêmes ; mais c'est pour nous un avertissement solennel et bien humiliant.

Non pas que, quittant Jérusalem, nous devions retourner à Babylone ; mais il nous faut bien savoir que le simple fait que nous occupons une position vraie, ne constitue point une sécurité. La satisfaction que nous fait éprouver la justesse de notre condition ecclésiastique, peut nous être un piège et nous faire tomber dans le relâchement moral. C'est là une séduction très naturelle. « C'est ici le Temple de l'Éternel » peut être le langage d'un peuple, la veille même du jugement de Dieu. On peut payer les dîmes de la menthe, de l'aneth et du cumin, et néanmoins laisser de côté les choses plus importantes du jugement, de la miséricorde, et de la fidélité.

Mais ce chapitre nous présente une autre de ces combinaisons de vertus qui brillent ; dans le caractère de Néhémie, et nous autorisent à dire que, tout en étant un homme d'une *simplicité* extrêmement belle, il était aussi d'une *indépendance* décidée. Sa simplicité était telle, que, comme un enfant, il se tourne vers Dieu, tout en faisant son service auprès d'un autre ; et avec cela, il y avait en lui cette indépendance, ce caractère absolu, qui le mena toujours à prendre l'initiative par lui-même, dans la crainte et en la présence de Dieu.

Il nous dit ici, par exemple, qu'ayant entendu parler de cette oppression des frères par les frères, il se consulta en lui-même avant d'agir (v.7.) Et toute sa conduite antérieure nous révèle la même indépendance. Il était l'affranchi du Seigneur, et non l'esclave de l'homme ; simple dans la présence de Dieu, indépendant en présence de ses semblables.

Tel est le précieux mélange de qualités qui font ressortir d'une manière si remarquable le caractère de cet honoré cher homme de Dieu.

Au chapitre 6, nous le voyons de nouveau dans le combat, mais c'est un combat personnel où il est seul engagé. Ce n'est point comme dans le chapitre 4, où il commandait les autres, réglait leur position, leur mettait l'épée dans une main et la truelle dans l'autre ; ici il combat lui-même, et tout seul, face à face avec les ruses de ses ennemis. Il se trouve exposé à des tentations différentes dans le cours de ce chapitre ; et en général, nous le trouvons homme droit de cœur, dont le corps par conséquent est « tout éclairé. » il découvre l'ennemi et reste sain et sauf. Mais outre cela il y a certaines garanties *spéciales* qu'il sera très profitable de considérer un moment.

1° il met en avant *l'importance de l'ouvrage dont il était occupé* (v.3) ;

2° il allègue *la dignité de sa propre personne* (v.14). Ce sont là de beaux et précieux arguments à employer par tout saint de Dieu vis-à-vis du tentateur. Je crois voir le Seigneur en faire usage lui-même, et nous enseigner à nous en servir aussi.

En Marc 3, sa mère et ses frères viennent à lui, et semblent avoir le dessein de le retirer de son œuvre pour se l'attacher à eux-mêmes ; précisément de la même manière que, dans notre chapitre, les ennemis de Néhémie cherchent à en agir avec lui. Mais le Seigneur en face de cet assaut ou en réponse aux réclamations que la chair et le sang élevaient sur lui, met en avant l'importance de ce dont il était alors occupé. Il enseignait ses disciples et la multitude, versant en eux la lumière, la parole, et la vérité de Dieu ; et il nous montre par là d'une manière bien solennelle combien le fruit d'une œuvre semblable dépassait de beaucoup la valeur de toutes les relations qu'on pouvait avoir avec lui selon la chair, et combien les droits de la parole de Dieu au ministère de laquelle il se livrait en ce moment, étaient de beaucoup plus importants que ceux de la nature.

C'est d'une manière analogue qu'il apprendra ses serviteurs à estimer la dignité de leur œuvre. Il leur prescrit pendant qu'ils y sont occupés, de « ne saluer personne en chemin » et de ne pas s'arrêter pour prendre congé de ceux qui sont dans la maison (Luc 9:10).

Autre cas. En Luc 13, les Pharisiens essaient de l'amener à avoir peur de l'homme, comme Sémahja cherche à faire avec Néhémie dans ce même chapitre (v.10.) Mais le Seigneur se montre aussitôt dans le sentiment.de sa dignité, de la dignité de sa personne, et apprend aux Pharisiens qu'il disposait de lui-même, qu'il marcherait aussi longtemps qu'il le trouvait bon, et finirait sa course quand il lui plairait ; que les desseins d'Hérode étaient vains, sauf qu'il leur permît d'aboutir. Ainsi, en Jean 11, quand ses disciples voulaient le détourner d'aller en Judée où, si peu de temps auparavant, sa vie avait été en danger, il s'élève de nouveau de la même manière au sentiment de celui qu'il était, à la conscience de la dignité de sa personne, et leur répond comme du haut de cette élévation (Voyez les versets 9-11.)

Le Saint Esprit aussi, par le moyen de l'Apôtre, cherche en 1 Cor. 6, à inspirer aux saints du courage et de la force par un semblable sentiment de la position élevée et des honneurs qui leur appartenaient. « Ne savez-vous pas » dit Paul aux Corinthiens, « que nous jugerons les anges ; » et encore, « vous n'êtes pas à vous-mêmes ; vous avez été achetée à prix. » « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit. »

Tout cela est plein de beauté. Voilà certes des armes de guerre, des armes d'un métal divin, d'un céleste métal. Gagner des victoires avec de telles armes, c'est certes la bataille chrétienne – où l'âme peut faire face et résister aux tentations, en se prévalant du sentiment de l'importance de l'œuvre à laquelle Dieu nous a placés, et de la dignité de la personne que Dieu nous a faite. Oh ! si seulement nous savions manier ces armes et nous en servir, aussi bien que nous les admirons suspendues devant nous dans l'armure de Dieu ! Rien de plus facile cependant que de reconnaître et de prouver la parfaite appropriation d'un instrument à l'œuvre à laquelle il est destiné, et de se montrer en même temps faible et maladroit à s'en servir et à faire l'œuvre à laquelle il s'applique.[1]

Chapitre 7

Nous lisons ici, « Or la ville était spacieuse et grande, mais il y avait peu de peuple, et les maisons n'étaient point bâties. » Aussi, après avoir construit la muraille, Néhémie entreprend-il de peupler la ville : car que serait une muraille, si elle ne servait pas de défense à une population fixée dans son enceinte ?

Dès l'ouverture du chapitre 7, nous le trouvons donc occupé de ce dessein dans son cœur, et en conséquence il s'informe au sujet des captifs revenus de Babylone, et en lit les listes et les dénombrements selon qu'ils avaient été dressés du temps de Zorobabel, pour qu'ils lui servent de guide dans le but qu'il poursuit maintenant.

Chapitres 8-10

Cependant, avant de se mettre à l'œuvre, et d'entreprendre de peupler la ville, il se détourne un peu afin de considérer le peuple lui-même ; ce qui donne lieu à l'action exercée par lui, et décrite dans les chapitres 8-10, et qu'on peut appeler une action incidente, comme en parenthèse – car il reprend au chapitre 11 le dessein qu'il avait conçu au chapitre 7, celui de peupler sa ville.

C'est ce qui donne un caractère et un intérêt tout particuliers à ces trois chapitres où nous voyons le peuple comme passé à une revue morale d'un genre très remarquable. Néhémie envisage sous le rapport personnel les captifs revenus au pays, il regarde à leurs âmes, à leur état moral, et voudrait de tout son cœur les ranimer et les sanctifier, avant de les établir en leur lieu.

Il commence cette œuvre le premier jour du septième mois, jour distingué dans le calendrier Israélite, la fête des trompettes, jour de Réveil après une longue interruption où tout était stérile ou mort dans le pays. Celle action commencée ainsi, se continue en phases successives jusqu'à la fin du chapitre 10, et donne, comme je l'ai déjà fait remarquer, aux chapitres 8-10 une place distincte dans le livre de Néhémie, et le caractère d'une parenthèse. Nous devons donc en faire le sujet d'une étude un peu particulière.

Ce jour distingué entre les autres, le premier jour du septième mois, demandait conformément à l'ordonnance qui l'avait institué, qu'il y eût une sainte convocation et qu'on sonnât des trompettes – car, comme je l'ai déjà dit, il était le symbole d'un Réveil après une longue saison de mort et de stérilité (voir Lév. 23:22-25). Cette ordonnance fut observée ici en Néh. 8. Il y eut une convocation du peuple. Mais il y eut quelque chose d'ajouté. Le livre de la loi fut lu et expliqué au peuple. Et, en l'entendant, le peuple pleura – chose tout à fait convenable, car c'est l'effet de l'application de la loi à un pécheur, de le convaincre de péché et de le faire s'écrier « Misérable, homme que je

[1] Qu'on me permette d'ajouter, comme un éloge de ce serviteur de Dieu, une remarque qui m'est suggérée par un autre ; que quoique le livre qui porte son nom, ait été écrit par lui-même, et soit une excellente autobiographie, cependant il ne nous apprend rien à son sujet au-delà de ce qui ressort nécessairement de ses rapports avec le peuple de Dieu et le service dont il s'acquittait envers ce peuple. Nous n'apprenons rien de lui quant à sa vie de famille, ou à ses circonstances domestiques, non plus son âge, ni le lieu de sa naissance ; nous pouvons bien dire qu'il ne se connaissait point lui-même selon la chair. C'est, en vérité un exemple vivant de cet état béni dans toute sa sincérité et sa simplicité.

suis ! » Mais en cette occasion, ceux qui enseignaient le peuple arrêtent aussitôt ses larmes, parce que ce jour était « saint à l'Éternel. » C'était un temps de joie, comme le son des trompettes et la nouvelle lune qui recommençait alors de marcher à la lumière du soleil, étaient destinés à le signifier. En conséquence, ils furent exhortés à faire de la joie de l'Éternel leur force, à se réjouir, et à envoyer des présents aux autres.

Tout cela était en parfaite harmonie avec ce jour-là, selon les ordonnances qui s'y rapportaient. La chose qu'on y ajouta, ou qui n'était pas prescrite par Lév. 23, c'est-à-dire, la lecture de la loi, servit au moyen de tout cela, à donner un ton plus riche, plus complet, au jour lui-même dans son caractère propre, son caractère prescrit. La chose ajoutée ne se trouvait nullement en opposition avec la chose ordonnée – ce qui se faisait volontairement n'était point une violation de ce qui était prescrit.

Et ici je voudrais dire que c'est là précisément ce que nous pouvions attendre à une époque de Réveil. En un temps semblable la parole de Dieu doit être entièrement honorée : elle doit être le drapeau. Mais il y aura aussi, j'oserais presque dire nécessairement, telles choses nouvelles ou ajoutées, selon que le caractère du temps sous l'action de l'Esprit de Dieu, pourra les suggérer : mais quelles qu'elles soient, ces choses nouvelles ne contrediront en rien la parole de Dieu. Or, telle est la scène que nous avons ici.

Mais la parole de Dieu ayant été ouverte, est gardée ouverte. C'était un jour comme nous pouvons nous exprimer de « Bible ouverte. » Précieuse grâce ! Et après les avoir instruits à l'égard des droits du premier jour du septième mois, ce Livre ouvert leur donne maintenant une instruction de plus en leur parlant de huit jours de ce même mois, ou de la « Fête des Tabernacles. » Et le peuple qui se trouvait déjà dans l'esprit d'auditeurs obéissants de la parole de Dieu, y est maintenu encore : il reçoit l'instruction touchant cette fête de huit jours, et il l'observe, et cela d'une manière qu'on n'avait pas vue depuis des siècles.

Que tout cela aussi est beau. Mais nous avons à signaler une nouvelle addition.

Au chapitre 9, nous voyons l'assemblée des enfants d'Israël dans l'humiliation, vaquant à un service solennel de jeûne et de confession de leurs péchés, et, ensuite au chapitre 10, contractant une alliance avec Dieu, avec serment de lui obéir et de garder ses ordonnances. Or, rien de tout cela n'avait été prescrit, et nous n'en trouvons aucune mention dans la loi de Moïse ; le chapitre 23 du Lévitique n'exigeait pas que rien de semblable accompagnât ou suivît la Fête des Tabernacles.

Ici, cependant, nous avons de nouveau quelque chose à remarquer. Cette solennité n'eut pas lieu avant le *vingt-quatrième* jour de ce mois ; et alors le temps de la Fête des tabernacles était fini – car il finissait le *vingt-troisième.* Cela aussi, je le répète, était fort beau. L'assemblée ne voulait point, par son acte d'humiliation et de confession ; gâter la fête ou la détourner de son but. Cette fête était l'époque la plus joyeuse de l'année juive ; c'était là fête de la récolte, « le festin de la moisson » comme on dit parmi nous. Elle préfigurait les jours de gloire, le temps du royaume. Bientôt tout ce qu'elle signifiait, tout ce qu'elle renfermait de promesse sera pleinement et richement accompli et réalisé ; et le vingt-troisième jour, le dernier jour, le grand jour de la Fête, passera avant que le langage de l'humiliation et la voix de la repentance et de la douleur se fassent entendre. Mais à l'époque de Néhémie, l'ordonnance de Dieu admettant cela, le peuple pouvait tenir, comme nous disons encore « une réunion de prières ».

C'était pareillement un service volontaire ou additionnel, comme j'ai dit plus haut, que l'Écriture n'avait pas établi, mais qui était suggéré, sous la direction du Saint Esprit par le temps et les circonstances qui signalaient le présent réveil. Certes, la confession était bien le langage convenable d'un peuple qui représentait, à ce moment-là, une nation depuis longtemps en révolte, désobéissante, et criminelle.

« Cesser de mal faire » doit cependant être suivi « d'apprendre à bien faire ». C'est fort bien, quand nous avons fait le mal, de commencer par la confession de nos fautes avant de nous mettre à faire le bien. Mais la pratique de ce qui est juste est la suite convenable que doit avoir la confession du mal. Et c'est toute cette exquise harmonie morale que nous apercevons ici, en passant du neuvième chapitre au dixième.

Les principaux, et tout le peuple ensemble, se réunissent comme des frères, séparés des peuples du pays (Voy. 10:28) et contractent une alliance pour observer les lois de Dieu. On aime à voir ici, comme aussi lorsqu'ils bâtissaient la muraille au chap.3, comme le rang et la position se perdaient dans la fraternité commune.

« Que le riche se réjouisse dans sa bassesse, et le pauvre dans son élévation car la figure de ce monde passe. » Dans l'alliance qu'ils font et dans ce qu'ils cherchent à accomplir, se trouve encore quelque chose de nouveau et qui n'était point prescrit. Ils s'engagent à observer tous les commandements de l'Éternel, ses statuts, et ses ordonnances ; à ne pas profaner le sabbat ; à racheter leurs premiers-nés ; à apporter les prémices de leurs fruits et de leurs bêtes, ainsi que les dîmes de leurs récoltes ; et tout cela est conforme à la parole de Dieu. Mais ils font aussi des ordonnances à l'égard d'eux-mêmes, et s'obligent à payer chaque année la troisième partie d'un sicle pour le service de la maison de Dieu ; et ils jettent le sort pour apporter le bois pour l'autel de Dieu d'année en année dans les temps déterminés.

Tout cela est encore en une délicieuse et admirable harmonie avec tout l'ensemble de leurs actions, en ce temps d'heureux réveil. La parole de Dieu est constamment et partout honorée dans tout ce qu'elle requiert ; mais ils ajoutent à leurs services et à leurs actes diverses choses selon que l'énergie pleine de fraîcheur et la grâce d'un temps de réveil le leur suggéraient, et que l'Esprit le sanctionnait.

Ici se termine cette action comme en parenthèse, ainsi que je l'ai appelé du pieux Néhémie. Elle est pleine de beauté du commencement à la fin. Les Israélites sont conduits par des voies de bonté et de grâce. Ils sont exercés par l'Esprit selon la vérité. Ils sont convaincus de péché et ensuite relevés. Puis ils reçoivent un enseignement à l'égard des jours de joie et de gloire qui viennent : et instruits de la sorte et relativement à leur riche portion dans la grâce de Dieu, ils peuvent tourner leurs regards sur eux-mêmes, non comme dans la crainte et un esprit de servitude, mais avec les sentiments qui conviennent à un cœur brisé, et avec le dessein de servir Dieu dans l'avenir. Tout cela est bien propre à rappeler à l'esprit cette parole ou cette expérience fournie par le Saint Esprit à Israël repentant dans les derniers jours : « Certes, après que j'aurai été converti je me repentirai ; et après que je me serai reconnu, je frapperai sur ma cuisse. J'ai été confus et honteux, parce que j'ai porté l'opprobre de ma jeunesse », (Jér. 31.)

Chapitres 11-13

Ces chapitres nous montrent le peuple encore zélé et obéissant. Le jour du réveil continue. La fraîcheur de son matin ne s'est point flétrie, quoique nous atteignions ici une heure plus avancée du jour.

Le 11e chapitre s'ouvre par une marque bien affligeante de la dégradation de Jérusalem. Elle est témoin contre elle-même qu'elle n'est point comme le Seigneur veut l'avoir dans les jours glorieux qui approchent. Elle n'est point « désirée » ; elle est bien plutôt « délaissée ». Les peuples n'accourent pas par troupe vers elle ; elle ne peut point regarder autour d'elle, comme elle fera au temps du Royaume et s'étonner de la multitude de ses enfants. Ce n'est point encore un sujet de gloire pour les autres, d'être nés en elle ; et ils ne reconnaissent pas non plus que c'est en elle que sont toutes leurs sources. Elle ne peut pas dire encore que le lieu est trop étroit pour elle, pour la multitude de ceux qui la remplissent. Certainement ce n'est point là sa condition dans ce chapitre-ci. Elle est redevable à quiconque voudra condescendre à habiter dans ses murs.

Quel témoignage de dégradation ! quelle preuve certes que la *restauration* n'était point la *gloire !* Jérusalem est encore foulée ; les temps des Gentils ne sont point accomplis encore, sûrement la fille de Sion ne s'est pas levée, n'est pas sortie de la poussière, et ne s'est » pas revêtue de sa force et de ses vêtements magnifiques.[2]

Il faut cependant qu'elle soit habitée ; il faut qu'elle ait au-dedans d'elle ses citoyens. Le pays doit avoir des habitants, car le Messie doit marcher bientôt parmi eux ; la ville doit être peuplée, car bientôt son roi va lui être présenté. C'est pour cela qu'a lieu le retour de Babylone, et c'est pour cela que se peuple Jérusalem.

Et de plus, comme nous le voyons au chap.12, elle a sa muraille : et il est juste qu'on en fasse la dédicace. Souvent en des occasions semblables on a célébré des fêtes publiques : on l'a fait lorsqu'on ramena l'arche aux jours de David ; à la dédicace du temple sous Salomon ; lorsqu'on posa les fondements de la seconde maison au temps de Zorobabel ; et aussi lorsque cette seconde maison fut terminée. Et maintenant à cette époque-ci, aux jours de Néhémie, le peuple se réjouit encore à la dédicace de la muraille, qui désormais était terminée et renfermait la ville dans son enceinte.

Mais pendant que ces choses se passent ainsi, et qu'elles conviennent parfaitement, je n'en demande pas moins : « qu'est-ce que cette muraille ? » Qu'est-elle sinon un témoignage de plus de la dégradation de Jérusalem ? Dans ses jours à venir de force et de beauté, où elle sera la ville du Royaume, la métropole du monde, le sanctuaire et le palais du divin grand Roi d'Israël et de la terre, le « salut » sera sa muraille. Dieu établira alors le soleil pour ses murs et pour ses remparts. Le Seigneur lui-même se tiendra tout autour d'elle comme des montagnes : ses murailles seront appelées « Salut », et ses portes « Louange ». La voix de l'Esprit avait prononcé par la bouche de Zacharie cette belle et précieuse prophétie dont l'écho avait à peine expiré en ce moment-là : « Jérusalem sera habitée sans murailles à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui seront au milieu d'elle. Mais je lui serai, dit l'Éternel, une muraille de feu tout autour, et je serai pour gloire au milieu d'elle. » (Zach. 2:4 :5).

Quelle différence infinie Jérusalem sous les yeux de Néhémie portant les marques de sa honte ; Jérusalem telle que les prophètes en parlent, monument de la destinée la plus glorieuse et la plus excellente en la terre ! Quels sentiments tout cela n'a-t-il pas dû faire éprouver à un pareil homme ! Et cependant il continue son service avec zèle, d'un cœur intrépide, et avec patience : expression d'une grande dignité morale, précieux esprit de dévouement ! il travaille, et travaille noblement quoique entouré *d'inimitiés au-dehors,* et de la *dégradation domestique* au dedans ! C'est un serviteur de Christ animé d'un tel esprit que nous apparaît saint Paul en 2 Timothée ; et tel Néhémie nous apparaît dans son livre.

C'est là ce que nous devons être nous-mêmes. La chrétienté que nous voyons autour de nous est aussi éloignée de l'Église dont les épîtres nous parlent, que la Jérusalem que contemplait Néhémie était différente de la Jérusalem décrite dans les Prophètes. Mais il servait au milieu d'elle – et ainsi devrions-nous faire à la face et dans le cœur de la chrétienté ; car l'esprit de service se préoccupe non pas de la scène du service, mais de la volonté du maître.

Tout cela, cependant, fait ressortir le caractère du moment. Israël est restauré, son pays peuplé, sa ville de nouveau habitée, mais ce n'est point là le Royaume. Les enfants d'Israël doivent être encore éprouvés et purifiés ; le

[2] Et quel témoignage rend la chrétienté que la *Réformation* n'est pas la gloire ?

jour de grâce, de salut, et de gloire, le jour promis du Royaume, est encore éloigné. Mais il faut que la foi soit exercée, et que l'obéissance apprenne et mette en pratique ses leçons.

En conséquence, dès l'entrée du chap.13, nous trouvons le livre de Dieu encore ouvert parmi le peuple. Car certainement un temps de réveil est un temps de « Bible ouverte », comme nous disons. Mais c'est une leçon *nouvelle* qu'ils ont maintenant à apprendre. Ils croissent dans la connaissance, dans l'intelligence des principes divins. C'est à une tout autre page du Livre qu'ils sont arrivés maintenant. Jusqu'ici l'Écriture avait pour eux sa « consolation » – maintenant elle doit avoir sa « patience ». Jusqu'ici elle leur avait « joué de la flûte », maintenant elle doit leur « chanter des airs lugubres. » La joie de la Fête des Trompettes, et la joie plus riche encore de la Fête des Tabernacles leur avaient été révélées et ils avaient répondu avec obéissance. Ils avaient « dansé » à ce son de la flûte. Mais maintenant ils avaient à être exercés par le Livre d'une manière pénible. On lut « que les Ammonites et les Moabites ne devaient point entrer à jamais dans l'assemblée de Dieu,

Cela était terrible. « Jusqu'ici tout s'était fait éminemment dans un esprit de communion, ils s'étaient réunis ensemble non, seulement dans leur joie comme en leurs jours de fête, mais dans leur acte de confession. « Les étrangers » avaient été éloignés, mais il ne semble pas que « le peuple ramassé » eût été recherché et découvert. Mais maintenant, à l'ordre de la parole trouvée en Deut. 23, il faut que ce sévère retranchement soit accompli ; comme à l'ordre de Lév. 23, on avait déjà célébré les jours de joie de la Fête des Tabernacles.

Mais c'était ce qu'il y avait de plus propre pour mettre à l'épreuve l'esprit d'obéissance dans ce bon jour de réveil. Et l'assemblée soutient cette épreuve et répond de la manière la plus heureuse à la demande de la parole de Dieu. Voici en effet ce que nous lisons : « C'est pourquoi il arriva que dès qu'on eût entendu la loi, on sépara d'Israël tout mélange. » Voilà l'obéissance : faite ce que prescrit l'Écriture, mettre en pratique les leçons de la Parole quels que soient le service ou le devoir qu'elles enseignent, à quelque sacrifice qu'elles puissent appeler. L'iniquité cependant se trouve maintenant exister dans les positions élevées plus haut, semblerait-il, que le peuple ne pouvait arriver ; mais il faut qu'elle soit atteinte même là, car un temps de réveil et d'énergie nouvelle de la part de Dieu doit être un temps d'obéissance. Tout ce temps-là un Ammonite avait été dans la maison de l'Éternel. C'était trop fort. Il n'était pas simplement, comme le mélange, dans la *congrégation,* mais dans la *maison ;* et cela encore, par les menées du grand sacrificateur lui-même.

Néhémie était absent précisément alors de Jérusalem. Mais dès son retour, il agit à l'égard de cette abomination trouvée ainsi en haut, comme le peuple avait déjà agi lui-même selon sa mesure à l'égard du mélange. Car Deutéronome 23 sera écouté, quoiqu'il faille reprendre le fonctionnaire le plus élevé de l'Église. Eliashib n'est personne pour Néhémie lorsque Moïse parle – car l'un à l'autorité de Dieu *avec* lui, l'autre doit l'avoir *sur* lui. Avertissement solennel pour la chrétienté, si la chrétienté avait des oreilles pour entendre, cette chrétienté qui a établi son propre Eliashib au-dessus de Moïse, ses propres officiers au-dessus de l'Écriture. Mais tel n'était pas cet homme fidèle. Pour lui, « le siège de Moïse » était souverain. L'Écriture juge tout homme pendant qu'elle ne doit elle-même être jugée de personne. Il n'y a pas grand sacrificateur en Israël, ni prétention d'antiquité et de succession ou de quelque autre espèce que ce soit dans la chrétienté, quelque plausibles et séduisantes qu'elles soient, qui puissent en mettre de côté un iota ou un trait de lettre. Le Livre parlant de la part de Dieu, comme il le fait dans tous les temps, et s'adressant lui-même à toutes les conditions, doit être d'une autorité souveraine. « L'Écriture ne peut point être anéantie. » – elle ne doit donc pas être *contredite.* Dieu l'accomplira ; et nous devons l'observer.

Les pensées des saints de notre époque peuvent bien s'arrêter sur tout ce que nous trouvons dans Néhémie, et sur la Congrégation à ce dernier jour de l'Ancien Testament.

Nous avons vu des marques de l'état de dégradation de Jérusalem dans les chapitres 11 et 12 ; nous en trouvons encore dans le chapitre 13. Le sabbat y était profané, et on y contractait encore des alliances avec les filles des incirconcis. C'est là quelque chose de plus qu'un état de dégradation dans les circonstances : c'est de la dégradation morale ; c'est de l'abomination. La restauration effectuée par le retour de la captivité et le dépeuplement de la ville ne lui ont pas donné le droit d'être saluée, comme elle le doit être dans les jours prochains du royaume, de ces paroles que l'Esprit a préparées pour les lèvres d'un monde rempli d'étonnement et d'admiration, « l'Éternel te bénisse, ô agréable demeure de la justice, montagne de sainteté », (Jér. 31:23.)

Mais malgré tout cela, je le dis encore, nous voyons Néhémie occupé à servir. Spectacle plein de beauté ! Je n'ai pas besoin de dire dans quelle perfection le divin Maître de tous les serviteurs fut au jour de son service un modèle de cette manière d'agir. Mais il y a en cela une grande dignité morale, en qui que ce soit que nous en trouvions des exemples.

C'est aussi un spectacle bien édifiant, et qu'il nous importe tout particulièrement de considérer, que la congrégation gardant le Livre encore ouvert. Ils n'avaient pas de points préférés dans la loi. Ils font l'effet de gens qui ne voudraient pas qu'il y eût dans le Livre de Dieu « des textes négligés » ni « des pages non tournées ». Il ne s'en perdit pas un seul son pour l'oreille, quoique ce fût à distance qu'on l'ouït. Mais qui de nous, je le demande, est à leur niveau à cet égard ? Combien nous sommes enclins à *choisir* notre leçon, plutôt que « de vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » N'en est-il pas ainsi ? Je puis aimer la page qui me parle de la Fête des Tabernacles dans sa joie, et me réjouir du son des trompettes au jour de la nouvelle lune du septième mois. Mais la page qui me dit que je dois me purifier et me séparer des alliances non autorisées, a d'autres rapports avec moi, et s'adresse à moi en d'autres accents. Je ne choisis pas cette leçon. C'est une page du Livre que je ne suis pas

disposé à ouvrir. Je suis tenté de dire avec le gouverneur romain, « Pour le présent va-t-en ; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » il se peut que la maison soit trop sociable, que le cœur soit trop à l'aise, pour suivre une discipline telle que des ordonnances semblables à Deut. 23:3.

Certes, certes, nous pouvons bien le dire, toute cette partie de l'Écriture, ces livres des captifs de retour, cet Esdras et ce Néhémie sont dignes de l'attention profonde et de l'admiration de toutes nos âmes. Comme l'Esprit de Dieu travaillait dans les élus de ces jours-là, comme il nous instruit dans les nôtres par ce qu'il nous a fait savoir d'eux !

Et d'ailleurs, comme nous l'avons vu aussi, ces temps de Zorobabel, d'Esdras, et de Néhémie, furent des temps de réveil. Des temps semblables avaient été connus auparavant en Israël, avec Samuel, par exemple, David, Josaphat, Ézéchias et Ésaïe. Et on en a vu maintes fois de pareils dans le cours de la chrétienté. Il est possible aussi qu'un réveil prenne une forme à laquelle nous nous attendions peu, et peut-être sans aucun précédent parfait. C'est le propre de la vie, de revêtir parfois des traits exubérants pour opérer en dehors et au-delà de ses règles et de sa mesure ordinaires. Elle est plus semblable à elle-même lorsqu'elle agit ainsi, car la vie est essentiellement libre, et possède en elle-même une force naturelle. Mais en même temps, nous devons juger par la Parole de Dieu toute expression de la vie. « À la loi et au témoignage ». Si une chose ne supporte pas celle épreuve, ce n'est point la surabondance de la vie, quelque extatique ou exubérante qu'elle puisse être ; et il faut la rejeter avec toutes ses fascinations !

« À celui qui a, il sera donné encore davantage. » l'obéissance à une leçon, est la voie certaine et sûre à la découverte d'une autre. « Si quelqu'un veut faire sa volonté il connaîtra de la doctrine. » On peut être tenté de rester en arrière, de peur que les leçons qu'on a encore à apprendre soient désagréables. « Celui qui s'accroît science, s'accroît tourment ». De là vient qu'il y a en quelques-unes de nous une grande disposition ou tentation à s'arrêter court. Mais c'est là de la désobéissance, aussi bien que l'infraction d'une parole lue et comprise. Fermer le Livre pour la crainte de ce qu'il pourrait nous enseigner, c'est évidemment et certainement de la désobéissance.

Écho du témoignage, vol.3, p.51-77

2 – Michée

Ce prophète est mentionné et même cité dans Jérémie 26:18. Il fut appelé à être une des sentinelles du Seigneur environ au temps d'Ésaïe, époque, en vérité, toute spéciale. En Juda les choses prenaient un caractère particulier, et en Israël tout se préparait ou mûrissait pour la faux de l'Assyrien. Le jour du Chaldéen seul se place avant celui-ci en importance. Celui-là est le premier, j'en conviens, car la captivité d'Israël ou l'enlèvement du royaume aux dix tribus n'affecta pas la maison de Dieu comme le fit la captivité de Juda. La gloire demeurait dans le pays quoiqu'Israël s'en fût allé sur le fleuve de Gozan. Mais le Chaldéen saccagea la ville royale et abîma le sanctuaire de Dieu ; la gloire dut être retirée lorsque Juda fut emmené captif et que Jérusalem fut changée en désolation. Et de même que l'Esprit de prophétie fut abondamment répandu en ce jour du Chaldéen, comme nous le voyons en Jérémie, Ézéchiel, Daniel, Habacuc, Sophonie, etc, il le fut aussi au temps dont nous nous occupons en Ésaïe, Michée, Osée, et autres.

Le 17e chapitre du 2e livre des Rois est d'une grande importance, surtout envisagé en rapport avec Michée. Il parle en détail des péchés d'Israël qui avaient amené la captivité des dix tribus. Dans ce chapitre nous trouvons aussi un récit des premiers temps de ce peuple qui dans le Nouveau Testament est appelé « Samaritain. » son origine, comme secte religieuse, nous y est présentée ; secte qui retenait la vérité que le peuple juif possédait, dénaturée toutefois pas le mélange d'une foule de faussetés que les vainqueurs païens d'Israël avaient introduites dans le pays.

Quant au petit livre de Michée nous pouvons l'envisager, il me semble, comme divisé en trois parties :

Chapitre 1-3. Ces chapitres nous présentent un sombre tableau *des péchés d'Israël et de Juda et des misères qui en résultèrent pour eux.*

Chapitre 4-5. Ces chapitres anticipent la *restauration politique ou nationale* du peuple.

Chapitre 6-7. Ceux-ci présentent *l'expérience ou la restauration morale* du peuple :

Chapitre 1-3. La prophétie commence par l'anticipation des jugements réservés spécialement pour la Samarie, mais auxquels Jérusalem ne doit pas pourtant demeurer entièrement étrangère ; ensuite nous avons le détail des péchés qui ont amené ces jugements ; c'est ainsi que le langage prophétique nous parle de ce qui nous a déjà été dit en style historique dans le chapitre 17 du 2e Livre des Rois auquel nous avons déjà fait allusion.

Juda s'était rendu coupable de transgression aussi bien qu'Israël, et la verge de l'Assyrien, maintenant préparée par le Seigneur dans sa juste indignation, est levée sur Jérusalem de même que sur Samarie. Le jour d'Achaz avait été pour celle-là ce que fut pour celle-ci le jour d'Osée. Mais Ézéchias qui succéda à Achaz « fit ce qui est droit devant l'Éternel », c'est pourquoi l'Éternel suspendit le châtiment de telle sorte que l'Assyrien ne prévalut pas sur Juda comme il l'avait fait sur Israël.

C'est dans cet état que se trouvaient les choses en ces jours, et Michée parle comme la sentinelle du Seigneur.

Les princes, les sacrificateurs, les prophètes, et le peuple, sont tous sommés séparément par lui, trouvés coupables et condamnés. Cette terre, qui avait été rachetée de l'Amoréen et choisie d'entre les nations pour être un vaisseau à honneur et l'habitation de l'Éternel, a désormais revêtu un tout autre caractère ; et maintenant, si quelqu'un a des oreilles pour entendre ; si, parmi le peuple il se trouve un cœur circoncis, c'est à lui que sont adressées ces paroles concernant le pays : « Levez-vous et marchez car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous, parce qu'il est souillé. » Chose étrange et humiliante ! Comment l'or fin est-il devenu obscur ?

Le dégât et la désolation vont suivre la souillure. Mais au milieu de tout cela le prophète dans la puissance de l'Esprit du Seigneur parle de jugement aux oreilles des nations : « C'est pourquoi à cause de vous Sion sera labourée comme un champ ; Jérusalem sera réduite en monceaux et la montagne du temple en une haute forêt. »

Chapitre 4:5. La première expression que Michée fait entendre dans ces chapitres, et qui est aussi prononcée dans le second chapitre d'Ésaïe sur l'état florissant de Sion aux jours du royaume, ici appelé les « derniers jours », est celle-ci qui est si magnifique, savoir, que tous les peuples de la terre viendront à la montagne de Sion pour apprendre les voies et les statuts du roi de gloire qui alors y habitera.

Cela est un trait extrêmement caractéristique. Maintenant, dans le temps du ministère de la grâce, les messagers du Sauveur vont eux-mêmes porter la bonne nouvelle suppliant les pécheurs d'être réconciliés, car l'amour est actif en bonté ; il s'occupe, à ses propres dépens, de la bénédiction d'autrui. Mais la royauté et le jugement exigent une attitude différente. Le jugement s'assied sur un trône, et veut et doit être écouté. Si un roi règne en justice, il faut que le peuple prête attention. Sa cour doit être remplie ; sa volonté doit être apprise et observée ; et c'est ce qui a lieu ici.

Mais si c'est un sceptre de justice, ce sera aussi un sceptre de paix ; un monde heureux et de franche volonté témoignera qu'un matin sans nuage s'est levé et qu'un autre Salomon, un plus grand que Salomon, est revêtu de la domination de la terre entière (2 Sam. 23:3 :4). Le résidu aujourd'hui dispersé se trouvera alors ramené chez lui, car c'est à Jérusalem que le Seigneur – le Messie – régnera sur les Juifs ses sujets naturels.

Le prophète nous parle de tout cela ; puis, se tournant vers Juda il laisse l'Assyrien de son époque pour s'occuper du Chaldéen d'un jour à venir ; et la fille de Sion apprend qu'elle doit aller à Babylone avant de paraître dans la grandeur et la majesté qui doivent lui appartenir aux jours du royaume. C'est à Babylone que son labeur et ses angoisses doivent prendre fin, mais la marche de la délivrance nous est donnée à connaître. « Tu sortiras bientôt de la ville, et tu demeureras aux champs, et tu viendras jusqu'à Babylone, mais tu y seras délivrée ; c'est là que l'Éternel te rachètera des mains de tes ennemis. » Sion atteindra sa joie à travers la captivité, et parviendra à l'honneur en passant par d'amères angoisses. Comme il avait été dit autrefois à Abraham que sa semence devait séjourner pendant plusieurs siècles dans une terre étrangère avant d'entrer en possession de son héritage ; et il en fut ainsi, car les fourneaux d'Égypte durent précéder les victoires de Josué. De nouveau, maintenant, Babylone est une seconde Égypte pour les enfants de Sion, avant que la domination leur soit donnée, et que les jours glorieux de David et de Salomon soient rétablis.

Le jour du Chaldéen amène le prophète au jour où les ennemis d'Israël seront confédérés à la fin. (Jér. 4:10,[3] 11.) Cette dernière visitation sera sévère, et le rejet de Christ, est mis en avant comme l'occasion et le motif de la chose. Juda insulta le Messie lorsqu'il lui fut présenté. Le Juge d'Israël fut frappé au visage. (Matt. 27:30.) Mais celui qu'ils ont rejeté et insulté deviendra leur unique espérance. Cela nous rappelle et l'histoire de Joseph et celle de Moïse. Ceux que la nation rejeta *une fois* et injuria, deviennent son unique force et son attente au jour de la calamité. C'est ainsi qu'à *cause du Messie,* que le peuple outragea une fois, l'Assyrien des derniers jours cherchera *en vain* à troubler Israël.

La condition du peuple sous un tel Messie, est alors décrite en détail. Il sera purifié, tandis que ses ennemis seront détruits. Le résidu *demeurera* maintenant, parce que son Messie est grand en force et en majesté, et « qu'il sera glorifié jusqu'aux bouts de la terre. » Ceux de la maison de Jacob seront comme « une rosée qui vient de l'Éternel », et aussi comme « un lionceau parmi des troupeaux de brebis », le canal de la bénédiction ou du jugement pour tous ceux qui les entourent.

Au milieu de tout cela le Messie – le Dominateur – est présenté dans ses diverses gloires, soit dans la gloire de sa personne soit dans ses gloires officielles. La pauvre Bethléem, petite entre les villes de Juda est honorée à cause de Lui. Sa mère, la pauvre femme du charpentier de Nazareth, de même que la pauvre ville de Bethléem, lieu de sa naissance, reçoivent honneur et bénédiction à cause de Lui.

Mais nous nous trouvons à la fin du chapitre 5.

Chapitre 6:7. Les premiers chapitres de ce prophète nous ont montré les actes de *la main* du Seigneur avec Israël, mais ici nous trouvons la manière d'agir de son *Esprit* à son égard. Ces deux sujets occupent beaucoup tous les prophètes et forment l'histoire politique et l'histoire morale du peuple de Dieu, ou le rétablissement et la conversion d'Israël.

Dans ces chapitres-ci de Michée, le travail de l'Esprit nous est présenté sous la forme d'un dialogue. Les exercices de l'âme sont exposés comme sortant de la bouche de quelqu'un, et, en réponse, la conduite de Dieu en-

[3] Entre l'accomplissement de l'un de ces versets et celui de l'autre il y a un long intervalle dont Michée ne parle pas, il est vrai.

vers son peuple nous est donnée à connaître par le Seigneur Lui-même ; en cela, ces chapitres nous rappellent les Psaumes où les pulsations du cœur sont si constamment senties, et où le sentier d'un homme conduit par Dieu est retracé dans tous ses contours. Ici comme là, nous retrouvons les exercices d'âme personnels.

C'est le Seigneur qui commence l'entretien. Il fait le procès des voies de son peuple, et cela en prenant, pour ainsi dire, à témoin les montagnes, les collines et les fondements de la terre. Il veut que la création entière soit présente lorsqu'il juge. Le Juge de la terre agit avec justice. C'est pourquoi les cieux et la terre se tiennent dans la cour de sa justice et devant le trône de ses jugements. (Voyez Deut. 32:1.)

Ce procès a été entendu par un résidu dont la réponse est donnée aux versets 6 et 7. Ceux qui le composent sont réveillés maintenant et reconnaissent que c'est l'épée de l'Éternel qui est levée sur eux. Ils sont alarmés et désirent ardemment un refuge. L'ignorance des voies et des pensées de Dieu se lit dans leurs paroles. Mais qu'importe, leurs âmes ne sommeillent plus ; elles ont été vivifiées.

Le Seigneur répond promptement. Il enseigne à ceux qui viennent d'être réveillés et qui sont dans l'anxiété, ce qui est « bon » et ce qui est requis d'eux. Il leur *est déclaré ce qui est bon.* Dieu le leur montre comme provenant de Lui-même. « Il n'y a qu'un seul bon, qui est Dieu. » l'évangile nous révèle cela pleinement. Ce qui est requis ou demandé, ce n'est pas des sacrifices de moutons, ou des torrents d'huile, ou les premiers nés des familles, mais ce sont les qualités morales que Dieu demande savoir de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher dans l'humilité. (v.8.)

Ces choses sont parfaites à leur place. Ayant ainsi répondu brièvement au résidu (à l'« *homme* », comme il est ici appelé, qui a des oreilles pour entendre au milieu de cette nation perverse). Dieu continue ses sommations contre le peuple, détaillant toujours plus les iniquités d'Israël. Car sa voix s'adresse à la ville, quoiqu'assurément il veuille entendre le cri du résidu et y répondre, car le résidu *a écouté la verge et celui qui l'a ordonnée.* (v.9-16).

Aussitôt après, ceux qui ont été réveillés, prennent la parole et mettent leur sceau au jugement qui vient d'être prononcé, reconnaissant qu'en vérité le mal est aussi développé que possible, que *l'homme de bien est péri* et que les relations les plus intimes et les plus étroites sont violées. Mais ils déclarent aussi où ils ont trouvé le refuge et la délivrance, savoir, en Dieu Lui-même, de sorte qu'ils peuvent défier tous ceux qui voudraient s'élever contre eux. Et cependant, malgré leur sainte et heureuse hardiesse vis-à-vis de leurs ennemis, ils s'humilient sous la main du Seigneur, sachant et reconnaissant que comme pécheurs souillés ils n'ont rien à lui répliquer. (7:1-10.)

Le Seigneur répond à cela et d'une manière magnifique. Si ceux qui craignent Dieu ont apposé leur cachet à la justice de ses jugements, il veut aussi mettre son sceau à leurs espérances en leur parlant du jour où leur captivité aura pris fin, où ils auront de nouveau étés établis dans leur pays et dans leur ville, et où les desseins de leurs adversaires auront été déjoués, lorsqu'ils seront recherchés des nations voisines après avoir traversé les désolations auxquelles ils sont justement condamnés à cause de leurs péchés. (v.11-14)

De nouveau le résidu prend la parole. Étant encouragé, il demande la restauration de ces jours où toutes les tribus étaient rassemblées chez elles dans leur héritage, en Basan et en Galaad. (v.14.)

En répondant, le Seigneur surpasse les désirs des siens, car, assurément, la grâce abonde par-dessus la foi aussi bien que par-dessus le péché. Le péché ne l'épuise pas – la foi n'en détermine pas la mesure. Le Seigneur promet ici que, le jour de la sortie d'Égypte sera renouvelé, et que les Israélites selon son cœur goûteront de nouveau les merveilleux et magnifiques effets de sa puissance en leur faveur, comme au jour où ils furent tirés du pays de l'esclavage. (v.15-17).

Ces paroles de grâce sont interrompues par le résidu (après qu'il a entendu, pour ainsi dire, toute la miséricorde dont il est l'objet), pour donner toute gloire à Dieu, et proclamer que le secret de la délivrance est dans la crainte de celui que les ennemis du peuple allaient maintenant apprendre à connaître. C'est à la fin du verset 17 que nous nous apercevons de cette interruption.

Mais ceux qui viennent ainsi de prendre la parole pour attribuer au Seigneur seul l'honneur de leur délivrance finale, continuent sur le même ton, et, dans leur ferveur d'esprit, laissent échapper les louanges de sa grâce et de sa fidélité. (v.18-20.)

Écho du témoignage, vol.3, p.124-132

3 – Luc 4-5

Mon cher Frère,

Je ne sais si les pensées que je vous envoie conviennent pour votre journal ; mais j'ai confiance que tout ce qui développe la manière dont notre précieux Sauveur s'est présenté lui-même sur la terre, les rapports de l'Ancien Testament avec le Nouveau, et la révélation de Dieu dans l'homme sur la terre, profitera au moins à quelques-uns de vos lecteurs.

Je vous adresse, en conséquence, sur l'Évangile de Luc, quelques remarques, provenant de pensées qui se sont élevées dans mon esprit pendant une lecture que j'en ai faite dernièrement. Il y a deux grands sujets que

Luc fait ressortir dans la vie du Seigneur : l'accomplissement de la promesse, et la révélation de Dieu en grâce dans le « Fils de l'Homme » Ces deux points nous sont présentés dans l'histoire d'une manière très intéressante. Suivons-les dans les chapitres 4 et 5.

Au chapitre 4, l'Esprit de Dieu nous a montré le Bien-Aimé, conduit par l'Esprit au désert pour être tenté du diable, victorieux dans l'épreuve, comme le premier homme avait succombé. Il retourne dans la puissance de l'Esprit en Galilée, après avoir premièrement lié l'homme fort. Permettez-moi de faire remarquer ici, en passant, comment la fidélité dans l'épreuve et la tentation montre la puissance de l'Esprit autant que l'énergie de l'action. Jésus fut conduit par l'Esprit pour être tenté, vainquit Satan par la Parole, par l'Esprit, et revint dans la puissance de l'Esprit, opérant des miracles et chassant les démons. Mais la puissance avait été exercée dans tout le cours de la tentation, seulement en tenant ferme. (Voyez Éph. 6.) Par là, il avait vaincu Satan, déjoué son pouvoir, lié réellement l'homme fort, et n'avait eu alors qu'à piller ses biens. Il employa aussi l'arme dont nous avons à faire usage, la Parole de Dieu ; seulement il nous faut remarquer que, d'après Éph. 6, pour nous servir de la Parole nous devons d'abord avoir toute l'armure défensive, c'est-à-dire, que l'âme doit être dans un bon état. Christ naturellement était parfait et s'en servit d'une manière parfaite. Nous serons capables de manier cette arme bénie selon la mesure de notre spiritualité et de notre droiture. Mais ici même l'épée était une arme défensive. C'est par elle que Jésus déjoua toutes les ruses de Satan. Quels que soient les raisonnements ou les passages de l'Écriture dont Satan peut se servir, si nous sommes assez spirituels pour l'employer la parole de Dieu suffit pour le confondre.

Mais je reviens à ce qui est plus directement mon sujet. Le Seigneur se présentait maintenant comme un homme oint du Saint Esprit, qui avait vaincu Satan, pour manifester la grâce, la bonté de Dieu parmi les hommes et particulièrement d'abord parmi les Juifs ; mais cependant la gloire de sa Personne divine ne devait pas être cachée. Mais il se présente d'abord comme l'homme oint, accomplissant tout ce qui avait été promis en grâce. Je dois signaler un autre point. Le Seigneur s'attend à être rejeté : et on verra que tel est le cas, en effet, dans les deux caractères dans lesquels il se présente. Premièrement donc, comme l'homme oint. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur froissé ; pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur. » Ainsi, il se présente comme celui qui accomplit la promesse, annonçant le temps favorable, le temps de grâce de la miséricorde de Dieu dans sa propre personne : « Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant. » Mais, dans le même moment, il leur déclare qu'il sera rejeté. Un prophète n'est pas honoré dans son pays. Mais il ajoute que la grâce, en tant que grâce, passait au-delà des frontières des Juifs ; que Dieu était souverain dans sa bonté, et qu'il avait envoyé jadis secours à deux Gentils, pendant que plusieurs restaient dans la souffrance au milieu d'Israël rebelle. Pour ceci, les Juifs dans leur orgueil, ne voulaient pas le souffrir et, quelque pleines de grâce que ses paroles eussent été, ils sont prêts maintenant à le détruire, pour avoir prêché une grâce dans laquelle Israël pouvait perdre toute part attendu qu'il le rejetait, et par laquelle le Gentil, au contraire, obtenait la bénédiction. Ils sont tout prêts à le détruire, mais ce n'était pas encore le temps, et il passa au milieu d'eux.

Maintenant voyez dans quel caractère les démons le reconnaissent, et comment il correspond à celui dans lequel il était réellement venu. Quel triste tableau ! Les démons le reconnaissent par force ; les hommes le rejettent par haine. C'est remarquable comment ces mauvais esprits le reconnaissent selon la vérité, (c'est ainsi, nous pouvons nous en souvenir, que l'esprit de divination reconnaît Paul,) mais seulement, c'est bien sûr, en tremblant de teneur, et avec le désir, s'ils le pouvaient, d'éviter son pouvoir. « Ha ! qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus Nazarénien ? És-tu venu pour nous détruire ? Je te connais, et je sais qui tu es : le Saint de Dieu. » C'était la reconnaissance à contrecœur d'un pouvoir qu'ils ne pouvaient éviter. Le temps n'était pas venu de les jeter dans l'abyme : c'était celui de la délivrance de l'homme ; et le mauvais esprit sort de l'homme à la parole de Jésus. Mais ce titre était un titre prophétique de Jésus. Il est développé dans le Psaume 89. Le mot « bontés » du premier verset de ce psaume est le même que « le Saint » du verset 19. *(v.Angl. La version française a : ton Bien-Aimé),* « Le Saint » du verset 18 est un terme tout différent. La bonté devait continuer à toujours, le psaume l'annonce. De quelle manière ? « Tu as autrefois parlé en vision touchant » (comme le Ps. 72 « Psaume concernant Salomon ») « ton Bien-Aimé » *(v.Angl.* Ton Saint), l'être plein de grâce en qui le secours et la bonté se résument. « J'ai établi mon secours sur un homme vaillant *(v.Angl.),* j'ai élevé l'élu d'entre le peuple. J'ai trouvé David mon serviteur » etc. Ici, sans aucun doute, c'est de David qu'il est directement question, dans la pensée de Dieu il s'y trouve un plus grand que David, c'est-à-dire Christ. Le mauvais esprit reconnaît que ce Saint (ce Bien-Aimé), est là dans la personne de Jésus de Nazareth. Le secours était véritablement établi sur l'Homme Vaillant, qui, après avoir complètement vaincu Satan, aurait pu délivrer l'homme de tous les misérables effets de son pouvoir, de la mort elle-même ; mais l'homme ne voulait pas de lui : il faut qu'il soit racheté, ou perdu.

Puis, dans ce même chapitre quatre, lorsque Jésus a opéré beaucoup de guérisons, les démons chassés le reconnaissent comme le Christ, le Fils de Dieu. C'était là la reconnaissance de son titre, en tant que promis à Israël dans le psaume 2 qui rendait aussi témoignage de son rejet. Ainsi, il y avait là, dans le Bien-Aimé promis, la puissance de la bonté qui agissait actuellement en délivrance. Il est reconnu comme le Saint de Dieu, dans la personne duquel les bontés sont venues à Israël ; et comme le Christ et le Fils de Dieu dont il est parlé dans le psaume 2. Mais il n'est point reçu dans son propre pays. Les préjugés et les passions de l'homme s'élèvent contre la grâce et contre ce miséricordieux Sauveur, tandis que les démons le reconnaissent, mais par l'effet de

la terreur ; étrange et solennel tableau ! il s ne pouvaient pas ne pas le connaître. Mais qu'est-ce que la connaissance, lorsqu'elle n'est que cela ? Ceux auxquels il venait réellement ne voulaient pas le recevoir.

Dans le chapitre 5, il se présente sous un autre caractère. Il révèle et il est Jéhovah. Dans la pêche miraculeuse de poissons, il se fait connaître à la conscience de Pierre qui y voit le Seigneur, et qui se reconnaît lui-même un homme pécheur qui n'est pas fait pour sa présence. Tel est toujours l'effet que produit la révélation qui nous est faite de Dieu ; et certainement ce ne peut être autrement. Jésus lui adresse des paroles de grâce, « Ne crains pas. » Désormais Pierre prendrait des hommes. Dans ce qui suit, Jésus guérit un lépreux, œuvre qui n'appartenait qu'à Jéhovah. Mais il se rattache à ceci une circonstance particulière, pleine d'une signification bénie. Le lépreux reconnaissait la puissance de Christ, mais il n'était pas sûr de sa bonté ou de sa bonne volonté pour le secourir. « Seigneur, (dit-il), si tu veux, tu peux me rendre net. » le Seigneur ne lui dit pas simplement qu'il veut, mais il étend la main et le touche. Or, si un homme touchait un lépreux, il était aussi souillé, et devait être mis hors du camp. Mais il se trouvait ici une personne divine descendue du ciel, Jéhovah, qui pouvait rendre net : Quelqu'un qui pouvait dire « Je veux », « sois ; » Quelqu'un qui ne pouvait être souillé, mais était descendu du ciel pour cette même raison afin de toucher le souillé, et d'ôter la souillure. C'était Jéhovah venu comme homme, afin de toucher, pour ainsi dire le pêcheur en grâce. La sainteté de Jésus, comme Dieu fait homme était tellement parfaite qu'il pouvait apporter l'amour divin aux plus vils, l'apporter partout où il y avait un besoin, une souffrance, et comme amour toucher le souillé, non pas pour lui devenir semblable, mais pour le guérir. Nous avons là un admirable tableau de ce que Christ, Jéhovah, présent pour guérir, était dans ce monde. Cette révélation qu'il faisait de lui-même à la conscience, et cette œuvre divine qu'il accomplissait en amour, dans ce qui était une figure de la purification du péché, le signalaient comme Jéhovah dans le monde en grâce.

Il se retire dans les déserts et prie ; toujours l'homme dépendant, comme l'homme obéissant et victorieux. Mais nous avons encore à observer ici d'autres éléments de la grâce divine. Jésus était assis avec des docteurs de la loi prompts à objecter à la grâce, et qui ignoraient comment le Fils de Dieu avait visité dans la nature humaine ce monde pécheur dans la puissance et le droit de la grâce divine. Un paralytique lui est apporté par la foi ; il va à la racine de toute souffrance et dit : « Tes péchés te sont pardonnés. » il ne s'agit pas ici de la manière dont la précieuse mort de Christ était en harmonie avec la justice divine et la glorifiait. Ce qui nous est révélé, c'est Jéhovah présent dans une parfaite grâce sans mélange ; et en témoignage et preuve de cela, le Seigneur fait ce qui est attribué à Jéhovah dans le Psaume 103, en même temps que le pardon des péchés : « Qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités. »

Enfin, le Seigneur montre, comme l'ami des publicains et des pécheurs, qu'il était venu dans la souveraineté de la grâce pour recueillir dans la puissance du bien, et non le chercher dans l'homme. Mais à ce point de vue aussi il faut qu'il soit rejeté. Ce vin nouveau, car il en était ainsi, ne pouvait être mis dans de vieilles outres : le Judaïsme ne pouvait pas recevoir la grâce souveraine et en être le vaisseau : et ceux qui étaient accoutumés au Judaïsme ne pouvaient pas non plus recevoir aisément le vin nouveau de l'évangile et de l'Esprit de Dieu. Et il en est toujours ainsi dans tous les siècles.

Toujours votre bien affectionné,

J. N. Darby

Écho du témoignage, vol.3, p.132-139

4 – Une pensée sur Jésus

Une remarque que nous pouvons faire continuellement m'a frappé. Je veux dire l'absence complète chez le Seigneur de la pensée d'être simplement agréable à ses disciples. Il n'a jamais recherché cela ; bien plus, je suis assuré qu'il a négligé nombre de petites occasions de leur faire plaisir, comme nous disons, ou de gagner leur faveur. Je suis convaincu qu'il n'a jamais cherché à leur plaire : et cependant il se les attachait profondément et étroitement. Cela était très béni : et une pareille manière d'agir chez qui que ce soit, est toujours un symptôme de puissance morale.

Si nous cherchons à plaire, nous manquerons rarement de réussir. Cela est vrai, je n'en doute pas ; mais il ne saurait y avoir rien de plus bas moralement. Par là, nous plaçons notre semblable au rang suprême, et nous agissons avec lui comme si « sa faveur était la vie » pour nous – chose que la faveur de Dieu est, mais *la faveur de Dieu seulement.* Mais posséder la pleine confiance de quelqu'un, attirer le cœur, nous voir dans l'estime et les affections d'autrui sans avoir jamais, dans un seul cas, poursuivi ce résultat comme notre but ; voilà qui est moralement grand : car cela ne peut s'expliquer que par cette constante activité de l'amour qui, nécessairement, par l'effet de sa propre nature, dit aux autres que leurs intérêts réels et leur prospérité (leur bénédiction) sont, de fait et en vérité, le dessein et le désir de nos cœurs.

Et il en était ainsi du Seigneur. Rien de ce qu'il faisait ne disait aux disciples qu'il cherchait à leur plaire, mais tous ses actes leur disaient qu'il cherchait à les bénir. Et je le dis encore, je crois qu'il laissa passer une foule de petites occasions de leur être agréable ou de s'insinuer dans leur faveur. Et, néanmoins, il les traita de la manière la plus miséricordieuse et la plus tendre en bien des occasions qui auraient pu exciter sa susceptibilité. Sa conduite dans les unes, aussi bien que dans les autres, provenait de ces sources de perfection morale, qui pre-

naient leur origine en lui. Car, si la vanité n'avait pas prise sur lui pour l'engager à plaire ; la *malice* n'avait pas prise sur lui pour le rendre sensible à de fâcheux procédés. Il n'avait pas besoin d'être engagé à être bon, et il ne pouvait pas non plus être provoqué à rien qui révélât un manque de bonté.

Écho du témoignage, vol.3, p.139-140

5 – « Mes temps sont dans ta main »

1
Tendre Père, je sais que tout dans cette vie
M'est toujours dispensé par toi ;
Aussi, quoi qu'il en arrive (et tout change, varie),
Je ne connaîtrai pas d'effroi.
O mon Dieu, remplis-moi de la constante envie
De te plaire en vivant de foi.

2
Accorde-moi, Seigneur, d'aimer avec sagesse,
À veiller d'être diligent ;
D'être joyeux pour qui goûte de l'allégresse,
Et pour qui pleure, encourageant ;
Daigne vider mon cœur d'égoïste faiblesse,
Qu'il soit trouvé sympathisant !

3
D'un vouloir turbulent que ton œil me préserve,
Et de fébrile activité ;
Par le haut, par le grand, apprends-moi la réserve,
Par le petit, l'humilité ;
Et comme un jeune enfant que ta main me conserve
Sous ta parfaite volonté.

4
Quelque lieu que j'occupe en cette vaste terre,
Ou bien quelque position,
Je pourrai rencontrer plus d'une âme qu'altère
Le besoin de communion,
Et remplir, dans l'amour, une œuvre salutaire.
Pour le Seigneur, ma Portion.

5
Donne-moi chaque jour ton secours efficace
Pour que je sois fortifié ;
Détourne mon désir de tout ce qui s'efface,
À ton côté tiens-moi lié,
Heureux de n'occuper qu'un tout petit espace
Pour que tu sois glorifié.

6
Si tu mets dans ma coupe une faveur nouvelle
Que je n'ai pas su demander,
Fais que mon cœur réponde à ton amour fidèle
Comme il t'aura plu d'accorder,
Et que pour te servir j'en tire un nouveau zèle,
Qu'en moi tu voudras bien garder.

7
Il n'est pas un sentier que les ronces ne couvrent,
Ou nous passerions sans secours ;
Une croix à chacun toutes les parts découvrent ;
La prière est de tous les jours,
Mais le plus humble cœur que tes ailes recouvrent
Est heureux partout et toujours.

8
Qu'en l'œuvre que pour moi ton amour a choisie
Par rien je ne sois arrêté ;
Car je connais, Seigneur, la vérité bénie
Qui me fait libre et racheté.
Lorsqu'au renoncement consiste notre vie,
Cette vie est la liberté !

P. C., Traduction libre de l'anglais
Écho du témoignage, vol.3, p.143-144

6 – Les dispersés parmi les Gentils – Esther

Dans les livres d'Esdras et de Néhémie que nous avons médités, nous avons vu les Captifs ramenés à Jérusalem pour y attendre la venue du Messie, afin qu'il fût manifesté si Israël accepterait le Messager et Sauveur que Dieu voulait leur envoyer. Avec ce livre d'Esther, nous sommes dans une scène toute différente. Les Juifs sont encore au milieu des Gentils.

Nous l'examinerons dans la suite de ses dix chapitres ; et dans l'action dont ils font le récit, nous trouverons :

L'Éternel Dieu opérant d'une manière merveilleuse, mais en secret.

Les Juifs eux-mêmes.

Le Gentil, ou le Pouvoir.

Le grand Adversaire.

Esther 1-2

Le livre s'ouvre en nous présentant un tableau du Gentil maintenant en autorité. C'est, cependant, le Perse, et non le Chaldéen : « la poitrine d'argent » non pas « la tête d'or » de la grande statue que vit Nebucadnetsar. C'est plutôt le chapitre second de l'histoire de la suprématie des Gentils sur la terre que le chapitre premier, que nous lisons ici. Nous le voyons plutôt dans les progrès qu'au commencement de sa carrière ; mais sous le rapport moral il est le même. Pareil à Moab, sa saveur lui demeure toujours, et son odeur ne s'est point changée. Toute la hauteur qui s'était manifestée en Nebucadnetsar, apparaît de nouveau chez Assuérus. On n'aperçoit dans cet homme de la terre, nul esprit, nul fruit de repentance, nulle connaissance de lui-même, ou de ce qui lui convient en tant que créature. Le mensonge du serpent, qui façonna l'homme au commencement, est à l'œuvre avec autant d'ardeur que jamais. Le vieux désir d'être comme Dieu se révèle aujourd'hui chez le Perse, comme il s'était révélé auparavant chez le Chaldéen. L'un avait bâti sa ville royale, et la considérait avec orgueil et disait : « N'est-ce pas ici Babylone la grande que j'ai bâtie pour être la demeure royale par le pouvoir de ma force, et pour la gloire de ma magnificence. » l'autre fait maintenant un festin, et pendant cent quatre-vingts jours montre aux principaux seigneurs toute la puissance de son royaume, « les richesses de la gloire de son royaume, et la splendeur de l'excellence de sa grandeur. » Bien plus, car le Perse l'emporte : nous trouvons dans la Perse une audacieuse affectation d'être comme Dieu que nous n'avons pas vue à Babylone. Elle nous frappe dans trois ordonnances persanes célèbres :

1° Personne ne devait paraître en la présence du roi sans y avoir été appelé. Dans le cas de la violation de cette loi du royaume, la vie et la mort de l'infracteur dépendaient du bon plaisir du roi.

2° Personne ne devait être triste devant le roi ; tout son peuple devait considérer son visage ou sa présence comme la source efficace de la joie et de l'allégresse.

3° Aucun décret de son royaume ne pouvait être révoqué : il tenait ferme à toujours.

Voilà certes des prétentions ! C'est le comble dans la carrière de l'homme visant à se présenter comme Dieu ; et ne savons-nous pas que cet esprit travaillera jusqu'à ce que le Gentil ait rempli la mesure de son iniquité ? Mais la main de Dieu commence maintenant à opérer ses merveilles, au milieu même de la scène de fête et d'orgueil par laquelle le livre s'ouvre. La joie du banquet royal fut interrompue ; une tache dépare l'éclat de toute cette magnificence : la Reine Gentile refuse de servir d'occasion ou d'être tributaire de ce jour de réjouissance publique ; et cela conduit à la manifestation du Juif, et, en définitive, à l'élévation de ce peuple à la principale part dans l'action et à la position la plus éminente sur la terre, au-delà de tout ce qu'on avait pu penser ou prévoir.

C'était un bien petit commencement d'un pauvre caractère et d'une importance insignifiante. L'humeur de Vasthi, qui la poussa à une ligne de conduite qui mettait sa vie en péril, fut le premier petit feu « qui alluma quelle grande quantité de bois » : c'est une misérable, une méprisable circonstance. Que peut-il y avoir de plus bas que l'humeur, pouvons-nous dire, d'une femme altière ? Et pourtant, Dieu effectue par elle des résultats connus dès lors de lui-même dans son conseil, mais dont l'accomplissement sera vu au jour prochain de la gloire des Juifs.

« Avec une sagesse qui n'est jamais en défaut, il conserve soigneusement dans des mines dont on ne saurait sonder la profondeur, ses brillants desseins, et accomplit sa volonté souveraine »

Vasthi est *déposée.* Elle est rejetée comme femme du Perse ; et il faut qu'on en cherche de plus dignes pour prendre sa place.

Ici peut s'élever la question : jusqu'à quel point un membre du peuple juif pouvait-il profiter d'une occasion pareille ? La sainteté profite-t-elle de la corruption ? le peuple de Dieu peut-il oublier son Nazaréat, sa mise à part

pour Lui ? Et néanmoins, Esther consent à se présenter devant le roi en ce moment-là, comme de pair avec toutes les filles de ses sujets incirconcis !

Cela est de nature à nous étonner, si nous jugeons des choses par une lumière moins pure et moins vive que celle dans laquelle Dieu lui-même habite. Le simple sentiment moral de l'homme – l'injonction des ordonnances légales – la voix du Sinaï lui-même, souvent ne suffirait pas. Il nous faut marcher dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière. Il faut que nous connaissions « les temps » comme jadis Issachar, avant que nous soyons capables de déclarer comme il faut « ce qu'Israël devait faire. »

Des hommes de Bethléem de Juda n'ont-ils pas pris des femmes d'entre les filles de Moab, sans en être repris ? Joseph ne s'est-il pas écarté, dans son mariage, de la sainteté d'Abraham, et Moïse des ordonnances de la loi, dans le sien ? Rahab, toute fille qu'elle était des incirconcis, n'a-t-elle pas été adoptée par Juda, et n'a-t-elle pas eu une place éminente dans la suite des ancêtres selon la chair du Seigneur de David ? Et Samson ne prit-il pas pour femme, une femme de Timna qui appartenait aux Philistins ?

Le peuple de Dieu n'était pas dans l'état normal, lors de ces événements étranges ; et c'est là leur justification *morale.* La lumière de la sagesse divine divinement dispensée devient le juge, plutôt que les ordonnances. Les Juifs étaient maintenant dans la dispersion. Joseph, si nous voulons nous exprimer ainsi, est de nouveau en Égypte ; Moïse en Madian ; et les fils de Bethléem de Juda au pays de Moab ; et Esther est aussi peu reprise pour être allée vers le roi de Perse, que furent censurés, Joseph pour avoir épousé Asenath, Moise pour avoir épousé Séphora, ou Mahlon pour avoir épousé Ruth ; et ils ne sont ni les uns, ni les autres, l'objet d'un reproche ou d'un jugement devant Dieu pour ces choses : absolument de la même manière que David, lorsqu'il mangea des pains de proposition. Bien plus, ces choses procédaient de Dieu, comme le mariage de Samson, avec une femme d'entre les Philistins, semble nettement reconnu comme avant ce caractère (Jug. 14:4.)

Les conseils de Dieu recevront leur accomplissement ; les fruits de sa grâce seront recueillis ; et les ordonnances de justice, non plus que les arrangements qui nous conviennent, si nous étions dans l'intégrité de notre position et dans une condition bien réglée n'interviendront pas.

Esther 3

Le Juif, chose étrange, devient, ainsi que nous l'avons vu, important pour le pouvoir – c'est-à-dire, pour le Perse ; mais plus important que je ne l'ai encore fait observer : il devient important pour sa *sûreté* aussi bien que pour ses *jouissances.* Car Mardochée devient son protecteur, comme Esther était devenue sa femme. Nous voyons cela à la fin du chapitre 2. Le roi est redevable à l'une et à l'autre. En dépit de toute sa grandeur et de toutes les ressources, pour le bonheur et la force, qui s'attachaient à toute sa grandeur, il est le débiteur des dispersés de Juda. Ils ont de l'importance pour lui. Son cœur et sa tête, comme je puis bien m'exprimer, doivent tous deux reconnaître cela.

Mais si le Juif est ainsi personnellement amené d'une manière étrange à une position de faveur, l'ennemi du Juif s'est élevé d'une façon non moins étrange à une haute et honorable position, et s'est placé dans la position même qui lui donnera les moyens de satisfaire toute son inimitié. Un Amalécite est le premier après le roi, en dignité et dans le gouvernement : Aman l'Agagien est élevé au-dessus de tous les seigneurs de la nation. Pour quelle raison ? c'est ce qui ne nous est point dit. Il n'est question ni de grandes qualités qu'il aurait possédées, ni de grands services publics qu'il aurait rendus ; et c'est, apparemment, le bon plaisir du roi qui l'avait ainsi voulu. Il était étranger à la nation, d'un pays éloigné, et d'une race presque entièrement oubliée, pourrions-nous dire, distinguée jadis au temps de l'enfance des nations, mais, à cette époque, à peu près effacée des pages de l'histoire, remplacée par d'autres d'une importance bien autrement grande que celle qu'elle eût jamais possédée : les Assyriens d'abord, puis les Chaldéens, et maintenant les Perses. Et néanmoins, c'est un Amalécite que nous voyons placé immédiatement après le roi, n'ayant que lui pour supérieur quant à la dignité, aux honneurs, et à la puissance.

Cela est étrange, certes. Le grand ennemi d'Israël aux jours où Israël était dans le désert, apparaît encore ici dans le même caractère et au temps de la dispersion d'Israël (voyez Ex. 17). Chose étrange, un Amalécite est le plus rapproché du trône de Perse ! le cœur du grand monarque de cette époque est entièrement tourné en sa faveur pour le mettre en position déjouer le vieux rôle amalécite de défiance envers Dieu, et d'inimitié contre son peuple. Nous ne nous serions pas attendus à une telle chose. Ce nom, le nom d'Amalek devait être effacé de dessous les cieux, et depuis les jours de David jusques à maintenant, puis-je dire, on n'a point aperçu ce peuple. Mais aujourd'hui, voilà qu'il apparaît de nouveau, nous saurions à peine dire comment ; et il apparaît, environné d'éclat et de puissance comme dans un jour de triomphe.

En vérité, je le répète, cela est étrange. C'est quelqu'un de ressuscité ; quelqu'un dont la blessure mortelle a été guérie ; « qui était, et qui n'est pas, et qui sera présent. »

L'Agagien est ici comme le représentant du grand ennemi, de l'orgueilleux apostat qui résiste à Dieu et à son peuple, et à ses desseins. Tous les âges ont vu de pareils représentants, qui ont préfiguré ce puissant apostat qui doit tomber au jour du Seigneur. Nemrod l'a représenté dans les jours de la Genèse ; Pharaon, en Égypte ; Amalek, dans le désert ; Abimélec au temps des juges, et Absalom en celui des Rois ; Aman le représente ici, au jour de la dispersion ; et Hérode, dans le Nouveau Testament. L'exaltation du moi, une orgueilleuse incrédulité, et la

défiance que produit la peur de Dieu, avec une profonde inimitié pour son peuple, tels sont les traits que nous remarquons, en totalité ou en partie, chez eux tous ; comme on les verra déployés sous une forme parfaite d'audace, d'apostasie terrible, dans la personne de la bête qui, avec ses confédérés, tombe en présence du Cavalier monté sur le Cheval Blanc, au jour du Seigneur, ou du jugement des vivants. Les prophètes ont parlé d'elle, comme, du « roi qui fera sa volonté » ; comme de « l'étoile du matin, fille de l'aube du jour » ; comme « du prince de Tyr » pouvons-nous ajouter ; comme « de l'insensé qui dit en son cœur qu'il n'y a point de Dieu », et sous d'autres titres encore. Et l'Apocalypse de l'Apôtre nous la présente sous la figure d'une bête qui a dressé son image pour le culte et l'étonnement de tout le monde, qui a imprimé sa marque comme une flétrissure sur le front de tous les hommes, dont la blessure mortelle était guérie, qui était, n'est plus, et néanmoins doit être.

Nous pouvons remarquer en outre que le *dessein* du grand adversaire est, aussi bien que sa *personne,* présenté dans ce grand Aman. Il lui faut le sang de tous les Juifs : son cœur ne saurait se contenter de la vie de celui qui avait refusé de s'incliner devant lui ; il lui faut la vie de tous les membres de la nation. Il respire l'esprit de l'ennemi d'Israël qui dira bientôt : « Venez, et détruisons-les en sorte qu'ils ne soient plus une nation, et qu'on ne fasse plus mention du nom d'Israël » (Ps. 83). L'Amalécite et sa société jettent le sort, *pur,* uniquement pour fixer le jour où on accomplirait cette œuvre d'extermination. Mais, comme nous le savons, on peut « jeter le sort au giron, mais tout ce qui en doit arriver est de par l'Éternel » (Prov. 16:33.) Et tel fut le cas ici. Il est accordé onze longs mois, depuis le treizième jour du premier mois jusqu'au treizième jour du douzième mois, c'est-à-dire, depuis le jour où le sort fut jeté jusqu'au jour désigné par le sort pour être celui du massacre de la nation, de manière à ce que Dieu fit mûrir ses desseins envers son peuple et à l'égard de ses adversaires.

Quelle voix claire et forte cela fait retentir à nos oreilles ! il n'y a ni discours, ni paroles, mais la voix est entendue ; Dieu n'est pas même nommé, mais c'est l'œuvre de sa main et le conseil de son cœur.

Aman ne trouve pas d'obstacle de la part du roi son maître. Il dit au roi qu'il y a un peuple dispersé dans toutes les provinces de son royaume, qu'il ne lui est pas avantageux de laisser vivre, parce que ses coutumes et ses lois sont différentes de celles de tous les autres peuples – secret de l'inimitié du monde alors et encore aujourd'hui (voyez Act. 16:20 :24). Le décret, conformément au désir d'Aman, sort du palais de Susan, et il poursuit en toute hâte sa marche vers toutes les parties du monde, dans tout l'empire du grand monarque persan, « la poitrine d'argent. » Comme conséquence de ce décret, tous les membres de la nation reçoivent en eux-mêmes la sentence de mort. Il aurait atteint effectivement les captifs retournés à Jérusalem aussi bien que ceux de la dispersion, la Judée n'étant à cette époque qu'une province de l'Empire Perse. Mais les Juifs ont à apprendre à se confier en celui qui ressuscite les morts, qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient, et qui agit en ce monde en puissance de résurrection. Il faut que le résidu d'Israël apprenne à marcher sur les traces de son père Abraham. C'est la *foi* qui doit être exercée – car « le Seigneur ne veut pas se révéler encore de quelque temps, quoiqu'il pense à eux et qu'il les abrite sans se manifester à eux. »

Mardochée apparaît ici comme le représentant de ce résidu, le possesseur, à cette heure solennelle, de la foi semblable à la foi d'Abraham.

La piété de cet homme cher et honoré commence à se montrer dans son refus de se prosterner devant l'Amalécite. Le devoir ordinaire de n'adorer que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, lui aurait interdit cela ; et un Juif pouvait-il s'incliner devant un membre de cette race avec laquelle le Dieu des Juifs avait déjà déclaré qu'il aurait toujours la guerre ? devant un homme qui, au lieu de se prosterner devant le Seigneur des cieux et de la terre, s'était même mis en avant pour insulter à sa présence et à sa majesté, et pour exterminer son peuple même devant sa face ? Mardochée risquera sa vie par ce refus ; eh bien, soit. Il est dans le même sentiment que ses frères Sadrac, Mésac, et Abed-Négo, qui peuvent dire à un Aman antérieur, « Il n'est pas besoin que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise du feu ardent, et il nous délivrera de ta main, ô roi. Sinon sache, ô roi, que nous ne servirons point tes dieux, et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée. »

Cette conduite est véritablement belle dans ce qui la produit, mais plus belle encore dans les traits qui l'accompagnent : car l'excellence du caractère résulte de l'heureuse combinaison des qualités. Nous devons « renoncer à nous-mêmes comme hommes », et néanmoins « que tout parmi vous, se fasse dans l'amour », est-il écrit. En celui en qui se trouvait toute gloire morale, comme d'autres l'ont dit, il n'y a eu « rien de saillant » toutes les qualités se combinant chez lui d'une manière parfaite. Nous apercevons en Mardochée cela. Il a « la bonté », et avec elle « la justice. » il était rempli de bienveillance et de tendresse, et élevait sa cousine orpheline comme si elle eût été sa propre fille. Mais à présent il est fidèle et inflexible, et il s'abandonnera lui-même comme *homme,* si alors il a tout fait *dans l'amour.* Il ne s'inclinera pas et ne rendra pas hommage, au commandement du roi, quoique sa vie puisse en dépendre.

Esther 4-5

Les divers exercices d'âme, par lesquels nous voyons dans ces chapitres passer Esther et Mardochée, sont d'un grand intérêt. La main et l'Esprit de Dieu travaillent ainsi ensemble d'une manière merveilleuse dans l'histoire d'Israël, comme nous le remarquons dans les Psaumes et dans les Prophètes – la main formant les circonstances dans lesquelles ce peuple se trouve, et l'Esprit formant ses pensées : deux choses qui occupent une très grande portion de la parole prophétique. Et nous trouvons ici de vivantes illustrations personnelles de ce double

fait, dans les exercices du cœur par lesquels passent ces deux saints de Dieu distingués, et dans les circonstances merveilleuses à travers lesquelles ils sont conduits.

À la publication du décret fatal, Mardochée jeûne et se lamente à grands cris, revêtu d'un sac : mais en même temps il compte sur la délivrance. Une telle harmonie, une telle combinaison de sentiments est pleine de gloire morale. Élie en fournit un exemple en son jour – car il savait que la pluie était proche et il ne s'en penche pas moins contre terre, et n'en met pas moins son visage entre ses genoux, comme quelqu'un en « fervente supplication » (4 Rois 18. Jacq 5:16-18). Nous en trouvons un autre exemple dans le Seigneur lui-même. Il sait et déclare qu'il va réveiller Lazare de son sommeil, du sommeil de la mort ; et néanmoins il pleure comme il approche du tombeau. Il en est de même ici de Mardochée. Il ne veut pas quitter ses vêtements de deuil ; il refuse de se consoler pendant qu'il existe un décret contre son peuple, quoiqu'il compte, et compte sûrement, qu'il sera délivré d'une manière ou de l'autre. C'est là une de ces combinaisons qui sont nécessaires au caractère ou à la force morale, et dont j'ai déjà signalé un exemple dans ce « vrai Israélite. »

Esther n'est pas moins belle dans sa génération, comme un vaisseau plus faible. Il se peut qu'elle ait été *fortifiée* par Mardochée, mais elle sympathise *'profondément,* avec *tendresse,* avec les angoisses de sa nation. Elle voit la difficulté et sent le danger ; et elle parle un moment de ses circonstances. Rien de mal en cela. Elle dit à Mardochée le risque qu'elle courrait si elle entrait dans la présence du roi sans y avoir été appelée. Rien de mal, je le répète, à parler ainsi du point de vue de ses circonstances, quoique ce pût être de la faiblesse. Mais Mardochée la conseille, comme un vaisseau plus fort ; et il apparaît comme quelqu'un au-dessus des circonstances et des affections, dans la cause de Dieu et de son peuple. Il envoie à Esther un message péremptoire quoiqu'il eût tant d'affection pour elle ; et il demeure calme et d'un cœur ferme au milieu de ces dangers. Il est assis dans cette voie au-dessus des déluges d'eau, dans la précieuse force de celui qui en a foulé pour nous toutes les vagues. Il ne se trouve ni levain ni miel, comme je puis m'exprimer, dans l'offrande qu'il fait – il ne prend pas conseil de la chair et du sang, et ne regarde pas non plus aux eaux grossissantes. Sa foi est en victoire – et le vaisseau le plus faible est fortifié, par son moyen. Esther se décide à entrer vers le roi. Si elle doit périr, qu'elle périsse – mais elle est édifiée de manière à tout hasarder pour son peuple. Cependant, tout en ne se « décourageant » pas sous l'épreuve, elle ne la « méprisera » pas non plus – car elle veut que Mardochée et ses frères attendent dans un esprit d'humiliation et de dépendance, de sorte qu'elle puisse recevoir miséricorde, et que sa résolution de se présenter devant le roi ait un résultat heureux.

En conséquence, à l'expiration des trois jours de jeûne dont ils étaient convenus, elle prend sa vie en sa main, et se tient dans le parvis de dedans du palais du roi pendant que le roi était assis sur son trône royal. Mais les cœurs des rois sont dans la main du Seigneur ; et c'est ainsi que la chose se trouve être dans ce cas, et Esther trouve grâce aux yeux d'Assuérus qui lui tend le sceptre d'or.

C'était tout. Cet acte disait le résultat de toute l'affaire. Tout dépendait du mouvement du sceptre d'or. C'était l'Esprit de Dieu, le conseil et le bon plaisir, la souveraineté et la grâce de Dieu, qui avaient arrangé tout cela. La nation était déjà sauvée. Le sceptre avait tout décidé en faveur des Juifs et à la confusion de leurs adversaires, fussent-ils aussi élevés et puissants, aussi nombreux, et aussi subtils que possible. Dieu avait pris la chose en sa propre main – et s'il est pour nous, qui sera contre nous ? « Tu seras loin de l'oppression », disait maintenant l'Éternel à son Israël, « et tu ne craindras rien ; tu seras, dis-je loin de la frayeur ; car elle n'approchera point de toi. Voici, on ne manquera pas de comploter contre toi, mais ce ne sera pas de moi ; quiconque complotera contre toi, tombera pour l'amour de toi. Voici, c'est moi qui ai créé le forgeron soufflant le charbon au feu, et formant l'instrument pour son usage ; et c'est moi qui ai créé le destructeur pour dissiper – nulles armes forgées contre toi ne prospéreront, et tu convaincras de malice toute langue qui se sera élevée contre toi en jugement, (És. 54).

Esther s'approcha et toucha le sceptre. Elle usa de la grâce qui l'avait visitée ; mais elle en usa avec révérence ; et le sceptre fut fidèle à lui-même. Il n'éveilla pas une espérance qu'il ne fût pas prêt à réaliser. Il lui avait déjà parlé de paix ; et la paix, et bien plus que la paix, lui sera ratifiée. « Qu'as-tu reine Esther », lui dit Assuérus, « et quelle est ta demande ? Quand ce serait jusqu'à la moitié de mon royaume, il te sera donné. »

Cela est bien précieux. Le sceptre, disons-le encore, fut fidèle à lui-même. Quelle vérité nous est là présentée ! La promesse de Dieu, l'œuvre du Seigneur Jésus, sont comme ce sceptre. Elles ont précédé – gages signés pour ainsi dire de la main et émanés de la bouche de notre Dieu, et l'éternité leur sera fidèle ; et des âges innombrables de gloire, témoignant du salut, les ratifieront. Rien n'est trop précieux pour racheter de tels gages : – ici de même, la moitié de l'empire du roi est mise aux pieds et à la disposition d'Esther.

Mais la ligne de conduite qu'elle suivit à l'égard de l'occasion favorable qui lui était ainsi offerte, est l'un des fruits les plus excellents et les plus merveilleux de la lumière et de l'énergie de l'Esprit, que nous contemplons au milieu des nombreuses merveilles de ce livre, dans toute cette œuvre de la grande main de Dieu.

Au lieu de demander la moitié du royaume – au lieu de désirer sur le champ la tête du grand Amalécite, elle prie le roi de venir avec Aman au festin qu'elle leur a préparé. Voilà, certes, une chose étrange ! qui se serait attendu à une telle manière d'accepter une pareille promesse et un gage pareil, en quelque sorte sans limites. Elle rappelle à mon esprit la réponse du divin Maître, de celui qui est « la sagesse de Dieu » à la femme samaritaine. Elle demandait de l'eau vive, et il lui dit d'aller appeler son mari ! Réponse étrange et inexplicable, semblerait-il. Mais, ainsi que nous le savons, c'était un rayon de la plus pure lumière jaillissant de la source même de la lumière. Il en

est de même ici. Cette réponse d'Esther était certainement étrange ; mais on verra qu'elle n'était rien moins que la preuve de la parfaite sagesse de l'Esprit qui maintenant l'illuminait et la dirigeait. Elle fut le moyen de conduire le grand Adversaire en avant à la pleine maturité de son apostasie, à cette immense élévation en orgueil, en contentement de soi, d'où la main de Dieu s'était préparée dès le commencement à le précipiter. Sous la direction de l'Esprit, Esther en agit avec Aman, comme la main de Dieu en avait jadis agi avec Pharaon en Égypte. Le vaisseau de colère s'était de nouveau préparé pour le jugement, et Dieu allait de nouveau démontrer en lui sa puissance. Aman était le Pharaon du jour, « l'homme de la terre » de maintenant, « le roi de tous les enfants d'orgueil », et il devait tomber du faîte auquel ses propres convoitises et le dieu de ce siècle pressent ses pas. Esther est, entre les mains de Dieu, l'instrument qui lui fournit l'occasion de remplir ainsi la pleine mesure de son apostasie. Elle montre merveilleusement qu'elle est dans le secret de tout cela. Elle invite Aman et le roi le second jour aussi bien que le premier – eux deux seulement ; et cela fait, l'apostat avait atteint la hauteur vertigineuse d'où il était destiné à tomber.

Il ne peut supporter tout cela. C'est trop pour lui. Son cœur est surchargé ; l'orgueil satisfait l'a rassasié. Aman ne peut se contenir – mais la *corruption* le pousse dans la voie de la *nature ;* triste sentence contre la nature. Mais il en est ainsi. C'était naturel qu'il exposât toutes ses gloires à sa femme et à ses amis. La chair et le sang sont capables d'apprécier l'orgueil, et l'orgueil doit avoir autant de courtisans et d'admirateurs qu'il se peut. Il faut aussi qu'il ait ses victimes. Mardochée refuse encore de s'incliner, et un gibet haut de cinquante coudées est dressé pour qu'il puisse y être pendu.

Esther 6-7

Il n'y a rien de secret qui ne doive avoir son jour de mise en évidence. Ce que Mardochée avait appris au roi touchant les eunuques Térès et Bigthona, quoique jusqu'ici resté dans l'oubli ou négligé, doit être rappelé maintenant. Les larmes, les baisers, et le nard de la pécheresse pleine d'amour de Luc 7, ainsi que les manques d'égard correspondants du Pharisien sont passés sous silence *pour un moment ;* mais ils sont tous mis en lumière avant que la scène finisse : car il n'est rien de secret qui ne doive venir en évidence. Dieu ne laisse rien passer. L'acte de Mardochée ne restera pas toujours dans l'oubli. Il sera reconnu, et il le sera à la face même de son grand adversaire – comme les actes de la pécheresse si pleine d'amour pour Jésus, furent tous récités à l'ouïe de son accusateur. (Luc 7:36-50).

La nuit qui suivit le premier festin de la reine Esther fut pour le roi Assuérus une nuit d'insomnie. Car, de même que Dieu envoie le soleil à ses bien-aimés, de même il leur tient parfois les yeux éveillés par les pensées de leur tête sur leur lit. Il agit sur le cœur des enfants des hommes, en les instruisant par des méditations durant les heures de la nuit. Il en est ainsi pour le Perse dans le chapitre qui nous occupe. Ne pouvant dormir, le roi se fait apporter le livre des chroniques du royaume où se trouvait consigné l'acte de Mardochée, et y lit le récit de cet acte qui avait eu lieu quelques années auparavant. Et comme il est vrai de l'homme qu'il donnera tout ce qu'il a pour sa vie, le roi, à la soudaine découverte à laquelle il ne s'attendait pas, de l'acte de Mardochée par lequel sa vie avait été préservée, estime maintenant qu'on ne saurait rien faire de trop élevé, ou de trop honorable en sa faveur.

Arrêtons-nous ici un moment, et considérons le merveilleux entrelacement de circonstances que nous trouvons dans cette histoire. Il y a mine et contre-mine, une roue au-dedans d'une autre roue, comme il est dit, circonstances dépendant d'autres circonstances ; et chacune en particulier et toutes ensemble arrangées pour coopérer à l'accomplissement des œuvres de Dieu.

Cette histoire nous présente la merveilleuse réapparition du *Juif* et de *l'Amalécite.* Étrange phénomène en vérité ! Comme je l'ai dit plus haut, qui aurait jamais pensé à une telle chose ? le Juif et l'Amalécite reproduits dans les lointains royaumes de Perse, et placés là dans des positions diverses de faveur et d'autorité autour du trône ! Puis l'humeur de Vasthi et la beauté d'Esther qui se rencontrent au même moment ; le fait que c'est Mardochée qui surprend le secret du complot contre la vie du roi ; le sort désignant à onze mois de distance le jour du massacre d'Israël, pour que les conseils de Dieu aient le temps de mûrir, et que des changements puissent s'effectuer ; ensuite le cœur du roi mû à tendre le sceptre d'or à Esther ; et ici, maintenant, l'insomnie du roi, et ses pensées qui se portent vers le livre des mémoires du royaume ; et comme couronnement de ce concours merveilleux de circonstances, Aman qui entre à ce moment même dans le parvis du palais. Quel tissu à la fois de la chaîne et de la trame en tout cela ! quel entrecroisement de circonstances ! quel curieux ouvrage de couleurs diverses ! Et comme nous l'avons déjà vu et fait remarquer, Dieu qui ne se montre point, et n'est pas même nommé !

Pensée précieuse ! Satisfait de l'œuvre de ses mains, et dans les conseils de son esprit, le Seigneur peut être caché pour un temps, et rester sans être célébré. Dans notre mesure, nous sommes appelés à quelque chose de semblable. Nous devons éprouver notre propre œuvre, nous réjouir en nous-mêmes seulement et non dans un autre, sans faire connaître nos secrets, sans chercher à attirer les regards de nos compagnons. Et quelle grande chose véritablement de travailler sans être vu, de servir sans être remarqué ! Conseils profonds de cette sagesse qui connaît la fin depuis le commencement, et merveilleuse opération de cette main qui peut changer comme il lui plaît même les cœurs des rois !

Aman tombe. Qui dirait ce qu'un jour peut amener ? comme on dit communément ? l'histoire de cet homme nous montre qu'il en est ainsi en effet. Zérès et ses amis ont à recevoir, avant que commence le festin du second

jour, un Aman bien différent de celui qu'ils avaient félicité après la fin du premier. Aman tombe, et tombe réellement. Mais nous devons nous arrêter un peu sur ce fait considérable, afin d'en bien connaître le caractère, car il est d'une grande importance pour faire ressortir le jugement de Dieu.

1. Il fut permis à Aman de prospérer ainsi et d'atteindre une telle maturité de grandeur, pour qu'il pût tomber à l'heure du comble de l'orgueil et de l'audace.

Cela est fort instructif, car telles ont été et sont encore les voies de Dieu. Les constructeurs de la tour de Babel purent continuer leur œuvre, jusqu'à ce qu'ils en eurent fait une merveille. Nebucadnetsar eut le temps de finir sa grande cité. La Bête de l'Apocalypse prospérera jusqu'à ce que tout le monde soit dans l'admiration après elle. Ici de même Aman est supporté jusqu'à ce qu'il soit parvenu au faîte. C'est alors, au moment de leur élévation la plus orgueilleuse, que le jugement de Dieu les visite tous. Hérode, autre personnage pareil, fut frappé de Dieu et mourut, comme le peuple, en l'écoutant, s'écriait : « voix d'un Dieu, et non point d'un homme » (Voyez Ps. 37:35 :36.)

2. Il est pris dans son propre piège. L'honneur qu'il avait préparé pour lui-même est accordé à Mardochée ; et le gibet qu'il avait préparé pour Mardochée, il s'y voit lui-même suspendu.

Ceci encore est propre à nous instruire ; car telles ont été et sont encore les voies de Dieu. Les accusateurs de Daniel sont jetés dans la fosse qu'ils avaient préparée pour lui, et les flammes dévorèrent les hommes qui avaient saisi les enfants de la captivité pour les jeter dans la fournaise. €C'est de la même manière qu'il est prédit des adversaires et des apostats des derniers jours de l'histoire de ce monde : « leur propre iniquité viendra sur eux » (Ps. 7:9, 10:35, 57:141, etc.) Satan lui-même, qui possède l'empire de la mort, est détruit par le moyen de la mort.

3. Il tombe soudainement. Ainsi en sera-t-il du dernier grand ennemi. Le jugement de Dieu doit être semblable à un voleur dans la nuit ; semblable à l'éclair qui sort de l'Orient et brille jusqu'à l'Occident. « En une seule heure », est-il dit de la Babylone apocalyptique, « elle a été désolée. » Tels furent aussi les jugements qui éclatèrent sur le monde antédiluvien, et sur les villes de la plaine, « figures aussi », avec cette chute de l'Agagien, d'un jugement à venir.

4. Il tombe complètement, entièrement détruit.

Telle est aussi la destinée du grand ennemi, et, avec lui, du cours de ce monde actuel.

Les enfants de Judas retranchés (Ps. 109), les petits enfants d'Édom froissés contre les pierres (Ps. 137), les fils d'Aman, tous pendus après lui – sont autant de traits qui illustrent, d'une manière instructive pour nous, la totale destruction et l'anéantissement de tout ce qui maintenant est sujet de scandale, la purification de tout par le balai du jugement divin. La « meule » d'Apoc. 18, nous le déclare, et prophéties sur prophéties l'ont depuis longtemps annoncé.

Cette chute du grand Amalécite est pleine de signification typique dans tous les traits qui la signalent. Le moment actuel de l'histoire du monde la rend particulièrement significative et instructive pour nous. Jour après jour, nous voyons le Seigneur permettre aux desseins du monde de mûrir, de développer graduellement leurs merveilleux traits divers, et à l'ensemble de son système d'accomplir tous les genres de progrès, jusqu'à ce qu'il attire de nouveau sur lui, comme jadis la tour de Babel, la visitation du ciel en jugement. Et celle-ci accomplit aussi en un moment, d'une manière soudaine, toute son œuvre qui (chose précieuse à dire !) ne laissera pas subsister une trace du monde de l'homme, dont l'orgueil et la folie avec tout leur fruit seront consumés et auront disparu, et à la suite de laquelle brillera un monde tel qu'il le faut pour la présence du Seigneur de gloire.

Esther 8-10

Ce livre se clôt par la délivrance des Juifs au moment même fixé pour leur destruction, et par leur exaltation dans le royaume, et la célébration de leur joie.

Mystérieuse opération de la main de Dieu ! l'Amalécite, le grand adversaire, abattu au moment de sa plus orgueilleuse élévation, et entièrement détruit ; le Juif, sa victime, qu'il avait désignée et qu'il attendait, délivré quand il n'y avait plus qu'un pas entre lui et la mort, puis comblé de faveurs et d'honneurs et élevé au premier rang et à la plus haute autorité après le roi.

Quelle histoire ! vraie dans toutes ses circonstances et typique aussi dans toutes ; tableau anticipé de ces derniers jours de l'histoire du Juif et de la terre dont les prophètes ont parlé maintes fois, de la ruine de l'homme de la terre, et de l'exaltation du peuple de Dieu en son propre royaume !

Au lieu de se tenir encore à la porte du roi, Mardochée vient maintenant devant le roi et reçoit l'anneau de son doigt, sceau de la charge et de l'autorité dans lesquelles il est établi. C'est ainsi que le Juif est transporté à la fin. Toute l'Écriture nous y prépare, et nous l'avons ici en figure. La partie historique de l'Ancien testament finit ici, et ici finit comme dans un type l'histoire de la terre.

Voici, d'après la prophétie, les grands traits, les traits principaux de l'histoire d'Israël :

1. Le rejet de cette nation ; la face de Dieu lui est cachée, et néanmoins sa providence veille à sa conservation au milieu des Gentils.

2. L'élection d'un *résidu* parmi les Juifs, et cette repentance à la fin, qui les mène, *nationalement,* au royaume.

3. Le jugement de leurs adversaires et de leurs oppresseurs, avec la ruine spéciale de leur grand ennemi infidèle.

4. Leur délivrance, leur exaltation, et leur bénédiction dans les jours du royaume, et leur suprématie sur les nations.

Ce sont là quelques-unes des grandes choses dont traitent les prophètes, et nous les trouvons dans ce petit livre d'Esther. De sorte que, puis-je dire encore, ce dernier document de l'histoire du peuple d'Israël sous les temps de l'Ancien Testament, garantit et typifie sa conservation à travers tout le cours de la suprématie des Gentils, et sa gloire dans les derniers jours, lorsque le jugement de leurs ennemis sera accompli.

Certains traits détachés du royaume millénial sont également représentés ici. La frayeur des Juifs tombe sur leurs ennemis, sur ceux qui étaient autour d'eux, et ils ne tentent pas de leur faire du mal. Telle avait été leur portion dans les jours glorieux de leur histoire, et telle elle sera encore selon les promesses de la prophétie. Susan, la capitale du monde Gentil d'alors, se réjouit de l'exaltation du Juif ; et, comme toute l'Écriture nous le déclare, le monde entier se réjouira à l'ombre du trône d'Israël dans les jours prochains du royaume. Un grand nombre des gens du pays se firent Juifs ; et nous lisons fréquemment pareille chose dans les prophètes comme devant se réaliser à la fin ; dans ce passage, par exemple : « Et plusieurs peuples iront, et diront : Venez, et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem. » le trône qui avait exalté le Juif et renversé son oppresseur, exerce la domination universelle, imposant un tribut sur le pays et sur les îles de la mer ; selon ce que nous savons, que, bientôt, le roi en Sion « dominera depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'au bout de la terre. »

Et ici, qu'il me soit permis d'ajouter qu'Assuérus représente *l'autorité,* l'autorité royale sur la terre. Il occupait alors le trône qui avait l'autorité suprême parmi les nations. Il était « l'autorité », et il représente d'une manière mystique, ou en figure, l'autorité qui se trouvera dans un chef divin au jour du royaume. C'est ainsi, je l'accorde, que l'autorité remise aux mains de ce Perse est d'abord exercée en mal, servant, comme il le fit, les méchants desseins d'Aman, quoique maintenant il exalte le juste. Néanmoins, c'est *l'autorité,* l'autorité royale en la terre, qu'il représente. Précisément comme Salomon à Jérusalem. Personnellement, il fit le mal : il se peut qu'il se soit repenti ; mais ses voies personnelles n'en furent pas moins mauvaises aussi bien que bonnes. Cependant, en général et dans un sens typique, il représentait l'autorité, et était la figure de Christ sur le trône de sa gloire, ce trône qui doit gouverner le monde en justice.

Tout cela est d'une beauté mystérieuse et plein de signification. Les jours d'Assuérus et de Mardochée étaient les jours de Salomon et de la prophétie, les jours du millénium qui approche, les jours du royaume de Dieu sur la terre et parmi les nations. C'étaient les jours de Joseph en Égypte. Mardochée en Perse était comme Joseph en Égypte – le premier livre historique de l'Ancien Testament et le dernier nous donnant ces aperçus divers, mais de même nature, du royaume qui s'établira au terme et après le jugement des royaumes des Gentils.

Les jours de Purim célèbrent tout cela. Ils constituent le triomphe après la victoire, la joie du royaume à la suite de l'établissement du royaume. Les Juifs prirent sur eux, conformément à la parole de Mardochée et d'Esther, de faire du 14^{e} et du 15^{e} jours du 12^{e} mois, le mois d'Adar, des jours de festin et de joie, parce que ces jours-là ils avaient eu du repos du côté de leurs ennemis, et que leur deuil s'était changé en allégresse, en lumière, et en gloire. C'était une espèce de Pâque, célébrant la délivrance du pays de Perse, comme cette fête célébrait celle du pays d'Égypte. Ou, si vous l'aimez mieux ainsi, Purim était un autre cantique sur le rivage de la Mer Rouge, ou un autre cantique de Débora et de Barac sur la chute du Cananéen. Il redit encore le cantique qui doit être chanté sur la mer de verre en Apoc. 15, ou, dirai-je, si vous le préférez, la joie d'Israël dans les jours prochains du royaume, quand il puisera des eaux des fontaines de cette délivrance, (És. 12.) Les Psaumes 124, et 126, composés qu'ils sont pour les jours futurs de la gloire et de l'allégresse d'Israël, respirent véritablement l'esprit qui a dû animer Israël en ce jour de Mardochée et d'Esther. Il est beau de suivre toutes ces traces, de voir toutes ces répétitions, dirai-je, à mesure que nous poursuivons notre route, en attendant le chœur parfait des harmonies éternelles, jour, qui ne tardera pas à se lever, de la présence de la gloire. C'est dans cet esprit-là qu'en Actes 4, l'église aux jours de son enfance murmure le Psaume 2^{e}, quoiqu'il ait été composé pour le jour où le roi selon Dieu s'assied sur la montagne de Sion, après que l'ennemi a péri et que les rois de la terre ont appris à se prosterner devant lui. Le Dieu bienheureux se réjouit dans ses œuvres : « c'est pour ton plaisir qu'elles existent et qu'elles furent créées » *(v.Angl.)*. C'est pourquoi, il conserve les œuvres de ses mains comme leur Créateur. Il prend plaisir dans les conseils de sa grâce et de sa sagesse : c'est pourquoi il a conservé jusqu'à présent la nation Juive, et il la conservera jusqu'à ce que le fruit de ses conseils se manifeste dans son royaume. Et ainsi son royaume s'élèvera sur les ruines et le jugement des nations ; et le monde de Christ, « le monde à venir », resplendira de lumière, de pureté, et de bénédiction, après la disparition de « ce présent monde mauvais. »

Ce royaume qui vient, ce monde millénial, est le sujet dont les prophètes parlent sous toutes les formes du langage ; mais il nous a été aussi présenté depuis le commencement sous toutes les formes dans ses détails, ses fragments, ses spécimens, dirai-je, dans des morceaux historiques détachés, comme nous l'avons vu se montrer

à la fin du livre d'Esther. Les ordonnances, les prophéties, et les livres historiques ont, d'une manière différente, accompli ce service.

Avant que les saints antédiluviens aient disparu de la scène, l'esprit de prophétie parle par Lémec et fait entendre quant à eux, une parole de promesse relativement à la terre : qu'au temps convenable, il y aurait en elle *soulagement* au lieu de *malédiction.* (Gen. 5.)

En Noé, comme dans le monde nouveau, nous voyons une *illustration* de cette prophétie de Lémec ; car après le jugement du Déluge, la terre s'élève de nouveau comme dans une forme nouvelle, ou un état de résurrection ; et nous avons devant nous un gage ou une préfiguration de l'époque milléniale.

Le pays d'Égypte, sous le gouvernement de Joseph, est une « figure pareille. » Sous la loi nous trouvons des figures du même repos millénial dans le sabbat hebdomadaire, dans la Fête annuelle des Tabernacles, dans le Jubilé de chaque cinquantième année.

Un moment dans les jours de Josué, quand les tribus d'Israël furent entrées dans le pays, célébrèrent la Pâque comme un peuple circoncis, et ensuite mangèrent des pains sans levain faits du blé du pays, nous avons, sous une autre forme, un témoignage rendu au même heureux mystère. (Jos. 5.)

Plus tard, le règne glorieux de Salomon nous dit le même secret sous une forme plus étendue, et d'une manière plus complète et plus riche.

J'aurais pu faire remarquer encore que la rencontre de Jéthro avec Israël racheté, à la montagne de Dieu, durant les jours du désert, était (quoique sous une forme différente) la préfiguration des mêmes jours glorieux qui approchent (Ex. 18).

Et ainsi maintenant, dans les jours de la dispersion, comme je puis les appeler, se trouve la même préfiguration, dans les événements racontés à la fin de ce livre d'Esther.

Prophéties sur prophéties accompagnent ces ordonnances et ces histoires ; de sorte que c'est par la bouche non seulement de beaucoup de témoins, mais de témoins variés, que le royaume qui a encore à être établi, et la gloire qui a encore à être révélée, nous sont attestés. Ce sont là des répétitions du grand, du magnifique résultat des conseils de Dieu, de ce dessein qui sera manifesté dans « l'administration de la plénitude des temps. »

Le Nouveau Testament nous fournit des figures et des promesses semblables. La transfiguration nous parle de ce résultat. Le Rétablissement ou la Palingénésie nous en parle. L'action dans l'Apocalypse a pour premier but de l'amener ; et ensuite, à la fin il brille à notre vue, lorsque la sainte cité descend du ciel ayant la gloire de Dieu, et que les nations marchent à sa lumière.

Ainsi la fin d'Esther se trouve en harmonie avec les choses du commencement à la fin, avec tout ce que contient le volume, avec tous les actes et toutes les paroles de Dieu dans le cours de l'histoire de ce monde. C'est vraiment admirable ! Quel témoignage touchant les écrits qui se trouvent dans la Bible ! Quelle preuve que c'est le même Esprit qui respire dans toutes ses parties ! Avec quelle force cela nous crie : que « de tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres ! » Dans ce plan merveilleux :, nous avons notre place propre et notre propre moment.

Conclusion

Après avoir lu séparément les Livres d'Esdras et de Néhémie[4] comme l'histoire des captifs retournés à Jérusalem, et le Livre d'Esther comme l'histoire des captifs dispersés, nous voudrions maintenant les méditer ensemble quelques moments. Ainsi que nous le voyons, ils nous présentent deux catégories de captifs distinctes l'une de l'autre, deux portions du peuple Juif. Ils jettent du jour sur des parties différentes du conseil et de la sagesse de Dieu touchant ce peuple, et nous donnent des leçons qu'il importe extrêmement à nos âmes de bien apprendre.

Dans chacune de ces scènes, au milieu de chacune de ces deux grandes sections du peuple de Dieu, nous avons, pour ainsi dire, une estrade distincte, dressée pour l'exposition de plusieurs portions ou de portions différentes des voies de Dieu avec lui.

Les captifs de retour de Babylone sont ramenés chez eux et laissés au pays afin qu'ils soient *mis* de nouveau *à l'épreuve* – car éprouver les siens, telle a été la voie de Dieu depuis le commencement, quoiqu'il l'ait fait de différentes manières. Israël avait déjà été mis à l'épreuve par le don de *l'autorité.* Il avait reçu un pays gras et bon, et avait été conduit de force en force jusqu'à ce qu'il eût formé un royaume florissant, un royaume qui avait attiré les regards des rois de la terre, et faisait l'admiration du monde.

Mais il avait été infidèle dans cette administration. Il avait abusé du pouvoir qui lui avait été confié, et s'était rebellé contre les droits souverains de celui qui l'avait ainsi établi et ordonné comme le peuple chef, le peuple suzerain, sur la terre. Et en conséquence, le pouvoir, la suprématie sur la terre, ou la principale autorité parmi les nations, lui fut enlevée et donnée aux Gentils.

[4] Voir pour Esdras tome 2, page 334, et pour Néhémie, tome 3, page 31.

Cependant, voilà maintenant les Israélites de nouveau chez eux. La captivité dans laquelle leur infidélité les avait conduits a pris fin, et une partie du peuple se trouve de nouveau dans le pays de leurs pères. Car il entre dans le plan de Dieu de les soumettre à une autre épreuve. Dieu va leur envoyer le Messie dont la mission et le ministère auront pour but de leur offrir, dans une salutaire miséricorde, la grâce qui apporte le salut, afin qu'il soit manifesté s'ils répondront aux *appels de l'amour,* puisqu'ils ont déjà prouvé qu'ils n'avaient pas de fidélité pour celui qui *leur avait confié la puissance.*

C'est là ce que nous dit le fait du retour d'Israël (ou de Juda) de Babylone. Ce sont encore des Juifs dans leur propre pays. Aussi, dès qu'ils se voient de nouveau chez eux, se comportent-ils en Juifs. Ils observent les ordonnances – ils dressent l'autel national – ils reconstruisent le temple – ils se tiennent séparés des païens – ils lisent les Écritures – ils gardent les voies du Dieu d'Israël, autant que le permet leur assujettissement à la puissance qui est en la main du Gentil. Et le Dieu d'Israël les avoue. Il les bénit. Il les garde. Il peut bien exercer leur foi et leur patience, mais il n'en est pas moins avec eux. Comme dans les temps anciens, il leur donne des chefs, des libérateurs et des docteurs ; il leur envoie ses prophètes ; et leur accorde des jours de réveil, des jours de la nouvelle lune au septième mois.

Nous connaissons tout cela, certes. Ce fut véritablement une espèce de Réformation dans leur histoire religieuse. Dans la suite ils ne se rendirent plus coupables d'idolâtrie ; mais d'autres corruptions pénétrèrent et travaillèrent rapidement – comme nous l'apprennent non seulement les livres d'Esdras et de Néhémie eux-mêmes, mais plus particulièrement la prophétie de Malachie. Et le premier des écrits du Nouveau Testament vient confirmer cela, car l'Évangile de Matthieu nous laisse voir pleinement et d'une façon bien claire que les Juifs revenus de la captivité étaient profondément incrédules, aussi infidèles aux doctrines et aux offres de la miséricorde, que leurs pères l'avaient été dans l'administration du pouvoir. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. »[5]

Il en est ainsi, en effet. Et de même qu'après qu'ils se furent montrés infidèles au sujet de la *puissance,* la puissance fut abandonnée aux Gentils, ainsi maintenant, depuis qu'ils sont infidèles à l'égard de la *grâce,* la grâce a visité le monde – car l'évangile est prêché partout et le salut de Dieu est présenté aux yeux de tous jusqu'aux extrémités de la terre.

Cette marche dans les voies de la sagesse divine, ou dans les dispensations de Dieu, est remarquablement belle et conséquente. Toute mise à l'épreuve aboutit pour l'homme à la chute, et il faut que Dieu agisse *pour* nous, et non pas *avec* nous. Cette épreuve nouvelle par le ministère du Messie ne fait que constater, comme par la bouche d'un autre témoin, que l'homme est incorrigible et incurable. Toute tentative ayant pour but de faire quelque chose de lui, ou de faire quelque chose avec lui, ne sert qu'à manifester une fois de plus la misère de sa condition, jusqu'à ce qu'il soit laissé nu à sa honte. Ce n'est point à titre de créature mise à l'épreuve qu'il peut entrer dans le royaume, même si c'est par la grâce qu'il a été éprouvé. Cette voie a toujours pour résultat son jugement, comme n'étant qu'« argent réprouvé. » « Le soufflet est brûlé, le plomb est consumé par le feu, le fondeur a fondu en vain. »

Oui, certainement, il faut qu'il soit *sauvé* par la grâce, et non pas simplement qu'il soit *mis à l'épreuve* par elle. Le premier avènement du Messie, ou l'offre du salut, n'introduisit pas Israël dans le royaume ; il le laissa peuple jugé, dispersé, pillé, non sauvé, et non béni, seulement condamné sur une démonstration de sa culpabilité plus complète que jamais.

Nous arrivons cependant à une scène différente. C'est une autre portion du peuple, les captifs dispersés, et non ceux qui étaient revenus, que nous allons considérer maintenant ; car en eux est dressée une autre estrade, comme je puis bien m'exprimer encore, pour l'exposition des voies de Dieu. Ils nous apparaîtront comme les gages et les témoins, non plus d'un peuple éprouvé, mais d'un peuple sauvé, sauvé par la grâce agissant dans sa souveraineté, et introduit dans le royaume.

Ceux-là n'avaient pas profilé de l'occasion favorable qui leur avait été offerte de retourner chez eux. Leur position témoigne contre eux. Ils demeuraient parmi les incirconcis ; ils jouaient le rôle du Corbeau dans l'Arche de Noé ; ils semblaient se contenter du monde souillé. Ils sont, pouvons-nous dire, comme des Gentils ; et nous n'apercevons pas chez eux ni les fêtes, ni les ordonnances, ni même la parole de Dieu. Mais j'accorde qu'ils sont encore Juifs. La grâce abonde à leur égard, et tels qu'un autre Buisson tout en feu qui ne se consume pas ; ils sont conservés en vie au milieu des Gentils. On ne voit pas Jéhovah les reconnaître, comme il reconnaissait leurs frères retournés à Jérusalem : cependant ses yeux sont sur eux, et ils sont gardés en vie ; et il en est ainsi jusqu'à ce que vienne le moment convenable pour qu'il se lève pour agir avec eux d'une manière dont tous ses prophètes ont parlé.

Tout cela se voit dans Esther, ce merveilleux petit livre qui clôt la partie historique de l'Ancien Testament. On y voit un Résidu. Dieu s'occupe merveilleusement de lui tant par les actes de sa main qu'au moyen de son Esprit ; mais il reste toujours caché. Nous avons remarqué ce fait, en méditant le livre. D'Esther ; et nous citions en outre comme exemples des voies de Dieu avec Israël dans toutes les périodes de son histoire où il se trouvait dans un

[5] Qu'on me permette d'exprimer la pensée, que je crois vraie mais que je ne voudrais pas enseigner avec autorité, qu'entre les témoignages de sa bonté que Dieu laissa parmi les captifs revenus de Babylone, et qui étaient autant d'avant-coureurs ou autant de gages d'un Messie venant en grâce, il faut placer le Réservoir de Béthesda. C'était, en mérité, un témoignage extraordinaire de Dieu comme étant « celui qui guérit. »

état irrégulier, anormal, le mariage de Joseph avec une Égyptienne, celui de Moïse avec une fille de Madian, d'autres cas analogues, et le mariage d'Esther avec Assuérus le Perse. Car ces faits étaient en harmonie avec les voies de Dieu lui-même à l'égard des Israélites : quand ils lui étaient infidèles, il allait en visiter d'autres. La puissance d'abord, ainsi que nous l'axons vu, et maintenant la grâce et le salut, ont passé à d'autres, puisque Israël a été désobéissant et rebelle. Quelle harmonie en tout cela ! Quelle constance, quelle perfection, quelle unité dans les voies de la sainte sagesse de Dieu ! Les frères de Joseph lui furent infidèles et le chassèrent : il se maria et devint en Égypte un important personnage. Les frères de Moïse lui furent infidèles et le forcèrent de s'éloigner : il se maria et fut heureux en Madian. Le peuple de Jéhovah lui fut infidèle, et il donna la puissance aux Gentils. Les siens furent infidèles au Messie, en ne le recevant pas et le rejetant : et c'est au monde entier que maintenant il dispense la grâce et le salut.

Sûrement le Seigneur connaît la fin depuis le commencement : sûrement sa voie est devant lui.

« Sa sagesse veille toujours. Sa vue n'est jamais trouble. – il connaît la voie qu'il prend – Et je veux marcher avec lui.

Puisse-t-il nous être donné de dire cela et de le faire ! et de marcher aussi avec lui dans le sentier de la sagesse et dans les voies de ses dispensations, comme de gloire en gloire, de marcher dans la lumière comme lui-même « est dans la lumière. »

Mais d'autres merveilles se présentent encore à nous sur cette double scène, c'est-à-dire, dans l'histoire des *Captifs de retour* et dans l'histoire des *Captifs Dispersés.*

Ainsi que je l'ai déjà fait observer, Malachie commence à donner à entendre quelle sera la fin des captifs revenus à Jérusalem ou mis à l'épreuve. Tout faillira, comme tout a failli. Les Écrits du Nouveau Testament affirment ce que Malachie a insinué ; les Évangélistes justifient les pressentiments et les allusions des prophètes. Mais Esther nous fait connaître ce qu'il adviendra de la dispersion, ou de cette partie des Captifs qui restèrent parmi les Gentils. Finalement Dieu agira à leur égard dans sa grâce souveraine, ils seront menés à travers « la grande tribulation » et, par ce chemin conduits, au royaume. Dans cette histoire, ou sur cette scène, nous voyons le peuple Juif, conduit à la veille et au bord de son entière destruction, délivré par la main de Dieu opérant à cette fin des merveilles, et ensuite établi par le Pouvoir qui régit la terre, dans les postes élevés de la gloire, de l'influence, et de l'autorité, tous ses ennemis étant jugés et détruits ou recherchant sa faveur et une part dans sa bénédiction[6].

Tels sont les secrets que nous enseignent ces livres ou ces deux scènes d'action différente. L'homme est mis à l'épreuve et faillit. Le pécheur est l'objet de l'activité de la grâce, et il est sauvé.

Et c'est depuis le commencement que Dieu s'occupe de nous apprendre ces secrets ; et nous sommes destinés, destinée heureuse et bénie ! à les célébrer éternellement. L'homme est dévoilé dans toute la misère de sa nature ; Dieu est manifesté dans toutes les richesses et toute la gloire de la sienne. L'homme est entièrement mis à nu à sa honte ; Dieu est souverainement exalté, et sa gloire brille de l'éclat le plus radieux.

Il en fut ainsi dans l'histoire d'Adam, dès les tout premiers jours. Il fut mis à l'épreuve, et y faillit, et se ruina lui-même. – Dieu alors s'occupa de lui en grâce, et il fut sauvé au moyen de la mort et de la résurrection de Christ, par la foi en la semence de la femme, semence qui tour à tour est brisée et brise.

Il en fut ainsi encore en Israël. Israël fut placé sous la loi. Mais les ombres des biens à venir accompagnaient la loi. Sous sa propre alliance, sous la loi, Israël fut ruiné comme Adam. Mais Dieu ne laisse pas d'agir au milieu du peuple qui s'est détruit lui-même, qui s'est volontairement ruiné, et, par des ordonnances, des prophéties, et des gages de différentes sortes, il lui a toujours parlé de grâce et de salut final.

Et aujourd'hui, pareillement, l'évangile fait ressortir complètement ce que nous sommes, mais nous sauve pleinement, actuellement, parfaitement, et à jamais. Et dans tous les âges de la gloire il sera proclamé que nous sommes un peuple *lavé,* un peuple racheté, qui devons tout à la grâce et à la rédemption, tout en étant glorifiés pour toujours.

De sorte que ces deux scènes, la scène dressée au milieu des Captifs de retour et la scène dressée au milieu des Captifs dispersés, sont en parfaite harmonie avec toutes les voies divines depuis le commencement, et avec ce qui doit être célébré et dont le souvenir doit rester éternellement. Seulement, nous avons encore à nous émerveiller de ce nouveau témoignage de la voie de Dieu, sa voie nécessaire, parfaite, dans un monde tel que celui-ci.

Comme tout cela complète la partie historique divine de l'Ancien Testament ! Cette partie se termine ici, et nous sommes bien heureux de la posséder telle qu'elle est.

La voie du Seigneur lui-même dans ce livre-ci est particulièrement surprenante. En apparence, il néglige son peuple. Il garde le « silence » à son égard ; il ne se montre pas ; il n'y avait point de miracles. Son nom, comme nous l'avons tous remarqué, n'est pas mentionné une seule fois dans tout le livre. Son peuple, au milieu même de tous ses exercices de cœur, sous Faction des circonstances les plus accablantes, ne parle jamais de Dieu. À coup sûr cela est bien propre à étonner. Mais c'est aussi admirable qu'étonnant. C'est parfait à sa place et à son

[6] La grande tribulation, le temps de la détresse de Jacob, dont parlent les prophètes trouvera les Juifs chez eux dans leur Propre pays, quoiqu'ils soient actuellement dispersés comme aux jours d'Esther, mais n'importe. En tant que nation, ils doivent entrer dans le royaume en passant par la tribulation.

moment : car pendant ce présent siècle Gentil, Dieu se tient à l'écart d'Israël, comme Joseph en Égypte, ou Moïse au pays de Madian, étaient loin de leurs frères – ainsi que je l'ai déjà remarqué, et que de nombreuses déclarations des prophètes l'ont annoncé à l'avance (voyez Ps. 74 ; És. 8:17 ;45:15 ; 18:4 ; Os. 5:15 ; etc.) Et le Seigneur Jésus parlant comme le Dieu d'Israël, à la fin de son ministère, leur dit : « Voici, votre maison vous est laissée déserte ; car je vous dis que désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Matt. 23:39).

Mais il s'occupe d'eux. Leurs noms sont écrits sur la paume de ses mains. Il ne révoque pas le jugement ; mais au temps convenable, il se réveillera pour leur délivrance. C'est Jésus endormi dans la barque, pendant qu'elle est ballottée par les vents et les flots : mais à l'heure du besoin des siens, il se réveilla, et se leva pour apaiser toute cette fureur qui s'était soulevée contre eux.

Écho du témoignage, vol.3, p.241-277

7 – Osée

Osée prophétisa en vue de la dissolution du royaume des dix tribus, et au temps où la maison de Jéhu allait prendre fin. Le prophète est tout occupé de la ruine prochaine, mais il anticipe aussi, au-delà de ces temps, des scènes de restauration et de gloire. Et l'on peut dire que la mort et la résurrection d'Israël sont envisagées et présentées par lui sous différentes figures qui placent d'une manière vivante ces choses devant nous.

À l'ouverture du livre nous voyons qu'au commandement de l'Éternel le prophète se choisit une femme, et a des enfants. Il aurait pu dire d'eux ce qu'Ésaïe prononça de ses deux fils : « Me voici avec les enfants que l'Éternel m'a donnés pour être un signe et un miracle. »

Le premier né, « Jizreël », signale la désolation de la maison de Jéhu et celle de la maison d'Israël. Le second enfant, « Lo-Ruhama » ; est pour signe que Dieu retirerait sa miséricorde de la maison d'Israël. Le troisième reçoit le nom de « Lo-Ammi », en témoignage que Dieu désavouerait Israël pour son peuple. Mais tout cela se termine par la promesse d'un rassemblement final appelé « la journée de Jizreël », en laquelle la même nation qui est aujourd'hui rejetée serait rétablie. Le vent bruyant, le tremblement de terre, et le feu, passent accomplissant l'œuvre qui leur est assignée, mais le son doux et subtil est réservé pour la fin.

Le second chapitre nous fournit un exposé plus complet du péché et de l'état misérable d'Israël, en même temps que de la bénédiction finale qui attend ce peuple. La description magnifique de l'alliance établie par l'Éternel entre Israël et les bêtes des champs, après que lui-même a traité alliance avec lui, est quelque chose de vraiment exquis, car l'on a devant soi la sphère de bénédiction dans laquelle Israël se trouve avec le Seigneur après les jours de captivité et la traversée du désert. « La vallée de Hacor » est rappelée comme « sa porte d'espérance », c'est-à-dire comme changeant le jugement en victoire ou en gloire, et la tribulation en joie. (Jos. 7.) Toutes ces choses disent assez la mort et la résurrection de la nation.

Puis, au chapitre 3, ni le prophète est engagé à prendre une seconde femme. Ces mariages sont allégoriques et nous rappellent plusieurs choses en Ézéchiel ; en Jérémie, la manière dont il cacha sa ceinture vers l'Euphrate ; et dans les Actes, Agabus se liant les mains et les pieds avec la ceinture de Paul. Toutes ces choses typifient ou présentent d'une manière figurée des évènements encore futurs.

Le premier mariage du prophète nous instruit au sujet du rejet d'Israël comme nation, et de son retour à la bénédiction dans les derniers jours. Le second mariage nous fournit des enseignements sur l'histoire politique et sur l'histoire religieuse du peuple ; et sûrement ces choses sont propres à nous émerveiller, car nous voyons nous-mêmes comme vérifié ce qu'anticipe le prophète. De nos jours encore ce peuple est sans roi, sans sacrifice, sans théraphim. Il est sans existence dans le monde politique, et ne peut être considéré ni comme peuple sanctifié ni comme peuple idolâtre. Les Israélites sont privés pour ainsi dire de la connaissance et de l'adoration de Dieu, et n'ont pas, comme leurs pères, de part dans le culte des idoles. C'est réellement de nos propres yeux que nous contemplons ces choses. Mais cette nation doit revivre politiquement et religieusement. Et comme nous en parle plus loin le prophète : « Ils se retourneront et rechercheront l'Éternel leur Dieu et David leur roi ; ils révéreront l'Éternel et sa bonté aux derniers jours. » Sûrement cela nous dit encore leur mort présente et leur résurrection prochaine.

Après ces trois premiers chapitres, nous pénétrons, si je puis parler ainsi, dans le corps de la prophétie, et des détails nous sont donnés sur les péchés qui ont provoqué les jugements. « Il y a un péché à la mort », « comme nous le dit Jean, et je crois qu'Israël comme nation s'en est rendu coupable. Tous les prophètes en parlent. « Si jamais cette iniquité vous est pardonnée que vous n'en mouriez », a dit Ésaïe. Mais la vision des ossements desséchés d'Ézéchiel est peut-être la portion des Écritures la plus frappante, à ce sujet, et la mieux connue. Le Divin Prophète lui-même entretient les Juifs de son temps, du jour de l'Éternel Dieu qui les détruira misérablement comme les méchants vignerons. « Voici votre maison vous est laissée déserte », leur dit-il aussi. Sûrement ils sont bien frappés de mort aujourd'hui, comme pays et comme nation. Tout cela nous crie avec force : « Il y a un péché à la mort. »

Mais cette mort sera vaincue, et la nation Juive aura part à la résurrection de même que les corps des saints. Et, de même que les saints revêtus de leurs différentes gloires rempliront et orneront les cieux, Israël aussi fleurira et fructifiera et remplira le monde entier de l'abondance de ses fruits. « Quelle sera leur réception sinon la vie d'entre les morts ? » il y aura réveil sous le rapport spirituel aussi bien que quant aux circonstances, rétablissement moral aussi bien que national, conversion aussi bien que restauration. Le dernier chapitre d'Osée nous révèle cela comme du reste tous les prophètes. Michée que nous avons étudié tout dernièrement, nous peint ce sujet sous des couleurs bien vives et retrace les exercices d'âme d'une manière frappante dans ses deux derniers chapitres.

Les aperçus que nous donne notre prophète sur les iniquités qui conduisent le peuple au tombeau, ou au jugement de mort, sont variés, et sans enchaînement.

Le pays devait mener deuil et les habitants être en langueur. Le Seigneur serait comme la teigne à Éphraïm et comme la vermoulure à la maison de Juda ; il les abattrait comme les oiseaux des cieux ; ils seraient engloutis ; Memphis les ensevelirait ; leurs enfants seraient conduits au meurtrier, et ils se serviraient des paroles réservées pour le jour terrible de la destruction : « Montagnes, couvrez-nous, coteaux, tombez sur nous ! »

Ce sont là les paroles et la description qui nous sont données d'eux. Mais ils devaient revivre et le Saint Esprit nous fait aussi jeter sur cette scène un rapide coup d'œil. L'Éternel est le Dieu Fort et non pas un homme ; ses compassions se réchaufferont ; il n'exécutera point l'ardeur de sa colère et ne détruira pas entièrement son peuple. Il est parlé de la résurrection comme devant avoir lieu au troisième jour : allusion manifeste à la résurrection du Seigneur d'Israël Lui-même. La sortie d'Égypte est rappelée comme pour indiquer le renouvellement de l'histoire d'Israël, ou pour le présenter comme s'il commençait de nouveau à marcher sous la conduite et la grâce de Dieu ; c'est dans le même but que l'histoire de Jacob est mentionnée. Le moment de la naissance et celui de la sortie du tombeau auxquels il est fait allusion, sont aussi destinés à reproduire en figures la même histoire de ce peuple. La violence dévastatrice du vent d'Orient, puis l'épanouissement et les richesses du printemps, nous parlent encore de la ruine et du relèvement de la nation.

De tels passages impriment à ce livre son caractère : et en le lisant, je suis frappé de voir comment l'Esprit de Dieu dirige constamment la pensée sur le jugement et la rédemption, la mort et la résurrection d'Israël comme nation. Dans le 13e chapitre, le langage de la résurrection même est tellement employé que l'apôtre Paul en fait usage lorsque c'est littéralement de la résurrection qu'il s'occupe (1 Cor. 15). Ici pourtant c'est le rétablissement de la nation qui est envisagé ; et comme Osée se trouve en face de la captivité Assyrienne et de la ruine prochaine de la maison de Jéhu, c'était tout naturel et même facile à l'Esprit, si j'ose employer une telle expression, de l'amener à voir et à décrire l'état de mort dans lequel Israël allait se trouver[7].

Ce qui nous est surtout présenté, je le répète, c'est le détail de ces iniquités dont le développement rendait nécessaire le jugement à mort. Mais, j'admets volontiers et pleinement ce qu'un autre a dit, qu'Osée tout en poursuivant son sujet embrasse toute la série des voies de Dieu et ouvre devant nous le vaste champ de la vérité.

À côté du rejet actuel des Juifs et de leur restauration future qui, nous l'avons vu, sont les principaux sujets du livre, il est fait allusion à la greffe des Gentils sur la racine Juive. Voyez à ce sujet le 10e verset du chap.1, relevé pour la même conclusion en Rom : 9:26. L'idée bien scripturaire d'un résidu en Israël se trouve implicitement contenue dans les mots « Ammi » et « Ruhama » du chap.2, verset 1er, et ainsi nous avons quelques traits concernant d'autres vérités que celles qui occupent principalement le prophète. En outre, « rien ne peut être plus beau que ce mélange de nécessité morale de jugement de juste indignation de Dieu contre un tel péché, d'argument pour engager Israël à abandonner ses mauvaises voies et chercher l'Éternel qui se laisserait sûrement fléchir ; de recours de Dieu aux conseils éternels de sa propre grâce, et, en même temps, de son souvenir de ses anciennes relations avec son peuple bien aimé ; rien de plus touchant dans la bouche de Dieu que ce mélange de reproches, de tendresse, d'appel, de retour à des moments plus heureux, que ce mélange d'affection et de jugement que nous retrouvons maintes fois dans ce prophète »[8].

Nous avons ainsi en Osée des matières diverses quoique son grand sujet, je le répète, soit la mort et la résurrection d'Israël.

C'est du dernier verset que nous pouvons déduire la morale de son livre : il nous dit où peut être trouvée la sagesse, cette sagesse véritable et divine à laquelle se rapporte le bonheur éternel de l'âme. Et sûrement c'est dans le mystère de la mort et de la résurrection, du jugement et de la rédemption, du péché et du salut, dans le mystère d'Adam et de Christ, si je puis m'exprimer ainsi, que se trouve la grande morale de l'histoire de ce monde ruiné.

---

[7] Le 14e verset du chapitre 13 nous présente la pensée, exprimée par l'apôtre en Rom. 11:29, savoir, que la miséricorde divine rassemblerait Israël à la fin, parce que *les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance.*

[8] Études sur la Parole, tome III, p.275, etc.

Il paraît que le verset 7 du 6e « chap. Doit être ainsi traduit : « Mais *de même qu'Adam* ils ont transgressé l'alliance. » Cela rappelle ainsi, qu'Adam et le Juif furent tous deux placés sous la loi et partant devinrent trangresseurs. C'est du reste l'enseignement du 7e aux Romains.

Tout ce qui doit être ramené à Dieu, tout ce qui doit subsister en Christ ou sous son gouvernement, doit être revêtu d'un caractère de résurrection, de rédemption du jugement de mort, et le Juif aussi bien que tout le reste, la nation d'Israël du dernier jour, comme nous l'apprennent Osée, les prophètes, et l'Apôtre des Gentils lui-même.

Cette réflexion sur le dernier verset de notre prophète pourrait, semble-t-il, clore aussi notre méditation ; mais je dois encore ajouter quelques mots.

La rédemption conduit à la *relation.* C'est là la manière dont Dieu agit. Les besoins de sa nature ne sont satisfaits qu'à cette condition. « Dieu est amour. » Quiconque a part à son rachat, a aussi part à son adoption. Il place tous ses rachetés en relation avec Lui-même. Il en fut ainsi avec les patriarches. Isaac suivit Abraham. Il en fut ainsi en Israël. Dieu parle *à* Israël et *d'*Israël comme étant fiancé et adopté. Je pourrais recourir pour le prouver à Ésaïe 54, à Jér. 3, à Ézéch : 16, à Soph. 3, et à une foule d'autres passages. Il en est de même pour nous, et nous voyons cette vérité richement enseignée dans le Nouveau Testament. Rachetés de *la malédiction* de la loi, nous l'avons été aussi de l'*esclavage* dans lequel elle nous tenait. En d'autres termes, le privilège infini de la justification est suivi par celui de l'Esprit d'adoption (Gal. 3:4).

Parmi les portions de l'Écriture qui nous montrent la nation d'Israël comme devant jouir de la relation aussi bien que de la rédemption, Osée peut tout spécialement être cité, car au second chapitre le Seigneur anticipant les jours du royaume pour son peuple, lui tient ce langage par la bouche de son prophète : « Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Éternel, que tu m'appelleras Ischi : (mon mari) ; et que tu ne m'appelleras plus : Baali » (mon bahal, mon maître). Chose admirable et précieuse ! Israël restauré et vivifié aura communion avec son Seigneur, dans la joie et la liberté d'une relation du caractère le plus précieux et le plus intime ! Car voici ce que dit encore l'Éternel par son prophète Jérémie : « Éphraïm ne m'a-t-il pas été un cher enfant ? ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé ? Car toutes les fois que j'ai parlé de lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui et j'aurai certainement pitié de lui (31:20).

C'en est assez. La rédemption conduit à la relation, et de là à la gloire. La terre et les cieux en rendront témoignage bientôt d'une manière aussi variée qu'excellente et merveilleuse.

Écho du témoignage, vol.3, p.288-296

8 – « Cinq paroles » – 1 Cor. 14:19

On est souvent émerveillé de la manière dont les paroles de l'Écriture agissent sur le cœur ; elles sont vraiment « comme des aiguillons. » Parfois une courte phrase ou peut-être quelques mots seulement s'emparent du cœur, pénètrent la conscience et occupent l'esprit de manière à rendre incontestable la divinité du livre qui les contient. Quelle convaincante puissance, quelle plénitude d'intelligence, quelle force d'application, quelle révélation de ce que sont nos cœurs et notre nature, se retracent dans tout le cours des pages sacrées. S'arrêter pour étudier cela est quelque chose de toujours précieux, mais particulièrement dans un temps comme celui-ci, où l'ennemi de Dieu et de l'homme cherche par divers moyens à mettre en doute l'inspiration du divin volume.

Les quelques pensées qui viennent d'être émises ont été, et cela fréquemment, suggérées à l'esprit par les mots qui forment le titre de cet article. « J'aime mieux », nous dit l'apôtre plein d'abnégation et de dévouement, « prononcer cinq paroles avec mon intelligence afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en langues. » Qu'il est important pour tous ceux qui parlent de se souvenir de cela ! les langues, nous le savons, avaient leur importance ; elles devaient servir de signe aux incrédules : mais dans l'assemblée elles étaient inutiles, à moins qu'il n'y eût un interprète.

Le but de la parole dans l'assemblée est l'édification, et nous savons que ce but ne peut être atteint qu'autant que les personnes présentes comprennent ce qui est dit. Il est complètement impossible qu'un homme m'édifie si je ne comprends pas ce qu'il dit. Il doit parler dans un langage intelligible et de manière à être entendu, autrement je n'en puis recevoir d'édification. Cela est bien simple assurément et mérite la sérieuse attention de tous ceux qui parlent en public.

Mais de plus il serait bon de nous rappeler que cela seul qui peut nous autoriser à nous lever pour parler dans l'assemblée, c'est la certitude d'avoir reçu du Seigneur lui-même quelque chose à dire. Si ce n'est que « cinq paroles », prononçons-les et gardons-nous d'en ajouter une. Rien ne prouve plus d'inintelligence que lorsqu'un homme veut prononcer « dix milles paroles », quand Dieu ne lui en a donné que « cinq. » Et pourtant, hélas ! que la chose est fréquente ! Oh ! quelle grâce ce serait si nous savions seulement nous en tenir à la mesure qui nous a été donnée ! Cette mesure peut être petite, mais qu'importe ; soyons simples, fervents, et vrais. Un cœur humble et pieux est préférable à un bel esprit, et Dieu estime la ferveur d'esprit plus qu'un langage recherché. Là où il existe un simple et ardent désir de produire vraiment le bien des âmes, on rencontrera aussi l'approbation de Dieu et des fruits bénis en plus grande abondance que là où il n'y a que de brillants dons. Nous devrions sûrement désirer les meilleurs dons, mais cela, tout en nous souvenant *du chemin le plus excellent,* savoir de la charité qui toujours se met de côté pour ne rechercher que l'intérêt d'autrui. Ce n'est pas que nous attachions peu de prix aux dons, mais nous en attachons davantage à la charité.

Enfin, l'enseignement et la prédication gagneraient beaucoup par la seule observation de ce précepte bien simple : « Ne recherchez pas quelque chose à dire parce que vous voulez parler, mais parlez parce que vous avez quelque chose qui doit être dit. » Ce n'est que la preuve d'une grande pauvreté spirituelle, lorsque quelqu'un n'est occupé qu'à rassembler assez de matière pour pouvoir parler un certain espace de temps. De telles choses ne devraient jamais se produire. Que le docteur ou le prédicateur se consacre soigneusement à son service, qu'il cultive le don qu'il a reçu, qu'il s'attende à Dieu pour être dirigé, fortifié et béni, qu'il vive dans un esprit de prière et respire l'atmosphère des Écritures, et il sera toujours prêt, lorsque le Maître trouvera bon de l'employer, et les paroles qu'il prononcera, qu'elles soient au nombre de *cinq* ou de *dix mille*, glorifieront sûrement Christ et seront en bénédiction pour ceux qui les entendront. Mais ce qui est parfaitement clair, c'est qu'en aucun cas personne ne doit ouvrir la bouche dans l'assemblée, sans avoir la conscience que Dieu lui a donné quelque chose à dire et sans avoir le désir de le dire pour l'édification.

Écho du témoignage, vol.3, p.296-299

9 – La nouvelle naissance – Jean 3

Je me propose de méditer un peu le chap.3 de l'Évangile de Jean et ses rapports avec quelques autres portions de l'Écriture, plus particulièrement en vue de la nouvelle naissance, et dans l'espérance qu'il résultera de cette méditation une meilleure intelligence, une intelligence profitable de ce que le nouvel homme est, et de ce qu'est la position dans laquelle nous sommes établis par le fait que nous en sommes rendus participants en Christ, comme c'est maintenant notre privilège. En traitant un pareil sujet, je reviendrai nécessairement sur un terrain familier aux chrétiens, mais je ne puis faire autrement afin d'y rattacher les développements nouveaux et les considérations qui m'amènent à le traiter.

Plusieurs crurent en Christ lorsqu'ils virent les miracles qu'il faisait, mais Jésus ne se fiait pas à eux… Il connaissait ce qui était dans l'homme (ch.2:23-25). Leur conclusion relativement à Jésus était juste, mais c'était une conclusion tirée par ce qui était dans l'homme. Elle était absolument sans valeur ; elle laissait l'homme dans sa propre nature et sous l'action des motifs, des influences, et des passions auxquels il était assujetti avant ; elle ne le faisait pas sortir non plus de l'empire de Satan qui avait puissance sur la chair et sur le monde. La conclusion était juste, mais ce n'était qu'une conclusion : l'homme restait ce qu'il était – non changé. Jésus qui savait ce que la chair était, ne s'y fiait pas ne pouvait pas s'y fier.

Mais Nicodème (ch.3) fait, sous la direction de Dieu, pour notre instruction, un pas de plus. Les autres croyaient au nom de Jésus et le laissaient là. Mais quand le Saint Esprit est à l'œuvre, il produit toujours des besoins dans l'âme, des désirs ardents après ce qui est de Dieu, et par là le sentiment de ce qui nous manque. Il y a aussitôt, instinctivement aussi, la conscience que le monde sera contre nous, et que nous encourrons son mépris. Nicodème vient de nuit. Son âme soupirait après quelque chose de mieux ; mais comme il était un des chefs et spécialement un chef ecclésiastique, il lui était plus difficile d'aller à Christ : la dignité de docteur n'est pas une facilité pour devenir disciple. Cependant la conscience le presse et il va : la crainte des hommes le rend timide, et il va de nuit. Quelle pauvre dignité que celle qui tend à empêcher un homme d'apprendre de Christ ! Quoique de pressants besoins spirituels l'eussent conduit à Jésus, Nicodème se place dans sa recherche sur le même terrain que ceux qui n'en éprouvaient absolument aucun, « Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » (v.2). C'était une conclusion déduite de preuves, et parfaitement juste ; mais c'était tout. Il avait néanmoins besoin de quelque chose de la part de celui en qui ces preuves se montraient, mais il partait du principe, qu'il était, en qualité de Juif, enfant du Royaume, et demandait d'être instruit. Le Seigneur répond sur-le-champ à sa pensée, (car Nicodème était sincère et connu de Lui,) en déclarant que son principe était entièrement faux. Il n'enseignait point la chair, et ce n'était pas pour l'enseigner qu'il était venu. Dieu établissait un royaume à Lui. Pour être capable de voir ce royaume, il fallait être né une seconde fois, complètement de nouveau. Le royaume n'était pas encore venu visiblement, ni de manière à attirer l'attention ; il était là au milieu d'eux, mais pour le voir, il fallait qu'on eût une nature entièrement *nouvelle.* Nicodème, arrêté par le langage qu'il entend, ne comprend pas comment cela pouvait se faire, en reste, comme un raisonneur humain quoique sincère, à la difficulté présente, et véritablement, ne voit pas le royaume.

Mais deux grandes vérités ressortaient déjà de cet entretien. D'abord Dieu n'enseigne pas et n'améliore pas non plus l'homme – tel qu'il est. Il établit un royaume, une sphère de puissance et de bénédiction à Lui : c'est là qu'il agit. Et secondement, il faut que l'homme possède une nature ou une vie nouvelle ; il faut qu'il soit né de nouveau, pour avoir affaire avec Dieu qui travaille de cette manière : la chair ne peut même pas avoir quelque idée du royaume. Il est établi un système divin nouveau où se trouve la bénédiction ; – une nouvelle nature est nécessaire pour y avoir part.

Mais le Seigneur ne borne pas là son enseignement à Nicodème. Il montre d'une manière précise le moyen d'entrer dans le royaume : « il faut qu'on soit né d'eau et de l'Esprit », (v.5) – de la Parole et de l'Esprit de Dieu. La Parole de Dieu – la révélation des pensées de Dieu – doit opérer par la puissance de l'Esprit, jugeant tout ce qui est dans l'homme – remplaçant les pensées de l'homme par celles de Dieu – et introduisant une vie absolument nouvelle qui procède de Dieu, et dans laquelle ces pensées ont leur siège et leur réalité vivante – une na-

ture nouvelle et une nouvelle vie. Ce n'est pas que deux naissances nous soient signalées ici[9], mais il y a deux aspects importants, deux réalités dans la nouvelle naissance. « Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de vérité » (1 Jacq. 1:18) ; « afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole » (Éph. 5:26) : « vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai dite » (Jean 15:3). Elle consiste non dans l'enseignement de la chair qui a ses pensées propres, mais dans la substitution des pensées de Dieu à celles de la chair : nous sommes nés d'eau. Ensuite, c'est une nature qui vient de l'Esprit : *«* Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6). Tout ce qui naît participe de la nature de ce qui l'engendre. Il en est de même ici. L'eau agit sur l'homme en tant qu'homme et ne change pas sa nature ; mais l'Esprit communique une vie nouvelle qui procède de lui-même – absolument comme la nature de la chair est chair dans ce qui est né d'elle. Ce que nous avons ici, c'est donc non pas la chair enseignée, mais les pensées de Dieu agissant d'une manière efficace, et la participation à la nature divine communiquée par l'Esprit. En d'autres termes, la pensée et la nature de Dieu nous sont communiquées d'une manière vitale. C'est là ma vie, comme avant c'était simplement la chair qui la constituait. Mais ceci ouvrira évidemment aux Gentils l'accès à la bénédiction. « Ne t'étonne pas », dit le Seigneur à Nicodème, « de ce que je t'ai dit, il vous faut (vous, Juifs) être nés de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son… il en est ainsi de *quiconque* est né de l'Esprit », (3:7-8). La communication par Dieu, dans sa souveraineté, d'une nouvelle nature (nécessaire au Juif autant qu'au Gentil, quand nous en venons à ce qu'il est par nature) comme une chose entièrement nouvelle, comme une nouvelle nature donnée et dans laquelle l'homme vit désormais avec Dieu, est aussi applicable à un Gentil qu'à un Juif. Car par là un homme, pour ce qui concerne sa vie, n'est ni l'un ni l'autre (ni Juif, ni Gentil) : « il est né de Dieu. » Cette vérité n'est pas développée ici : seulement le fondement en est posé. Ce qui est nettement enseigné c'est la vérité bien autrement profonde du fait de la communication de la vie divine, et de sa communication par un acte souverain de Dieu ; seulement l'autre vérité est directement impliquée.

Cela encore arrête Nicodème. Il ne s'avance pas pourtant avec un : *«* Nous savons » : il doit se taire pour apprendre. Et maintenant nous sommes initiés à quelques autres vérités qui nous associent avec le ciel. Mais d'abord le Seigneur fait voir, ce que Nicodème aurait dû connaître, que, même pour les promesses terrestres, Dieu avait clairement révélé qu'Israël devait naître de nouveau, naître d'eau et de l'Esprit. Le chap.36 d'Ézéchiel est fort clair sur ce point.

« Mais j'ai épargné le nom de ma sainteté, lequel la maison d'Israël avait profané parmi les nations au milieu desquelles ils étaient venus. C'est pourquoi dis à la maison d'Israël : Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : Je ne *le* fais point à cause de vous, ô maison d'Israël ! mais à cause du nom de ma sainteté que vous avez profané parmi les nations au milieu desquelles vous êtes venus. Et je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations et que vous avez profané parmi elles ; et les nations sauront que je *suis* l'Éternel, dit le Seigneur, l'Éternel, quand je serai sanctifié en vous, en leur présence. Je vous retirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tout pays, et je vous ramènerai en votre terre. Et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur, je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai mon Esprit au-dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances, et *les* ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures, j'appellerai le froment, je le multiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine. Mais je multiplierai le fruit des arbres, et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine parmi les nations. Et vous vous souviendrez de votre mauvaise voie et de vos actions qui *n'étaient* pas bonnes, et vous détesterez en vous-mêmes vos iniquités et vos abominations. Je ne *le* fais point pour l'amour de vous, dit le Seigneur l'Éternel, afin que vous le sachiez. Soyez honteux et confus de votre faute, à cause de votre voie, ô maison d'Israël. » C'est-à-dire que, pour jouir dans le pays de la bénédiction des promesses de Dieu, il faut qu'Israël soit né d'eau et de l'Esprit, il faut qu'il soit purifié selon les pensées de Dieu, et renouvelé par l'Esprit de Dieu. La déclaration du Seigneur est plus simple, plus complète et plus absolue, parce qu'il pose la vérité en elle-même sur la question : Comment un homme peut entrer dans le Royaume ? et en conséquence, il fait ressortir la nécessité de la communication d'une vie entièrement nouvelle dans ses conditions, avec l'assurance bénie que c'est là être né réellement de l'Esprit, de telle sorte que l'on est participant de la nature de celui dont nous sommes nés. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (v.5). Mais Nicodème, en sa qualité de docteur d'Israël, aurait dû savoir qu'un pareil changement était nécessaire à Israël pour jouir avec Dieu des bénédictions terrestres promises.

Mais cela fait ressortir la différence entre les instructions du Seigneur et le caractère qu'elles revêtent ici, et la manière dont le prophète avait parlé de ce point. Ézéchiel l'avait présenté d'une manière prophétique, comme l'opération effective de la grâce de Jéhovah ; et cela était parfaitement juste et à sa place. Mais le Seigneur possédait une autre espèce de connaissance. L'autorité de la prophétie était parfaite, divine, parce que ce que le prophète disait, il était inspiré pour le dire. Mais le Seigneur connaissait les choses en elles-mêmes, dans leur vraie nature. Il pouvait dire, d'une manière absolue, ce qui était nécessaire pour Dieu, parce qu'il était Dieu et venait de Dieu. C'est là, certes, un enseignement divin, un enseignement d'un prix infini. Nous apprenons de celui qui le savait essentiellement, ce qui est nécessaire pour Dieu. Cela nous dit ce qu'est le chrétien. Il a la connaissance de Dieu, reçue de Dieu lui-même, selon la propre nature de Dieu, et est participant – afin de la connaître et d'être capable d'en jouir – de cette nature sans laquelle il ne la connaît point. Et tout cela apporté ici-bas, à nous, dans

[9] « Né d'eau et de l'Esprit » (v.5)

l'homme. Mais de même que le Seigneur disait ce qu'il connaissait, il rendait aussi témoignage de ce qu'il avait vu. Il pouvait parler de la gloire céleste et de ce qui lui contenait, de ce qui était nécessaire pour y avoir part. L'homme ne recevait point ce témoignage. L'esprit humain comprenait les choses humaines, il ne comprenait absolument pas les choses célestes et spirituelles. Pour lui ce qui était céleste et spirituel n'était que folie et ténèbres. Ceux qui recevaient ce témoignage étaient nés de nouveau (1:12-13).

Que nos cœurs s'arrêtent un peu sur cette vérité bénie. Nous avons en Christ celui qui révèle pleinement Dieu lui-même. Ses paroles disaient *sa* nature, la nature de Dieu lui-même – la disaient à l'homme – de manière à révéler ce qui devait se trouver en l'homme pour qu'il pût avoir à faire avec Dieu en bénédiction, mais la disaient directement et pleinement. Ses paroles étaient une révélation de la nature divine qu'il connaissait. Nous sommes dans la pleine lumière, avec Dieu lui-même. Nous n'avons pas simplement des messages, quelque vrais qu'ils soient et tout précieux qu'il est de les avoir de la part de Dieu, mais nous avons ce qui ne laisse rien derrière, la révélation de Dieu lui-même et dans sa nature ; de sorte que c'est ce qui est parfait en bénédiction qui est révélé. Ce que nous avons dans ce verset, ce sont avant tout les choses dans leur nature, ensuite c'est le fait de ce que Jésus a vu, mais c'est la compétence du témoignage qui est spécialement exprimée : toutefois cela conduit nécessairement à la nature des choses. Nul prophète ne pouvait dire : « Nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu », (v.11). Dieu leur révélait les choses à venir, ou envoyait par eux des messages au peuple ; et ils annonçaient les unes et les autres. Mais si Christ annonçait ce qu'il savait et témoignait de ce qu'il avait vu, c'étaient nécessairement les choses célestes. Il va sans dire qu'il connaissait ce qui avait été prédit de Dieu ; mais en parlant de la nature indispensable pour avoir à faire avec Dieu et de ce qu'il savait et avait vu, il va au-delà de ces choses, à ce qui est *en haut.* C'est là, en conséquence, qu'il nous conduit. « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel : le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (v.13). Nul n'était monté pour apporter en bas la nouvelle de ce qu'il y avait. Mais lui en était venu, et il pouvait dire parfaitement ce qui y était et y était *toujours,* car il était Dieu. Mais cette connaissance divine était une connaissance pour l'homme ; car c'était le Fils de l'homme qui l'avait. Le ciel et l'homme étaient réunis dans la personne de Christ. Si l'homme hors de Christ – comme tous l'étaient encore – n'était, en aucun sens, entré dans le ciel, il y avait quelqu'un néanmoins qui était dans sa personne même le Révélateur des choses célestes. Mais comment l'homme – qui ne pouvait pas lors même que ce fût un docteur d'Israël, comprendre la réalité d'une nouvelle nature (même dans sa nécessité pour les choses terrestres connues), car il la cherchait dans la vieille nature – *comment,* dis-je, l'homme pourrait-il comprendre les choses célestes ? Ceci donnait lieu à la manifestation d'une autre vérité, la porte indispensable de ce qui appartenait au ciel ; mais *s'il en est ainsi,* c'est une porte ouverte à *quiconque* croirait. Non seulement il fallait naître de nouveau, même en vue des bénédictions terrestres, mais il y avait en outre les conseils de Dieu.

Selon les conseils de Dieu et les besoins de l'homme, il faut que le Fils de l'homme – car Jésus était plus que le Messie – soit élevé, rejeté de cette terre. Mais cette élévation était son rejet par le monde. Christ ne pouvait point, car l'homme était pécheur, prendre sa place comme Messie en bénédiction à Israël. Il devait souffrir dans le caractère dans lequel il avait à dire à tous les hommes : « Comme Moïse éleva le serpent au désert » (v.14) ; ainsi, au lieu d'un Messie vivant, ils devaient avoir un Fils de l'homme rejeté, mis à mort. La croix était la puissance de guérison, de salut, pour l'homme. Quiconque croyait en lui, ne périrait pas, mais aurait la vie éternelle – car Dieu a tellement aimé le monde – vérité immense alors, et qui ouvrait la voie à la plus complète manifestation de Dieu et de la grâce, si on ne doit pas dire plutôt qu'elle était elle-même cette manifestation. C'était une œuvre efficace de Dieu, non pas simplement pour accomplir les promesses prophétiques, mais pour amener à Dieu, *«* afin que quiconque croirait en lui (en ce Fils de l'homme) eût la vie éternelle. » Cette œuvre était nécessaire. Il faut qu'il y ait Expiation – il faut qu'il y ait Rédemption – si l'homme pécheur doit avoir à faire avec un Dieu saint. S'il y avait une révélation de la nature divine et que, pour y participer, l'homme dût entrer en rapports avec Dieu, il fallait qu'il y eût expiation aussi bien que nouvelle naissance ; il fallait que le Fils de l'homme, celui qui, comme homme, devait avoir, dans la nature de l'homme, l'héritage de toutes choses, et qui s'était chargé de la cause de l'homme, fût élevé comme le serpent au désert, fût fait péché pour nous, afin que les hommes pussent regarder à lui et vivre. Cela répondait au besoin de l'homme, mais c'était seulement un côté de la vérité. Lorsqu'on s'arrête ici, on voit ce qui répond à la nature sainte et au jugement de Dieu, mais Dieu se présente comme un juge saint, et, par conséquent, cela ne place pas l'âme dans une pleine liberté ; c'est le côté propitiatoire, nécessaire de la mort de Christ. Mais de quelle manière cela arrive-t-il ? C'est que Dieu a tant aimé le monde, que le Fils de l'homme, qui devait être élevé, était le Fils de Dieu que Dieu avait donné par amour. Dieu a tant aimé qu'il a donné. Ainsi, quoique la propitiation fût nécessaire, l'amour était la source de tout : la sainteté de la nature de Dieu, son juste jugement, maintenus à l'égard du péché – mais son amour manifesté. Le Fils de l'homme était le Fils de Dieu, et tous les deux en vue d'un but merveilleux – afin que l'homme pécheur, lequel que ce fût qui croirait en Lui, eût la vie éternelle. En même temps, cela constituait aussi la dernière épreuve de l'homme. Ce que nous avons dans ce précieux entretien qui nous occupe, c'est donc la révélation de la nature de Dieu, et l'accomplissement d'une œuvre double, qui, tout en rendant l'homme capable de jouir de cette nature par le fait qu'il est né d'elle, la glorifie aussi dans tout ce qui la caractérise ; de sorte que le don de la Vie Éternelle maintient et manifeste l'amour, la sainteté et la justice de Dieu. Et c'est là ce qui est essentiel et béni. Mais le plein caractère, le caractère spécial, celui qui lui appartient en propre comme accompli en grâce, n'est pas présenté ici, et c'est ce que je désirerais faire ressortir maintenant avec le miséricordieux secours du Seigneur.

Si le Fils de l'homme a été élevé et est mort pour nous amener à Dieu, où la vie se trouve-t-elle et comment l'avons-nous ? C'est une vie de résurrection. Et cela aussi, nous mène à une autre vérité importante. Si je suis

ressuscité, je suis ressuscité des morts. Je suis mort en Christ : fait qui, nous le verrons, a un double caractère. Je puis n'envisager comme ne possédant pas la vie spirituelle, par conséquent comme mort dans mes fautes et mes péchés ; ou bien je puis m'envisager comme vivant dans le péché et dans la chair, et alors je dis que j'ai à y mourir. Christ pouvait parler de la nécessité d'une nouvelle nature pour entrer dans le royaume ; mais il ne pouvait pas inviter quelqu'un à se tenir lui-même pour mort. Il pouvait rattacher cette nature à Dieu directement, dans la déclaration de ce qu'elle était et de ce que Dieu était ; cela convenait particulièrement, c'est évident, à sa personne, puisqu'il était un révélateur divin de ce qu'il savait ainsi que de la participation de l'homme à la nature divine. C'était là, certes, la partie principale. Mais pour notre délivrance, une autre vérité devait y être rattachée : la mort et la résurrection du Seigneur Jésus Christ. Nous recevons Christ comme notre vie après qu'il est mort et ressuscité. Il est un esprit vivifiant. Parce qu'il vit, nous vivons. Il est notre vie, cette vie éternelle qui était avec le Père et qui nous a été manifestée. Mais pour que des pécheurs puissent y avoir part justement et selon Dieu, il faut que Christ fasse propitiation, il faut qu'il meure. Il est mort une fois pour toutes au péché ; et maintenant, vivant en résurrection, il vit à Dieu. Nous le recevons par l'Esprit dans nos cœurs, et nous avons la vie. « C'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils, a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie. » (1 Jn. 5:11 :12). Mais celui que nous recevons, est celui qui est mort et ressuscité, notre vie – le vrai « Moi » dans lequel je dis du péché : Ce n'est plus Moi. « Je suis crucifié avec Christ, mais je vis – non plus moi, mais Christ vit en moi. » C'est là en nous la vie de Christ en tant que ressuscité des morts : l'efficace de la vie en résurrection. Nous sommes vivants, pour la foi, seulement en lui et par lui, quoique de fait la chair soit là : mais je ne la reconnais pas comme vivante et faisant partie de moi ; je ne la considère que comme un ennemi que j'ai à vaincre. C'est ainsi que nous lisons en Rom. 7 : « Quand nous étions dans la chair » (v.5) ; en Rom. 8 : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous » (v.9). En poursuivant notre sujet, nous verrons beaucoup d'autres passages qui mettent ce point en lumière.

J'ai dit plus haut que cette vue de la vie divine en résurrection nous est présentée dans l'Écriture de deux manières. L'homme peut être envisagé soit comme vivant dans le péché, soit comme mort dans le péché. Sa chair est vivante et active pour le mal ; elle est entièrement morte pour ce qui regarde Dieu ; dans l'homme tel qu'il est par nature, il n'y a pas un seul mouvement de l'âme vers lui. L'Épître aux Romains présente le premier aspect ; celle aux Éphésiens le dernier. Elles s'unissent pour présenter l'homme comme ressuscité avec Christ, quoique l'Épître aux Romains aborde à peine ce sujet. Elle enseigne pleinement que Christ a été ressuscité par Dieu le Père ; mais quant à ce point, que nous sommes vivants à Dieu, elle ne fait juste que le toucher. Quant aux Éphésiens, pour ce qui est de la doctrine de leur épître sur ce point, ils voyaient Christ comme mort, et le pécheur comme mort dans le péché (2:1), et tous les deux comme ressuscités ensemble. Cela découle du fait que Christ est vu comme exalté en haut, et que l'Église lui est unie. Dans l'enseignement doctrinal, l'homme n'y est pas contemplé comme vivant méchamment dans le péché (quoique le fait soit reconnu), mais dans toute la réalité de son état par rapport à Dieu. – il est mort dans le péché. Toute la condition de l'Église est le résultat de l'exercice de la même puissance qui a ressuscité Christ lui-même, et chaque croyant spirituellement. (Ch. 1:2.)

Dans l'Épître aux Romains, Christ est considéré comme ressuscité d'entre les morts, mais non comme monté au ciel (sauf une allusion dans un verset du ch. 8) parce que le but de l'auteur est de montrer, non pas les résultats glorieux de l'œuvre de Christ, sauf en espérance, mais que c'en est fini de l'ancien état, et que nous sommes introduits dans le nouveau vivants et justifiés. Le péché de l'homme est largement démontré. Christ est mort pour nous, mais Christ est aussi ressuscité pour notre justification ; nous sommes justifiés – morts au péché et vivants à Dieu – affranchis de la Loi.

L'Épître aux Colossiens est pour la doctrine entre les deux précédentes. Elle envisage l'homme comme vivant dans le péché, mais le chrétien comme ayant subi la mort, et étant maintenant vivifié avec Christ. Notre nouvelle nature, comme nés de Dieu, reçoit là son caractère, lorsque notre condition est pleinement décrite, du fait que nous sommes morts et ensuite ressuscités avec Christ, et même du fait que nous sommes assis dans les lieux célestes en Lui.

Mais mon sujet est maintenant notre condition dans la vie. Rappelons-nous que Christ, en tant qu'ainsi ressuscité, est notre vie. Il faut que l'œuvre de l'expiation ait été accomplie, ou bien aucun pécheur n'aurait pu être uni avec Christ ; Christ n'aurait pu donner la vie à qui que ce soit, selon Dieu : le grain de froment serait demeuré seul ; non que la vie et la puissance de vie ne fussent pas en Lui, mais parce que la justice de Dieu eut été laissée de côté.

Mais cette œuvre a été accomplie, et maintenant c'est Christ – non pas le premier Adam – qui est ma vie en qualité de croyant. Mais alors je dis : Lorsque *j'étais* dans la chair ; je ne suis pas dans la chair, mais dans l'Esprit. Ce qui donne à ma position devant Dieu son vrai caractère, ce n'est en aucune manière le premier Adam dans son péché et sa responsabilité, mais bien le second Adam qui est devenu ma vie. Je suis en lui comme en celui qui est ma justice : il est en moi comme ma vie. *Maintenant,* voici de quelle manière je parle : Je suis mort au péché, je suis crucifié avec Christ, je suis vivant à Dieu en Jésus Christ. « En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes » (Rom. 6:10 :11).

C'est sur cela que Paul insiste dans le sixième chapitre de l'Épître aux Romains. « Nous avons été baptisés pour sa mort » (v.3) ; « identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort » (v.5). Nous sommes morts au pé-

ché. « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui » (v.8). En conséquence (car, comme je l'ai dit, l'apôtre ne fait que toucher à peine ce point), nous devons nous tenir nous-mêmes pour vivants à Dieu en Christ (v.4). De même dans l'Épître aux Galates, « Christ vit en moi » (ch.2:20), « l'Esprit est vie à cause de la justice » (Rom. 8:10). Mais il n'y est point dit que nous sommes ressuscités avec Christ.

Et remarquez que même dans les passages où cette doctrine est présentée d'une manière élémentaire, nous ne sommes pas appelés, nécessairement en vertu même de sa nature, à mourir au péché. La pensée que nous avons à mourir au péché, est complètement étrangère à l'Écriture. Nous sommes exhortés, comme vivants en Christ, à mortifier tout mouvement du péché, mais non pas à y mourir. Nous sommes vivants en Christ qui est mort, et nous sommes considérés comme *morts,* et exhortés à nous considérer nous-mêmes comme morts, parce que Christ, qui est notre vie, est mort. « Je suis crucifié avec Christ » (Gal. 2:20). « Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair » (v.24). « Tenez-vous vous-mêmes pour morts » (Rom. 6:11). « Identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort » (v.5) ; ensevelis avec lui pour la mort » (v.4). « Vous êtes morts » (Col. 3:3). Tel est le langage uniforme de l'Écriture. Tout ce que l'on dit de la crucifixion comme signifiant une mort lente, ne fait que mettre de côté le sens manifeste et catégorique de ces passages. « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi », (Gal. 2:20). Nous sommes morts en Christ : telle est la doctrine de l'Écriture.

Les épîtres aux Galates, aux Romains et aux Colossiens, etc, l'enseignent toutes également, et insistent sur elle auprès des chrétiens. Je suis entièrement délivré de tout le système dans lequel je vivais comme vivant dans la chair. Aussi l'Apôtre s'adresse-t-il en ces termes aux Colossiens : « Si vous êtes morts avec Christ… pourquoi établissez-vous des ordonnances comme si vous étiez encore en vie dans le monde » (Col. 2:20 :21). Telle est donc la vie procédant de Dieu en tant que possédée par le chrétien, maintenant que Christ est mort et est devenu sa vie comme ressuscité.

L'Épître aux Éphésiens fait un pas de plus. Comme je l'ai dit, elle n'envisage pas Christ comme vivant dans l'amour et la piété, et l'homme comme vivant dans le péché ; mais l'homme y est considéré comme mort dans le péché, et Christ y est vu d'abord comme mort, et cela pour le péché et au péché. En d'autres termes, l'apôtre voit l'homme ici-bas dans la fosse et le tombeau de la mort par le péché, et Christ est descendu en grâce là où l'homme se trouvait par le péché. Mais par là il a ôté le péché comme culpabilité, et est descendu pour sauver et racheter de cette condition. Dieu les ressuscite tous les deux par la même puissance. « Quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons… qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes » (Éph. 1:19 :20). « À cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec Christ (ch.2:4 :5). Nous sommes donc « l'ouvrage » de Dieu, étant créés dans le Christ Jésus » (v.10).

Ainsi, comme le troisième chapitre de Jean nous a appris la nature de la vie que nous recevons (c'est-à-dire que, comme provenant de l'Esprit, elle *est* esprit – divine, moralement parlant, dans sa nature) ; de même, les épîtres nous ont montré la position dans laquelle nous place la possession de cette nouvelle vie, d'autant qu'elle est la vie de Christ ressuscité après qu'il a été livré pour nos offenses et est mort une fois pour toutes au péché. Et qu'en résulte-t-il pour notre relation avec le péché et avec Dieu ? l'Épître aux Romains, comme aussi celle aux Galates, nous enseignent que nous sommes morts avec Christ, et que nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, que notre vieil homme a été crucifié avec Christ, mais que nous sommes vivants à Dieu ; que ce n'est pas nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous. L'Épître aux Colossiens nous apprend que nous sommes morts avec Christ, et que nous sommes ressuscités avec lui, et de plus, que lorsque nous étions morts dans nos offenses et dans l'incirconcision de notre chair, Dieu nous a ressuscités ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses – nous a relevés d'entre les morts avec Christ en nouveauté de vie quant à nous-mêmes ; mais, conformément à l'efficace bénie de sa mort, nous a entièrement pardonné tous les péchés et l'état de péché dans lesquels nous étions jusqu'à ce que nous fussions ressuscités ainsi en conséquence de l'efficace de sa mort. Ce dernier point est pleinement et exclusivement traité par l'Épître aux Éphésiens, qui nous montre comme vivifiés avec Christ et ressuscités de la mort de nos péchés par la même puissance qui a ressuscité Christ lui-même. Ce que renferme son enseignement, ce n'est pas simplement que la nature divine est devenue notre vie, mais que nous sommes morts au péché, que nous vivons à Dieu, que nous sommes ressuscités, pardonnés, et acceptés, dans l'état même dans lequel est Christ comme ressuscité, et même que nous sommes assis dans les lieux célestes en lui. La nature est divine, c'est-à-dire souverainement excellente ; mais par le fait que la mort et la résurrection sont intervenues, et que nous sommes unis à Christ, tout l'ensemble de notre condition relative est changé : nous ne sommes point – pour Dieu et pour la foi – considérés comme étant en vie dans le vieil homme ; nous ne sommes nullement en lui, nous l'avons dépouillé. Pour la foi, et en vertu de la possession d'une nouvelle vie, et du fait que nous sommes vivants en elle, c'en est fini du vieil homme, il est mort. Nous sommes en Christ et Christ est notre vie ; nous sommes vivants en lui et vivants en celui auquel il vit – c'est-à-dire, à Dieu. Par conséquent, notre position devant Dieu n'est nullement une position dans le premier Adam. Pour ce qui est de la position dans le premier Adam, nous sommes morts à tout ce qu'il est ; mais nous sommes vivants dans le dernier Adam, le Seigneur Jésus, selon toute l'acceptation dans laquelle il est maintenant devant Dieu.

Le troisième chapitre de l'Évangile de Jean, nous enseigne donc l'excellence intrinsèque de la vie que nous recevons de Dieu, et nous la montre en rapport direct avec ce qui est divin, Christ parlant de ce qu'il savait et faisant voir qu'il faut que nous avons une nature qui procède de Dieu et qui soit convenable pour Dieu lui-même. Christ parlant ainsi, ce qu'il savait est du plus profond intérêt – la communication directe de ce qui est divin. Cette vie est présentée là dans sa nature et dans son origine comme en contraste avec la chair. Son caractère propre

et son excellence se voient davantage en Jean. Cependant, l'Épître aux Éphésiens en signale le résultat : « Afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1:4). Mais les épîtres traitent davantage de la condition et de l'état de cette vie. Dans leur enseignement, vivant de la vie de Christ nous sommes considérés – d'autant que Christ est mort – comme morts au péché – la vie étant une chose nouvelle tout à fait distincte du vieil homme ; et nous sommes vivants en Christ. Nous ne sommes point dans la chair ; nous sommes morts et puis ressuscités. Être régénéré, c'est être mort et ressuscité, car nous recevons Christ comme vie. C'est avoir laissé derrière nous Adam, sa nature et ses fruits, la condamnation, la mort et le jugement, et jouir nécessairement et justement, comme délivrés de toutes ces choses, d'une pleine acceptation devant Dieu selon l'acceptation de Christ. Les natures sont distinctes. Je ne suis pas dans la chair ; je suis mort ; je suis ressuscité. Je suis accepté en Christ ressuscité. Je suis participant de la nature divine et pour jouir de sa plénitude en Dieu.

J. N. Darby

Écho du témoignage, vol.3, p.323-343

10 – Quelle différence y a-t-il entre *παρουσία* et *ἐπιφάνεια* ?

ou entre la venue (parousia) de Christ pour recevoir ses saints et son apparition (épiphanéia) en gloire avec eux ?

On a supposé que la parole de Dieu ne fournit que fort peu de preuves, si même elle en présente de directes, à l'appui de l'idée qu'il y a réellement une différence, et que tout ce qu'on peut produire en sa faveur consiste en inductions d'un caractère plutôt vague et incertain.

Cet article a pour but de montrer que la différence en question repose sur des preuves aussi solides et aussi complètes, que celles par lesquelles on établit presque toutes les autres vérités scripturaires.

Ces preuves sont de trois espèces :

1° celle qui provient de déclarations directes ;

2° celle que fournit une induction manifeste et légitime ;

3° celle qui ressort de l'accord général et de l'harmonie de l'Écriture avec elle ; tandis que les systèmes d'interprétation qui ne l'admettent pas, ne peuvent absolument pas se concilier avec plusieurs de ses principes bien connus, et impliquent une violation de l'ordre divin qui y règne d'un bout à l'autre.

Lorsqu'on aura pesé ces preuves, on reconnaîtra que la supposition à laquelle il est fait allusion ci-dessus, provient soit de ce que cette démonstration n'a pas obtenu la place éminente qui lui appartient et n'a pas été faite avec assez de clarté ; soit de ce qu'elle n'a pas été l'objet de la part des chrétiens en général, par inadvertance, ou peut-être, dans certains cas, par manque d'appréciation convenable de la vérité, de l'attention et de la considération qu'elle mérite.

Dans la présentation des preuves que nous allons produire, nous ne suivrons pas nécessairement l'ordre indiqué ci-dessus, mais nous les donnerons selon qu'elles s'offrent naturellement dans les passages de l'Écriture dont nous nous occuperons, et le lecteur verra lui-même sous quel chef il doit proprement les classer[10] (v.1).

La question elle-même est de la plus haute importance pour l'Église de Dieu, puisque de la solution que lui donne la Parole de Dieu dépendent à la fois la position et les devoirs de l'Église pendant qu'elle est ici-bas sur la terre. Si son Seigneur peut revenir à toute heure, à tout moment, et que cela soit réellement senti par l'âme, le cœur lui sera fidèle ; et si cela fait défaut, la crainte de ne pas être trouvé prêt disposera à la vigilance jusqu'à ce qu'il vienne. Tandis que s'il est révélé qu'il doit se passer préalablement une diversité d'événements dont l'accomplissement rende impossible que le Seigneur revienne de longtemps, il ne saurait être attendu de la même manière ; sa venue sera considérée comme étant à une certaine distance, et l'effet pratique de cette incertitude sur l'esprit, effet sur lequel le Seigneur lui-même insiste si fréquemment, sera, sinon détruit, du moins extrêmement affaibli. Il n'est personne qui, si on lui disait qu'il doit s'écouler sept ans ou plus avant le retour du Seigneur, sentit que c'est la même chose, ou qu'il est aussi nécessaire de se tenir prêt que si on l'avertissait que Christ peut revenir avant l'aurore d'un autre jour. Par là l'efficace de cette attente pour séparer du monde, fixer le cœur aux choses célestes ou le consoler dans la souffrance, se trouve certainement fort affaiblie.

Si cette considération est soigneusement pesée, elle aura pour effet de porter ceux qui traitent avec révérence les directions et les commandements positifs du Seigneur, à se méfier de tout système d'interprétation qui place *nécessairement* sa venue à distance. Rien ne saurait être plus clair que les exhortations qu'il adresse à ses dis-

[10] Peut-être que quelques assertions sembleront à première vue supposer ce qui est encore à établir. Cela vient de l'impossibilité qu'il y a en quelque sorte, quand on traite de sujets qui font partie d'un tout, d'en parler de manière à ne pas y impliquer d'autres parties qui n'ont pas été encore examinées. Dans ce cas, on trouvera à une page subséquente la preuve de ce qui, en apparence, a été pris pour accordé.

ciples de veiller et d'être toujours aux aguets pour son retour, à quelque moment de la nuit, c'est-à-dire, de la période actuelle, qu'il puisse avoir lieu. À diverses reprises, il insiste auprès d'eux pour qu'ils soient « semblables à des serviteurs qui attendent leur Seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt ; » ces paroles-ci par exemple : « Bienheureux sont ces esclaves-là, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant… Et *s'il vient* à la *seconde* veille, et s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces esclaves-là. » (Luc 12:36-38 ; Matt. 25:1-13) etc.) Du moment que le serviteur se mit à dire en son cœur : « Mon Maître tarde à venir », il devint négligent et infidèle dans l'accomplissement de ses devoirs (Luc 12, Matt. 24). Et toute l'Église dans la parabole des vierges sages et des vierges folles, est représentée comme recouvrant sa position, quoiqu'elle fût sortie dès l'origine avec la pensée d'aller à la rencontre de l'Époux, seulement lorsqu'elle est de nouveau éveillée à cette attente bénie par le cri : « Voici, l'Époux vient, sortez à sa rencontre ! » (Matt. 25.) Conformément à ces directions, les saints sont invariablement présentés dans les Épîtres, comme attendant incessamment le retour de Jésus. « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, dit l'apôtre Paul écrivant aux Thessaloniciens « pour servir le Dieu vivant et vrai et pour *attendre* des cieux son Fils. » (1 Thess. 1:9 :10.) il écrit aussi à ceux de Philippes : « Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme sauveur. » (Phil. 3:20.) Telle était leur position, et telle leur attente, selon que l'apôtre lui-même les décrit dans ces passages et dans beaucoup d'autres. Est-ce compatible avec cela, de supposer qu'ils s'attendaient à voir s'accomplir préalablement toutes les scènes de jugement décrites dans l'Apocalypse – le retour et le rétablissement des Juifs dans leur pays – la manifestation et le gouvernement de l'Antichrist, et les sept années durant lesquelles la nation Juive doit être en rapport avec lui – sans compter d'autres événements, trop nombreux pour être mentionnés ici ? Serait-ce là attendre Christ des cieux ; et pourrait-on dire qu'ils l'attendaient s'ils avaient à attendre le déroulement successif de tous ces événements avant qu'ils pussent le voir de nouveau ? Telles sont les questions que nous devrions faire dès le début de ces recherches, avant de songera admettre des vues subversives des intentions et des directions les plus évidentes de notre Seigneur et de ses apôtres.

Nous en viendrons maintenant à l'examen de quelques passages propres à jeter plus de lumière sur ces points.

Lorsqu'il était près de laisser ses disciples pour retourner au Père, notre Bien-aimé Sauveur leur dit (Jean 14) qu'il allait leur préparer une place dans la maison de son Père, et leur fit la réjouissante promesse que dès qu'il la leur aurait préparée, il reviendrait et les prendrait avec lui-même, afin que là où il était ils y fussent aussi. Cela devait fixer leurs espérances et remplir leurs cœurs de désir : ils devaient avoir une demeure, mais ce devait être la sienne propre, préparée aussi par lui-même, et ils devaient en jouir avec lui dont l'amour était occupé à leur procurer en elle cette place bénie. Ce n'était pas avec la manifestation et la gloire du royaume que Jésus cherchait à les consoler, mais avec quelque chose de beaucoup plus doux et plus attrayant pour le cœur renouvelé. C'était au Père et à la maison du Père que Jésus lui-même allait, selon qu'il dit, « vous savez où je vais et vous en savez le chemin ; » et « là où je vais tu ne peux me suivre maintenant ; mais tu me suivras ci-après. » Et c'est pour les placer là qu'il s'engage à venir les prendre. Il n'y a rien dans ces paroles au sujet du règne des saints sur la terre, quoique nous sachions qu'il aura lieu ainsi en son temps ; mais la venue du Seigneur pour les saints est rattachée d'une manière claire et précise à leur translation dans la maison du Père, et c'est l'accomplissement de ce dessein que sa venue a pour objet. De sorte qu'en considérant cet événement béni il nous faut laisser de la place pour cette translation, comme le premier acte que le Seigneur nous a signalé en connexion avec son retour.

Si la réalisation de leur attente n'a pas lieu en même temps, il faut demander « Quand et comment peut-elle être accomplie ? Puisque ce n'est pas certainement une chose momentanée, faut-il l'ajourner indéfiniment, ou devons-nous régner sur la terre et être revêtus des dignités que nous possédons à titre de fils, avant d'être présentés au Père comme les enfants qu'il a aimés – avant de jouir de la demeure qui doit nous être commune avec Jésus pour toujours ? » Quel moment pourrait-on lui trouver aussi convenable que celui avec lequel elle est associée dans ce passage, si même il est possible d'en trouver absolument un autre avant la fin du Millénium ? Certainement le langage dont le Seigneur se sert nous conduirait naturellement à attendre que nous serons pris immédiatement dans notre demeure lors de son retour, et qu'il vient pour nous y introduire, et non pas simplement pour nous élever dans l'air et nous ramener ensuite sur la terre sans que nous y ayons été du tout.

On verra par l'examen que nous allons faire de l'Écriture, que ce qui est seulement donné à entendre ici est exprimé ailleurs d'une manière très nette et très claire. En 1 Thess. 4:15-17, il est dit que le Seigneur descend du ciel dans l'*air* avec un cri de commandement[11], et de là appelle à se réunir a lui tous les saints, les morts et les vivants, qui étant respectivement ressuscités et changés sont enlevés ensemble dans les nuées, et, unis comme un seul corps, montent au-dessus d'elles pour aller à la rencontre de celui qui les a appelés et qui les attend dans l'air. Les mots employés ici « à la rencontre du Seigneur en l'air » n'impliquent rien de plus sinon que le désir et l'action sont réciproques. Christ est descendu du ciel pour nous, et nous montons vers lui, attirés par sa présence bénie, et vivifiés par son pouvoir. Nous apprenons de ce passage que le Seigneur reste dans l'air pendant que ces choses ont lieu et jusqu'à ce que toute l'Église soit rassemblée près de lui.

[11] Le mot traduit ici « cri de commandement » *keleusma* est un terme militaire et signifie la parole de commandement qu'un général adresse à ses troupes. Il est accompagné d'une voix d'archange et de la trompette de Dieu, qui ne sonne pas en vue des habitants vivants du monde, mais pour faire sortir de leurs tombeaux les saints qui dorment. « La trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. » (1 Cor. 15:52.)

Il n'y a donc rien ici qui se rapporte à d'autres que les saints ; – rien qui indique l'apparition de Christ au monde ou ses actes à son égard ;. – rien de sa venue *avec les nuées* ou en flammes de feu, ou même d'anges qui l'accompagnent : pas de trace d'une descente quelconque sur la terre ; – rien qui donne lieu de penser qu'en ce moment-là il ait autre chose en vue que ses saints et leur translation. Le Saint Esprit ajoute seulement : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Notre avenir se perd dans celui du Sauveur Bien-aimé qui est venu du ciel pour nous appeler à Lui-même, de telle manière que nous soyons toujours *avec* Lui. D'autres passages nous apprennent où il sera plus tard.

Cet événement céleste accompli, l'Apôtre continue sur un ton tout différent et comme s'il abordait un tout autre sujet (ch.5:1, etc.) : « Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive. » Pourquoi pas s'ils sont relatifs à l'accomplissement de leurs espérances ? Lorsqu'il était sur la terre, le Seigneur n'avait-il pas enseigné à ses disciples à faire particulièrement attention à la marche des événements sur la terre ; événements, de plus, en rapport avec l'introduction du jour du Seigneur dont il s'agit ici, et pour la description de la soudaineté duquel ainsi que du jugement qui l'accompagnerait, il employait précisément le même langage ? le Seigneur leur donna alors pleinement l'explication « des temps et des saisons », et attira sur eux leur plus sérieuse attention pour qu'ils fussent en état de guetter les progrès successifs qui devaient leur indiquer l'approche du temps de leur délivrance. Les guerres et les bruits de guerre – l'abomination de la désolation – le temps de la détresse sans pareille – les signes dans les cieux – toutes ces choses (comme les bourgeons du figuier indiquent que l'été est proche,) doivent leur apprendre que le temps de la manifestation du Fils de l'homme s'approche. Mais ici l'Apôtre ne veut pas s'arrêter à de telles choses comme il l'aurait fait sûrement si elles les avaient concernés ; il ne les engage point à être attentifs aux temps et aux saisons, car il doit leur suffire de connaître le fait général de la manière dont le jour apparaîtra – pour cette raison qu'ils sont enfants de la lumière et *du jour,* et qu'ils n'appartiennent point à la nuit ni aux ténèbres de ce monde que le jour vient juger et dissiper. Puisqu'ils font partie du jour qui vient du ciel sur la terre, ce jour ne saurait venir sans eux, et moins encore peut-il les surprendre. C'est ainsi qu'en Matt. 13, ils sont dits « briller comme le soleil », qui amène le jour avec lui, réfléchissant la gloire de Christ dans le royaume de son Père[12]. Qu'il y a loin de cette pensée à celle d'épier lentement et péniblement l'approche graduelle de ce jour, par l'accomplissement progressif des événements qui le précèdent ! il ne peut éclater sur eux comme il fera sur ce monde, et il ne peut pas non plus apparaître sans eux, car ils en sont une partie intégrante ; et quand il déploie son éclat, ils sont vus comme une partie de cette lumière qu'il fait briller ; or, pour qu'il puisse en être ainsi, il faut qu'ils soient préalablement enlevés, ou bien le jour apparaîtrait sans eux, et ils seraient surpris par lui.

Rien d'étonnant que l'Apôtre ait jugé suffisant de leur dire, au lieu de traiter des temps et des saisons : « Vous n'êtes point dans les ténèbres, de sorte que ce jour vous surprenne comme un larron ; vous êtes tous fils de la lumière et *fils du jour. »* il n'aurait pu faire ressortir avec plus de force et d'une manière plus frappante le défaut de fondement de leurs craintes d'être surpris par ce jour quand il viendrait ; car tout ce qui constitue le jour ne saurait être confondu avec la terre et ses habitants sur lesquels il se lève, pas plus que la lumière avec les ténèbres, le jour avec la nuit, le ciel avec la terre, ou le soleil avec ce qu'il inonde de ses rayons. Le langage qu'il emploie a beaucoup plus de force qu'il n'en aurait eu, s'il fût entré dans les détails des événements qui avaient eu lieu auparavant ; ce qui n'était pas non plus nécessaire après l'explication contenue dans le chapitre qui précède relativement à leur translation.

Il se borne à donner la grande conclusion de toute la scène au jour du Seigneur, et à faire connaître quelle sera la place des saints en ce jour-là. C'est une chose remarquable de voir que le Seigneur lui-même, après sa résurrection, refuse pareillement d'entrer dans la question des temps et des saisons avec ses disciples (Act. 1:6-11) quoiqu'il leur parle de la descente du Saint Esprit, et du témoignage qu'ils devaient porter sur la terre en sa faveur. Les paroles auxquelles ce refus est la réponse sont aussi très importantes, en ce qu'elles nous montrent à quoi ces « temps et ces saisons » se rapportent. Les disciples demandent : « Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis *le royaume pour Israël ? »* il répond : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité » – rattachant ainsi nettement les temps et les saisons au rétablissement du royaume pour Israël ; et en même temps qu'il ne veut pas s'arrêter au cours des événements terrestres qui doivent amener le royaume, l'attention des disciples est dirigée en avant sur le moment où « Il viendra de la même manière qu'ils l'ont vu s'en allant au ciel. » il s sont informés de ce qui les concerne eux-mêmes, et de son retour pour eux ; tandis que leur demande au sujet du rétablissement de son gouvernement terrestre, en rapport avec Israël, reste sans réponse. Circonstance qui distingue d'une manière assez claire ces deux événements l'un de l'autre.

Comment se fait-il, pouvons-nous demander, que les instructions données par le Seigneur après sa résurrection diffèrent si largement de celles qui l'avaient précédée, et qu'il dise maintenant à ses disciples, en termes sur lesquels on ne peut se méprendre : « Ce n'est pas à *vous* de connaître les temps et les saisons ? » Comment se fait-il que l'Apôtre Paul suive le même mode d'enseignement, et que, tout en instruisant à fond les saints de Thes-

[12] Cette différence reçoit un plus grand jour encore de la comparaison de ce passage avec ce qui est dit en Malachie : « Mais pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le Soleil de justice, et la santé sera dans ses ailes. » Les saints glorifiés qui accompagnent le Seigneur quand il vient, font partie des rayons de sa gloire et brillent comme le soleil quand il apparaît, faisant partie de sa lumière, pendant qu'elle brille sur ceux qui sont nés sur la terre, et qui aussi se trouvant là, doivent attendre la venue progressive du jour.

salonique sur l'enlèvement de l'Église et ses espérances célestes, il regarde comme inutile de leur écrire sur les temps et les saisons ? La raison est que, pour être pris au ciel et jouir de notre bénédiction céleste, il n'est nullement nécessaire que les temps auparavant fixés s'accomplissent, non plus que les conseils de Dieu concernant la terre ; tandis que ceux dont les espérances sont rattachées à l'établissement du royaume sur la terre et à la bénédiction qui lui écherra, doivent attendre et veiller jusqu'à ce qu'Israël et la terre aient traversé toutes les épreuves qui leur sont assignées. Ce royaume ne peut être établi jusqu'à ce que l'Antichrist soit détruit, et que toute la suite d'événements que la prophétie annonce pour la terre se soit déroulée. En conséquence, comme résultat du fait que leurs espérances sont des espérances terrestres (lesquelles, dans le cas de ceux qui sont convertis après la translation de l'Église, sont tout à fait légitimes), il faut qu'ils traversent toute la période des dernières tribulations de la terre ; et il n'est pas possible que leur délivrance arrive avant. Aussi, tandis que tous ces signes sont destinés à leur servir de guides, et qu'il leur est donné pour direction de les rechercher les uns après les autres et de se consoler par leur accomplissement graduel, il n'y a pas, après la descente du Saint Esprit pour la formation de l'Église, un seul passage, depuis les *Actes* jusqu'à l'Apocalypse inclusivement, qui engage ceux qui la composent à attendre ces signes ; mais, bien au contraire, les seules allusions qui y sont faites, comme nous l'avons vu, ou bien déclarent qu'ils ne se rapportent point à eux, ou en détournent leur attention comme ne concernant pas des saints dont les espérances sont célestes.

Aucun chrétien sincère ne considérerait comme une chose étrange que l'Église fût appelée en tout temps à souffrir pour le nom de Christ. Dans toutes ses pages la parole de Dieu présente de pareilles souffrances comme un privilège – une distinction honorable pour ceux qui y sont appelés. Mais avoir à passer par la détresse qui vient sur le monde en conséquence de son incrédulité et du rejet du Fils de Dieu, c'est tout à fait autre chose. La grande tribulation que le prophète annonce est la visitation divine précisément pour ce péché-là. La parole de Dieu nous déclare que depuis le commencement de la création il n'y a rien eu et qu'il n'y aura jamais rien de semblable. (Marc 13:19 :20 ; Matt. 24:21 :22.) Les jours en sont abrégés pour l'amour des personnes élues qui doivent jouir de la bénédiction de la terre sous le paisible gouvernement de Christ, sans quoi *nulle chair* ne serait sauvée. En Apoc. 12:10 :12, les saints d'en haut se réjouissent de ce que l'accusateur de leurs frères est précipité, et ils ajoutent : « Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. »

Est-ce un privilège que de passer par ce « malheur » infligé à ceux qui, par amour des jouissances de ce monde, ont préféré son prince à Christ, et se sont volontairement exposés à être séduits par lui ? N'est-ce pas bien plus heureux de se trouver avec ceux qui se réjouissent dans le ciel, et anticipent dès ce moment-là la ruine définitive de Satan ? Sans doute l'Église a manqué en bien des choses, spécialement dans le maintien de la gloire du Fils de Dieu, et dans l'attente de son retour des cieux. Mais supposer qu'elle aura à traverser l'heure de la tribulation du monde, tribulation qui vient sur lui parce qu'il a rejeté et continue encore de rejeter le Sauveur, ce serait, nonobstant sa chute, une pensée indigne de celui avec lequel elle a à faire, et à qui elle appartient : quelles que soient sa faiblesse et ses erreurs, elle a assurément cru en Lui, l'a aimé et l'a confessé comme son Seigneur, tandis que le monde a refusé soit de se confier en Lui, soit de se soumettre à Lui. En outre, le déplorable état auquel sont réduits les quelques saints qui survivent à la terrible persécution exercée par l'Antichrist, rendrait tout autre chose que désirable la présence de l'Église sur la terre durant cette période. Si les jours n'étaient pas abrégés, « nulle chair ne serait sauvée » ; parce que l'iniquité est multipliée, l'amour de plusieurs se refroidit ; et finalement, quoique les saints doivent être vengés promptement, le Seigneur dit néanmoins lui-même : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » Les quelques saints qui restent sont donc réduits à une condition telle que la foi est presque éteinte. Ce langage semble exclure complètement la pensée que l'Église est là, car il impliquerait que Christ trouve la vie spirituelle dans le plus grand état de faiblesse, et qu'il y a à peine une Église pour laquelle il viendrait ; idée tout à fait en désaccord avec l'enseignement d'autres portions de l'Écriture, comme Matt. 25:1-3 et ailleurs, et entièrement incompatible avec le fait de la présence du Saint Esprit ici-bas dans l'Église, présence qui continue aussi longtemps que l'Église est sur la terre. Mais la promesse positive faite dans l'Épître à l'Église de Philadelphie, établit absolument ce point-là, sans laisser le moindre lieu au plus léger doute : « *Parce que* tu as gardé la parole de ma patience, *moi aussi* je te garderai de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable *pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. »* C'est là une déclaration spéciale que, en récompense de ce que l'Église avait attendu Christ, elle serait gardée de ce terrible malheur qui allait frapper le monde, et non seulement gardée du malheur, mais de « l'heure » où il éclaterait. Ce qui ne saurait avoir lieu que par sa translation au ciel avant qu'il soit infligé. Si elle se trouvait alors sur la terre, elle serait évidemment dans « l'heure », lors même qu'elle fût préservée de toute souffrance – chose à peine possible par suite de la position de l'Église pendant qu'elle est sur la terre, et du caractère du jugement qui est déclaré être universel. Mais la promesse est nettement que l'Église sera gardée de « l'heure » où il s'exécutera, ce qui est beaucoup plus, et implique évidemment sa translation préalable.

C'est dans le livre de l'Apocalypse que nous devons naturellement chercher des preuves au sujet de la place et de la condition de l'Église durant la période dont il s'agit – si elle se trouve dans le ciel ou sur la terre – si elle est ressuscitée et glorifiée, ou si elle est encore dans l'attente ; comme aussi à l'égard du caractère appartenant aux saints qui vivent sur la terre en ce temps-là.

Le chapitre 1 nous fournit une division bien connue du contenu du livre dans les paroles par lesquelles il est dit à l'Apôtre d'écrire : 1° « Les choses qu'il a vues ; » 2° « les choses qui sont ; » 3° « les choses qui doivent arriver après celles-ci » (meta ; tau'ta). « Les choses qu'il a vues », sont évidemment relatives à la vision du ch. 1 ; « les

choses qui sont », aux sept églises auxquelles le Seigneur s'adresse ; et « les choses qui doivent arriver après celles-ci », à la partie plus directement prophétique du livre, du chap.4 à la fin : la garantie pour l'application de ces deux dernières divisions se trouvant dans le premier verset du chap.4 : « Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci », car il est de toute clarté que, puisque la dernière partie commence au chap.4, « les choses qui sont » ne peuvent s'appliquer qu'aux chapitres qui précèdent immédiatement, et à leur contenu. Si on considère attentivement ces expressions et l'usage que le Saint Esprit en fait, il en jaillira quelque lumière sur les divisions du livre auquel elles sont appliquées, et qu'elles ont pour but de caractériser. « Les choses qui sont » exprimant la condition de l'Église pendant qu'elle est sur la terre, développent des phases successives de son histoire durant la période actuelle, et, quoique cela ne soit pas évident à première vue, néanmoins la nature de cette expression « les choses qui sont », et de celle qui suit « les choses qui doivent arriver après celles-ci », permet à peine de douter de son application à l'état de l'Église sur la terre. Une désignation telle que « les choses qui sont », comprenant comme elle le fait dans le sens naturel des mots, tout ce qu'il y a d'important sur la terre aux yeux de Christ, serait difficilement employée pour représenter seulement ces quelques Églises d'une petite province de l'Asie Mineure ; de sorte qu'il semble nécessaire de lui donner une portée plus large. Ajoutez à cela que tous les futuristes[13], et ce n'est que pour eux que cette recherche peut être de quelque utilité, appliquent le ch. 4 et ceux qui suivent à ce qui est encore à venir, et croient que l'accomplissement du reste du livre, c'est-à-dire « des choses qui doivent arriver après celles-ci », n'a pas encore commencé. Cela exige la signification qui a été attribuée à l'expression de « les choses qui sont » comme décrivant la condition de l'Église, ou bien l'expression « les choses qui doivent arriver *après celles-ci »* n'aurait pas de sens ; car les mots ne seraient nullement appropriés, si le long intervalle de temps qui s'est écoulé entre la condition première des sept Églises et l'accomplissement encore futur du reste du livre, devait se placer entre eux. Or, il est évident que, s'il y a entre ces deux parties du livre cette différence, telle qu'elle est exprimée dans « les choses qui sont et celles qui doivent arriver après celles-ci », elles ne sauraient exister en même temps. Pendant que « les choses qui sont » se poursuivent, « les choses qui doivent arriver après celles-ci » ne peuvent avoir commencé. Ce n'est que lorsque le premier état de choses a cessé que l'autre peut s'accomplir. « Les choses qui sont » doivent avoir pris fin, et en conséquence l'Église ne peut plus se trouver sur la terre quand le chapitre 4 commence. Nous verrons que cela est en harmonie avec le reste du livre.

Dans les chapitres 4 et 5, avant que les sceaux soient ouverts ou que quelqu'un des jugements subséquents soit infligé, les saints apparaissent sous la figure des vingt-quatre anciens dans la position à laquelle Dieu les a destinés dans les conseils de sa grâce.

Ils sont assis sur des trônes, autour du trône de Dieu, comme rois et sacrificateurs, en vêtements blancs, et portant sur leurs têtes des couronnes d'or. Au chap.5, ils ont de plus des harpes et des coupes d'or pleines de parfums ; ils chantent les louanges de celui qui les a rachetés de toute tribu, et langue, et peuple, et nation ; et ils anticipent sur un règne qui doit s'exercer sur la terre et qui est encore futur. Tout cela les signale comme étant l'Église. Ils ont été rachetés par le sang de Christ, et recueillis de différentes parties de cette terre. Ce ne sont pas évidemment des âmes, car des âmes ne sauraient être assises sur des trônes ou porter des couronnes ; et lorsqu'il est question d'âmes dans ce livre, elles sont présentées nettement comme telles (ch.6, vers. 9, etc). Ce sont des saints ressuscités et glorifiés, dans la pleine possession de la gloire et des privilèges que Christ leur a acquis dans son amour.

Quelques-uns cependant supposent que cette magnifique scène anticipe sur l'avenir. Sur l'avenir de quoi ? voudrions-nous demander. Est-ce de quelque chose qui aura lieu réellement ou non ? On répondra sans doute que cette scène sera accomplie à la lettre, telle qu'elle est décrite ici. Dans ce cas, comment, où et quand, sinon à ce moment du temps, dans l'ordre des événements où elle est rapportée ? Comment les saints peuvent-ils voir l'Agneau prendre le livre qu'il doit ouvrir, de la main de celui qui était assis sur le trône – comment peuvent-ils le célébrer *quand* il le prend, et comme étant digne *d'ouvrir* ces sceaux – s'ils ne sont point dans le ciel pour être témoins de cet acte, et s'ils ne s'y trouvent jamais jusqu'à ce que les sceaux aient été ouverts et que les jugements auxquels ils ouvrent la porte aient été exécutés ? Comment, peut-on demander encore, prennent-ils leur place *dans le ciel,* sur ces trônes, et portent-ils leurs regards en avant sur le règne des saints sur la terre, s'ils doivent être enlevés après que Christ a quitté le ciel, ayant préalablement ouvert tous les sceaux, et si, au lieu de revenir avec Lui, ils le joignent seulement dans sa marche vers la terre quand il descend pour régner et juger, lorsque tout ce qui est représenté ici comme ayant lieu est passé depuis longtemps ? Où trouver la place, dans un tel point de vue, pour l'accomplissement de ce qui est préfiguré ici, de manière à réaliser les termes dans lesquels la description en est faite ?

Ces considérations suffiront pour montrer, comme c'est la supposition la plus simple et la plus naturelle à faire d'après le récit, et comme c'est l'unique manière dont le passage puisse être réellement accompli, que l'Église a été déjà transférée au ciel et y a pris sa place pour être de là témoin des jugements qui sont répandus sur la terre, avant qu'elle accompagne Christ venant pour entrer dans son règne. On pourrait tirer du corps du livre d'autres passages à l'appui de cette manière de voir, mais le plus frappant se lit dans le chap.19. Là, après la destruction et le jugement de la femme, qui est la contrefaçon apostate de l'Église, les noces de l'Agneau sont décrites comme ayant lieu dans le ciel avec le banquet des noces, et la bénédiction de ceux qui y sont conviés :

[13] On désigne par là ceux qui considèrent la prophétie comme étant tout entière dans l'avenir, contrairement à l'opinion de ceux qui l'expliquent pour la plus grande partie, par l'histoire du passé.

l'Épouse, la femme de l'Agneau, s'étant préparée, et étant vêtue d'une manière appropriée à la circonstance. Nous pouvons le demander encore, comment cela est-il possible si elle ne se trouve pas dans le ciel et n'y a pas encore été prise ? elle ne peut prendre place tandis qu'elle est sur la terre, et absente de Christ ; il n'y a pas non plus d'occasion pour l'accomplissement de ce qui est représenté ici, si elle va à la rencontre de Christ seulement lorsqu'il a commencé de descendre vers la terre en vue de son règne. En outre, nous aurions dans ce cas l'étrange anomalie d'une Épouse revêtue des dignités et des honneurs publics qui lui appartiennent à ce titre, et apparaissant dans leur exercice, avant d'être entrée dans la jouissance de la relation d'où ils découlent tous ; d'une Épouse régnant avec Christ comme son Épouse avant de lui avoir été unie, et prenant sa place avec lui en gloire publiquement, avant d'avoir goûté ces joies et ces droits personnels que le propre amour de Christ lui a donnés en lui-même.

Mais le verset qui suit nous fournit une preuve très concluante du contraire, et que l'Église est en ce temps-là *dans le ciel.* L'apôtre voit « le ciel ouvert » et Christ s'avançant en triomphe pour juger sous la figure du cavalier monté sur le cheval blanc, et il ajoute : « Et les armées *qui sont au ciel,* le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur. » Nous savons que ce sont les saints qui participent ainsi au triomphe de Christ, par le fait qu'ils sont vêtus de fin lin blanc qui vient précisément d'être désigné dans les versets qui précèdent, comme figurant la justice des saints, dont il fut donné à l'Épouse d'être revêtue antérieurement aux noces. Il est certain que les saints ne pourraient pas suivre Christ *hors du ciel,* qui est ainsi ouvert en vue de leur descente, s'ils n'y étaient point, et s'ils n'y avaient pas été transportés avant. De sorte que lors même que nous n'aurions pas d'autres passages à produire, celui-ci est suffisant pour établir à lui seul qu'il doit y avoir un intervalle de temps entre l'enlèvement de l'Église et son retour avec Christ pour régner et juger, intervalle durant lequel elle est dans le ciel. Ce doit être une chose évidente pour quiconque croit à un accomplissement futur des scènes décrites en Apoc. 4-19, que l'activité actuelle de Christ n'a pas pour objet l'ouverture des sceaux qui font descendre les jugements de Dieu sur ceux qui habitent sur la terre, et que les scènes en question ne lui ressemblent pas non plus : l'ouverture des sceaux désigne une période où il se fait un changement total dans la manière d'agir de Dieu, où la grâce de Dieu dans l'évangile n'a plus son cours comme c'est le cas maintenant, mais où tout procède du trône de Dieu en jugement ou proclamation de jugements. Dieu va prendre possession de la terre, et, avant de le faire, il inflige toutes ces visitations à ceux qui ont méprisé sa grâce accompagnée d'avertissements touchant l'Avènement personnel du Fils de l'Homme. En conséquence, ce n'est plus à la grâce absolue de Dieu envers les pécheurs qu'il est rendu témoignage, mais aux droits de Dieu sur la terre, droits auxquels il va donner force dans la personne de Christ, et en faveur desquels ces jugements témoignent. C'est là, en grande partie, ce qui donne lieu à la persécution que les serviteurs de Dieu ont à souffrir et que ce livre rapporte ; car tandis que l'évangile, proclamé pendant que l'Église est sur la terre, rend témoignage à l'amour de Dieu pour le pécheur, et que Dieu recueille un peuple pour le ciel, laissant sans les faire valoir encore les droits de Christ sur cette terre, la déclaration que Dieu se dispose à en prendre possession, et les signes dont elle est accompagnée qui montrent qu'il le fait, excitent toute l'inimitié du cœur naturel de l'homme contre Dieu ; comme autrefois, quand Christ était présent, on dit : « Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous. » En d'autres termes, la manière d'agir de Dieu et de Christ subissant un changement quand il prend le livre et se met à en ouvrir les sceaux, un changement correspondant se fait dans le caractère du témoignage rendu et dans les effets sur le cœur des hommes qui l'entendent.

Cela est tellement vrai, que l'ouverture de l'un des sceaux a pour effet que les hommes conjurent les montagnes et les rochers de tomber sur eux, et de les cacher de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau. Aujourd'hui c'est dans le sens de sa grâce et de l'efficace de son sang, que Christ agit ; c'est là ce que ses serviteurs proclament, et nullement ce qui caractérise la colère de l'Agneau.

Pendant que nous faisons allusion à ce livre, il sera utile d'examiner plus particulièrement quels sont les saints qui se trouvent sur la terre durant le cours de ces jugements, et quels sont les traits qui les distinguent.

Une remarque à faire c'est que l'Église n'est jamais nommée dans toute la partie la plus prophétique du livre, depuis le chap.6 jusqu'au 18 inclusivement, et qu'il n'y est jamais non plus parlé ni fait allusion sous cette désignation là aux saints qui sont sur la terre. Au contraire, ces distinctions de Juif et de Gentil, qui sont effacées quand nous devenons membres de l'Église, apparaissent de nouveau.

Les scellés du chap.7 appartiennent aux tribus *d'Israël.* Au chap.11 nous trouvons des saints représentés comme adorant dans *le temple* et à l'Autel, qui sont mesurés dans le but de montrer qu'ils sont, jusqu'à un certain point, mis à part pour Dieu ; et Dieu accepte le culte en rapport avec ces personnes qui certainement doivent être des Juifs. La cour, qui est en dehors du temple, est abandonnée aux mains des *Gentils,* qui foulent aux pieds Jérusalem, maintenant considérée de nouveau comme « la Sainte Cité », tandis que la femme[14] (la nation juive) et sa semence sont les sujets spéciaux de l'intérêt et du témoignage prophétiques (ch.12) ; tout cela confirmant l'idée que l'Église s'en est allée, et nous faisant comprendre que le courant de l'élection et des voies de Dieu est rétabli envers son ancien peuple, qui, depuis que Dieu a commencé de s'en occuper de nouveau, devient, en conséquence, l'objet de l'inimitié et de l'attaque de Satan. Mais le caractère moral des personnes détermine plus

[14] C'est évidemment une inconséquence de considérer la femme comme l'Église, car elle enfante l'enfant mâle (Christ) qui doit gouverner toutes les nations avec une verge de fer et est enlevé vers le trône de Dieu ; tandis qu'il est dit nettement d'Israël, « *desquels* selon la chair est descendu le Christ. » ses symboles sont ceux de l'autorité et de la domination terrestres. (Gen. 37:9)

clairement encore qui elles sont. Dans le chap.6, elles font appel à grands cris au jugement et demandent à Dieu de « venger leur sang » sur leurs persécuteurs ; et comme c'est le langage que le Saint Esprit met sur leurs lèvres, il faut que ces sentiments et leur expression soient conformes à la pensée de Dieu, ou bien le Saint Esprit ne les aurait jamais dictés et rappelés. Aujourd'hui c'est le jour de grâce, « le temps agréable, le jour du salut. » En conséquence, cette prière ne nous conviendrait pas, et serait aussi contraire à la volonté de Dieu maintenant, qu'elle sera convenable alors, quand « la porte sera fermée » et que le temps du long support, de la grâce et de la patience sera passé. Des traits semblables sont exprimés dans la parabole du juge injuste, où les saints de cette période sont présentés sous l'image d'une veuve qui crie : « Venge-moi de mon adversaire ; » et là-dessus le Seigneur fait ce commentaire : « Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit quoiqu'il use de patience avant d'intervenir pour eux ? » le langage employé ici ne saurait être chrétien, puisqu'il serait tout à fait inconvenant sur les lèvres de gens qui sont enseignés à aimer leurs ennemis, et à prier pour ceux qui les méprisent et qui les persécutent. L'Église n'a pas besoin de demander la destruction de ses ennemis pour jouir de ses bénédictions, car elle doit être enlevée au ciel, hors de leur atteinte à tous. Mais quant à ceux qui doivent avoir leur portion sur la terre, il faut qu'ils attendent la ruine de leurs adversaires, soit en vue de leur propre délivrance, soit aussi pour que le royaume qui est l'objet de leur attente puisse être établi.

De plus, chap.1, le témoignage des deux témoins est accompagné de jugements pareils à ceux que Moïse et Élie exercèrent[15]. Le feu sort de leur bouche et dévore leurs adversaires[16]. Ils ferment le ciel et frappent la terre de plaies ; tandis que la seule suggestion d'appeler le feu du ciel sur ceux qui refusaient de recevoir Jésus durant son séjour sur la terre, attirait aux disciples cette censure : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ; car le Fils de l'Homme *n'est pas* venu pour *détruire* les vies des hommes, mais pour les *sauver. »* (Luc 9).

Le changement remarquable que nous avons signalé dans l'esprit et les sentiments des saints dont il s'agit dans ce livre, et qui a évidemment la sanction et l'approbation divines, s'explique, comme nous l'avons vu, par celui qui s'est opéré dans les voies de Dieu. Ce changement semble être contemporain de l'enlèvement de l'Église, qui, en tant que témoin de la grâce et de la longue patience de Dieu, a été rassemblée pour le ciel, et prise là, comme les vingt-quatre anciens assis sur des trônes nous en rendent témoignage. C'est alors que Dieu se prépare à déposséder ceux qui ont usurpé depuis si longtemps le gouvernement de la terre. L'Agneau prend le livre, après que son titre à l'héritage a été déclaré, et il ouvre les sceaux. Les saints de cette période affirment le droit de Dieu quant à la terre, droit méconnu par l'homme, le jugement qui vient (ch.14:6 :7) et le jour de la vengeance divine sur les méchants, choses pour lesquelles ils font monter leurs prières, nous rappelant avec force des traits semblables dans les Psaumes où les mêmes droits et le même royaume sont constamment le sujet.

Qu'il y ait des saints enlevés dans un autre temps et d'une manière entièrement différente de celle dont a lieu l'enlèvement de l'Église, c'est ce qui ressort avec évidence de la description que nous trouvons au chap.11 de la translation au ciel des deux témoins, surtout si, comme cela semble très probable, nous voyons en eux le symbole d'un double témoignage rendu par deux compagnies de témoins. Il n'y a pas pour eux de descente du Seigneur du ciel dans l'air, non plus que de rencontre avec d'autres saints dans les nuées et ensuite réunion avec le Seigneur au-dessus d'elles, et tout cela accompli en un clin d'œil. Mais quand ils sont revenus à la vie, ils se tiennent sur la terre, et sont vus par leurs ennemis. Après cela une voix fait entendre ces paroles : « Montez ici ; » et ils montent directement au ciel dans une nuée. Ils ne sont point accompagnés dans cette ascension par les saints morts et les saints vivants, quoiqu'ils aillent *dans le ciel* comme eux y sont allés. Autre preuve que la pensée, qu'à la venue de Christ du ciel les saints vont à sa rencontre après qu'il est déjà arrivé dans l'air, et ne montent nullement au ciel mais viennent aussitôt avec lui sur la terre, est tout à fait dénuée de fondement. Ces témoins ont été tués aussi bien que ceux qu'on vit comme des âmes sous l'autel pour leur actif témoignage à la vérité. Une autre compagnie de confesseurs mis à mort pour avoir refusé d'adorer la bête et son image quand tout le monde le faisait, est vue dans le ciel, au chap.15, sur la mer de verre, qui n'était pas occupée avant, ayant été laissée libre pour eux. Ces diverses catégories ayant été mises à mort, ne peuvent avoir une place ou une portion terrestre, et nous les trouvons en conséquence en Apoc. 20 participant aux bénédictions de la première résurrection en contraste avec la seconde, qui est une résurrection de jugement (Jean 5:29), tandis que la première comprend tous ceux qui sont ressuscités préalablement à la manifestation de Christ en gloire.

Il se peut qu'on trouve d'abord quelque difficulté à s'expliquer la position indéterminée en apparence de ceux qui rendent témoignage à la vérité après que l'Église a été prise dans le ciel, et comment il se fait que les disciples, pendant le séjour de notre Seigneur sur la terre, sont considérés comme leurs représentants. Mais précisément comme un grand nombre des déclarations de l'Ancien Testament relatives à ce qui doit avoir lieu durant le Millénium, difficilement comprises d'abord, ont été trouvées dans la suite assez simples, il en sera de même dans ce cas-ci et pour la même raison : la solution réelle de la difficulté dans les deux cas étant dans le changement de la dispensation, et dans le fait qu'il ne nous est pas facile de nous placer dans des circonstances et sous la direction de principes qui diffèrent si complètement des nôtres.

La période actuelle est tout à fait particulière et exceptionnelle ; et tout le temps qu'elle dure, l'action que Dieu exerce en laissant la terre et en appelant un peuple pour le ciel, diffère entièrement de tout ce qui la précède ou la

[15] Ceci n'a pas pour but d'appuyer l'idée fausse et non scripturaire que Moïse et Élie sont les personnes que ce passage a en vue : ils sont évidemment, comme le récit de la transfiguration nous l'apprend, dans un état glorifié, et incapables maintenant de rendre témoignage sur la terre, de souffrir et de mourir, comme c'est le cas ici.

[16] Comparez aussi les effets produits par les prières des saints au chap.8:4-7.

suit. Après l'enlèvement de l'Église il y aura un temps de transition, comme il y en eut un précisément lorsque notre précieux Seigneur était sur la terre, et avec beaucoup de traits analogues. L'évangile du royaume était prêché alors, et il le sera de nouveau (Matt. 24:14 ; Apoc. 14:6 :7) ; on verra paraître quelqu'un qui remplira une mission répondant à celle de Jean-Baptiste, comme précurseur de Christ, et annoncera sa venue (Matt. 11:14 ; 17:11 ; Malachie 4:5 :6) ; les Juifs seront de nouveau dans leur pays ; et pour un certain temps sous la domination Gentile, et persécuteront encore les disciples de Christ ; tandis que Dieu s'occupera d'envoyer de nouveau son Fils dans le monde. Durant la première période, le Seigneur envoya ses disciples remplir une mission spéciale à l'égard de la nation juive avec ces directions (Matt. 10:5) : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Et quand vous irez, prêchez, disant : le royaume des cieux est proche. » Après leur avoir signalé une partie de ce à quoi ils doivent s'attendre, il ajoute : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre ; car en vérité je vous dis que vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'Homme ne soit venu. » Ceux auxquels le témoignage était limité, le sujet de ce témoignage, aussi bien que ses circonstances et les directions qui le réglaient, tout diffère entièrement de ce que Dieu a dispensé à l'homme depuis la mort et la résurrection de Christ. L'évangile est aujourd'hui prêché aux *Gentils* au loin et au large ; il est loin de consister en une simple proclamation de l'établissement prochain du Royaume sur la terre ; les Évangélistes n'ont point ordre aujourd'hui de partir sans se pourvoir absolument de rien (Luc 22:35-37), et certainement il n'est pas permis de dire que la vocation de l'Église passe en un temps quelconque aux villes d'Israël, ainsi que le feront les disciples, ou ceux qui représentent ce témoignage quand le Fils de l'Homme viendra. La continuation de ce témoignage à la fin est particulièrement remarquable ; ceux qui le reprennent « quand le Fils de l'Homme vient » sont exhortés à parcourir « les villes d'Israël », et il leur est dit : « Vous n'aurez pas achevé de parcourir, etc. ; » de sorte que nous avons pour nous l'autorité du Seigneur Lui-même, en identifiant le témoignage de ses disciples aux Juifs, pendant qu'il était sur la terre, avec celui que rendra le résidu Juif immédiatement avant son retour, et en identifiant les disciples eux-mêmes avec ce résidu.

Examinons d'autres passages relatifs à cette période, afin d'établir avec certitude quels sont ceux qu'ils concernent plus proprement.

Matt. 24 signale une destruction de Jérusalem qui est encore future. Cela ressort avec évidence des versets 29:30, où la venue de Christ est présentée comme suivant de près la tribulation (comp. Dan. 12:12), ce que nous apprend aussi Zach. 14:1-5 où l'apparition du Seigneur avec ses saints glorifiés, pour la délivrance de la ville, a lieu immédiatement après qu'elle a été prise. Il se trouve en ce temps-là une certaine catégorie de saints qui sont en relation spéciale avec Jérusalem et la Judée, qui ont des idées juives et dont les circonstances sont des circonstances juives. Ils sont informés dans ce discours prophétique que plusieurs viendront au nom de Christ, chacun d'eux prétendant être le Christ, ou le Messie des Juifs, et qu'ils doivent prendre garde de ne pas être séduits par eux ; que de faux *prophètes* s'élèveront et séduiront beaucoup de gens ; que, pour eux, ils doivent fuir quand ils verront l'abomination de la désolation établie dans le *lieu saint ;* il leur est dit de prier pour que leur fuite n'arrive point en hiver ni en un jour de sabbat ; que si ces jours de souffrance n'étaient pas abrégés, aucune chair ne serait sauvée, et qu'ils ne doivent pas écouler ceux qui viendraient leur dire : Christ est ici, ou il est là – *;* que si on leur disait qu'il était dans le désert, ils ne devaient point y aller, et que si on leur annonçait sa présence dans une chambre retirée, ils ne devaient pas le croire. Quelle inconséquence de supposer que des avis pareils pouvaient être donnés ou s'appliquer à d'autres qu'à des saints juifs ! Est-ce probable que l'Église se trouve en Judée de manière à devoir prendre la fuite ? Peut-elle s'être mise à regarder le temple de Jérusalem comme le *lieu saint* (Héb. 9:24), et le sabbat juif, ou le samedi, comme un jour qui doit être sanctifié ? Est-ce probable qu'elle soit séduite par des imposteurs qui tenteront de se faire passer pour Christ, ou par d'autres qui diront qu'on le trouvera caché dans telle ou telle localité, et qu'il est nécessaire de se rendre là auprès de Lui ? Tout cela est assez naturel si nous voyons dans les personnes dont il s'agit ici des croyants juifs. Les dangers décrits, et les avertissements donnés leur conviennent parfaitement. Naturellement en tant que Juifs, ils attendraient le Messie de cette manière terrestre, et ils avaient, en conséquence, besoin de ces instructions pour empêcher qu'ils ne fussent séduits ; le temple sera pour eux le lieu saint, le sabbat juif celui qu'ils observeront, ayant des espérances terrestres, savoir, celle de participer aux bénédictions de la nouvelle terre lorsque Christ vient régner, il est nécessaire, pour cela même, que leur chair soit sauvée, ou, en d'autres mots, qu'ils demeurent vivants à travers toutes ces détresses. Mais est-ce là ce qu'attend l'Église, ou est-ce de quelque importance pour elle que sa chair soit préservée, puisqu'elle doit ressusciter et être changée, afin de participer à la gloire de Christ ? l'attend-elle dans une chambre retirée, ou serait-elle en danger d'être séduite par une prétention semblable, lorsqu'elle s'attend, aussitôt qu'il sort du ciel, à être enlevée à sa rencontre dans l'air, et à être pour toujours avec Lui[17] ?

En Daniel 12 où il est dit que *le peuple de Daniel* sera délivré, il est ajouté : « Quiconque sera trouvé écrit dans le livre », ce qui répond exactement au terme « élus » employé ici. De plus, en Luc 17:31 où il s'agit de la même époque et des mêmes circonstances, et où sont données des directions semblables, il est ajouté : « En ce jour-là, que celui qui sera sur le toit, et qui aura ses effets dans la maison, ne descende pas pour les emporter ; et pareillement que celui qui sera aux champs, ne retourne pas en arrière. » Or, ne serait-ce pas parfaitement inconcevable qu'un tel langage fût adressé à un saint céleste qui voit le Fils de Dieu descendant pour lui, et se trouve au

[17] C'est aussi *après* qu'il est « apparu, que les Juifs, qui sont dispersés parmi les nations éloignées, sont rassemblés par l'instrumentalité des anges, avec un grand son de trompette (v.31), ce qui est évidemment leur rassemblement et non point leur enlèvement.

même instant changé à sa ressemblance et montant à sa rencontre dans les nuées ? il ne doit pas retourner à la maison pour prendre son bâton ! De quel prix pourrait-il lui être, ou comment pourrait-on supposer qu'un saint changé et glorifié fit une telle chose ? Mais pour quelqu'un appelé à rester sur la terre et à y être béni sous le gouvernement de Christ, un pareil avertissement serait tout à fait convenable ; c'est bien qu'il sorte pour aller au-devant de Christ, et qu'il ne fasse pas cas de ses biens terrestres, de quelque utilité qu'ils puissent lui être dans la suite. Christ prendra soin de tout ce qui le concerne, et quoiqu'étant un saint destiné seulement à des bénédictions terrestres, il ne doit alors penser qu'à Christ seul.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit parlé aux apôtres comme aux représentants de ces personnes-là. Nous savons que, d'après le plan divin, ils devaient former le noyau de l'Église, et parfois notre Seigneur les considère par anticipation sous ce point de vue, et leur parle selon ce qu'ils devaient être quand le Consolateur serait venu. Mais ils se trouvaient certainement dans leur caractère propre – celui des croyants juifs, plutôt que celui de ce que nous appelons *chrétiens,* nom qui ne fut donné que beaucoup plus tard, et l'Église n'était pas non plus bâtie ou formée en ce temps-là (Matt. 17:8 ; Act. 2:47). Ils ne pouvaient pas comprendre qu'il fût nécessaire que Christ souffrît, ni après sa mort et sa sépulture qu'il ressuscitât des morts, quoiqu'il eût expressément prédit l'une et l'autre de ces choses. Ils espéraient que Jésus aurait délivré Israël (Luc 24:21). Même après sa résurrection, ils lui demandent, ainsi que nous l'avons déjà vu (Act. 1) : « Est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le *Royaume d'Israël ? »* Leurs pensées et leurs espérances, nous le voyons par là, se rattachaient même alors à la condition et aux perspectives de leur nation, et n'allaient point au-delà. Ils n'entraient pas évidemment dans les conseils de Dieu au sujet de l'Église et de leur position dans l'Église, à laquelle leur esprit ne fut ouvert qu'après la descente du Saint Esprit, qui vint pour la former, ou bien ils n'auraient pu faire une pareille question. Ils étaient jusqu'alors des croyants juifs, qui reconnaissaient Jésus pour le vrai Messie et se confiaient en lui comme tel, tout en retenant leurs pensées et leurs sentiments comme Juifs, et regardant à Jésus dans ses rapports avec la nation juive et avec eux-mêmes comme en faisant partie, et croyant les promesses que Dieu lui avait faites et qu'ils attendaient de le voir accomplir. Cela fait d'eux des représentants très convenables, de ceux qui, à une époque encore à venir, seront dans des circonstances tout à fait semblables, et qui auront les mêmes sentiments et les mêmes espérances, et aussi le même degré à peu près de lumière et de confiance en Christ comme l'*Espérance d'Israël.* C'est dans ce sens que le Seigneur s'adresse à eux, selon que nous avons vu dans des passages, tels que : Matt. 10 et 24, Marc 13, et Luc 17 et 21.

Un grand nombre des passages qui ont trait au retour du Seigneur, venant pour juger cette terre, ont un caractère qui leur appartient si proprement, et diffèrent si largement de tous ceux qui se rapportent à sa venue pour l'Église, qu'il semble inexplicable *comment* ils ont pu lui être jamais appliqués. Par exemple, son avènement est annoncé de cette manière en Apoc. 1:7 : « Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de Lui. » Ailleurs : « Et elles verront le Fils de l'Homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire. » (Matt. 24:30). Et encore ; « Comme l'éclair sort de l'Orient et apparaît jusqu'à l'Occident, ainsi en sera-t-il aussi de la venue du Fils de l'Homme. » (Matt. 24:27.) Là sa venue est avec les nuées ; il en est d'elle comme de l'éclair qui s'étend d'un bout des cieux jusqu'à l'autre ; tout œil le voit, et la terreur et la consternation en résultent. Mais lorsqu'il vient pour ses saints, comme nous le voyons en 1 Thess. 4, il ne vient point avec les nuées qui sont le symbole de la puissance en providence et de l'autorité en jugement. Il n'est pas vu alors par tout œil, et nous ne voyons pas que de pareils effets soient produits ; nul indice qu'il soit question de jugement : il vient simplement dans une mission d'amour pour l'accomplissement de laquelle il descend du ciel, afin de prendre à lui l'Épouse qu'il a acquise de son propre sang et qu'il a choisie pour être à jamais sa compagne céleste. Son affaire est avec l'Église – avec les saints, et avec eux seulement pour venir les chercher et les prendre à lui pour toujours ; car tel est le désir de son cœur.

Il vient comme Rédempteur – comme Sauveur – comme Époux, et à l'exclusion de tout autre idée que l'accomplissement des desseins et des promesses d'amour, pour se présenter, enfin, l'Assemblée à lui-même – « glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable. »

Combien cela est différent de la manière dont, ainsi que nous l'avons vu, est décrit son retour sur la terre. Il est encore comparé au déluge qui emporta les impies habitants du monde – « comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi *la venue* du Fils de l'Homme. Car comme dans les jours avant le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien jusqu'à ce que le déluge vînt et les emporta tous ; il en sera de même aussi de la venue du Fils de l'Homme. » Matt. 24:37-39). Il est aussi comparé au feu que Dieu fit pleuvoir du ciel pour détruire Sodome et Gomorrhe. « Ainsi qu'il arriva aux jours de Lot : on mangeait, ou buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel, qui les fit tous périr ; il en sera de même au jour où le Fils de l'Homme sera manifesté. » (Luc 17:28-31). Le déluge et le feu que Dieu envoya du ciel sont-ils les symboles convenables de la venue de Christ, quand il rassemble l'Église ? Présentent-ils en rien ce caractère, ou trouve-t-on là des traits tels que ceux qui nous sont présentés en 1 Thess. 4 et passages semblables ? Remarquez que c'est « *la venue »* de Christ qui est comparée à ces choses et qui est signalée ainsi : « Il vient » avec les nuées du ciel ; « sa venue » est semblable à l'éclair, au déluge, et au feu qu'il plut du ciel. Viendra-t-il pour les saints comme un déluge, comme le feu ou comme l'éclair ? – comme un juge pour son Épouse, ou avec une épée aiguë à deux tranchants sortant de sa bouche, et une verge de fer en sa main, ou vêtu d'une robe teinte dans le sang comme il est représenté en Apoc. 19, et cela, de plus, au moment même où il sort du ciel, de sorte qu'on ne sau-

rait prétendre qu'il change d'aspect après l'avoir quitté, en sortant dans un caractère, et en en revêtant un autre avant d'atteindre la terre !

Combien la confusion de ces deux événements doit faire obstacle à cette joyeuse et brillante attente produite par l'assurance que le Seigneur peut venir à tout moment pour les saints, et que réveille un verset tel que celui-ci : « Il apparaîtra une seconde fois sans péché, *à salut* à ceux *qui l'attendent !* car il est évident que l'effet sur le cœur variera selon l'aspect sous lequel le retour du Seigneur est envisagé par le croyant. Comme l'idée généralement reçue jadis d'un jugement général et d'une conflagration universelle rattachés à la seconde venue du Seigneur, avait pour effet d'empêcher qu'elle fût attendue comme un objet de désir, et en faisait presque un sujet d'effroi, même pour les siens ; de la même manière, confondre cette venue avec sa venue pour exécuter le jugement sur la terre, la revêt d'un caractère qui doit nécessairement affaiblir, si non détruire, la douceur et la puissance d'attraction de l'avant-goût et du désir avec lesquels l'Épouse de Christ devrait attendre son Époux venant pour la prendre à Lui.

L'exactitude de ce que nous avons avancé plus haut que, lorsque Christ vient enlever l'Église, il n'est point vu par tout œil, ressort avec évidence de Col. 3:4, où il nous est dit : « quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous *serez manifestés* avec lui en gloire. » De sorte que quand il sera vu par le monde, l'Écriture déclare positivement que nous serons avec Lui, et qu'on nous verra avec lui dans sa gloire. Il faut donc que nous ayons été préalablement enlevés pour être avec Lui ; de sorte que lorsqu'il vient avec les nuées, et que tout œil le voit, ce ne peut être sa venue pour nous, ou bien il apparaîtrait *sans* nous au lieu de nous avoir *avec* lui en gloire *quand* il apparaît. Sa venue pour nous ne peut pas non plus s'appliquer à sa venue comme l'éclair, figure employée expressément pour montrer ce qui sera public et visible pour tous, en contraste avec ce qui est caché ou secret. Cela est aussi confirmé par ces paroles de l'apôtre Jude : « Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous. » (Jude 14:15 ; Zach. 14:5.) En 2 Thess. 2 l'apôtre Paul fait ressortir lui-même assez librement la distinction entre l'enlèvement de l'Église et le jour du Seigneur. – « Or, nous vous prions, frères, par (uJpe ;r) la venue de notre Seigneur Jésus Christ et par notre rassemblement auprès de lui de ne pas vous laisser promptement ébranler de votre sentiment, ni troubler, ni par esprit, ni par parole, ni par lettre, comme si c'était par nous, comme si le jour du Seigneur était là », c'est-à-dire « présent », car tel est sans aucun doute le sens du mot ejnevsthken. Les saints de Thessalonique prenaient, semble-t-il, les terribles détresses à travers lesquelles ils passaient pour les jugements qui accompagneront le jour du Seigneur, qu'en conséquence ils pensaient avoir commencé. Cette pensée troublait leur esprit et affaiblissait leur confiance, et l'Apôtre en prit occasion pour les exhorter par la venue, ou pour l'amour[18] de la venue du Seigneur et de leur rassemblement auprès de Lui, à ne pas supposer que le jour du Seigneur était arrivé : distinguant ainsi ces deux événements, et les invitant, en vertu de celui qui les concernait eux-mêmes et qui impliquait leur enlèvement préalable, à ne pas être troublés au sujet de l'autre.

Un autre point d'un grand intérêt qui est touché dans cette épître, c'est le pouvoir qui fait obstacle aux progrès du mal et à la manifestation de l'Antichrist, « Et maintenant, dit l'Apôtre, vous savez ce qui retient, pour qu'il (l'Antichrist) soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité se met déjà en train, seulement, celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. » 2 Thess. 2:6 :7. L'Apôtre ne nous dit pas ce qu'était ce pouvoir qui tenait le mal en échec ; nous ne pouvons donc le recueillir que des termes dont il s'est servi, de l'analogie, ou d'autres passages de l'Écriture.

L'Église fut formée pour la première fois lorsque le Saint Esprit descendit dans ce but, le jour de la Pentecôte. Avant la mort de Christ, le mur de séparation entre les Juifs et les Gentils subsistait ; et par conséquent il ne pouvait y avoir rien de semblable à leur union en un seul corps ; et ce corps ne pouvait pas non plus exister jusqu'à ce que sa tête fût dans le ciel et glorifiée, et que le Saint Esprit fût descendu ici pour y habiter et lui donner son unité. Car pour qu'un corps naturel quelconque possède la vie, ces deux choses sont évidemment nécessaires : d'abord, il faut qu'il ait une tête ; en second lieu, il faut qu'il y ait en lui un esprit qui l'anime et lui donne l'unité de vie. Or, pendant la vie de Christ, cette unité n'avait pas commencé, car c'était bien plus qu'une unité de foi en sa personne. Il dit de lui-même : « À moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure *seul ;* mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits » (Jean 12:24) ; de sorte que c'est dans sa résurrection et par son efficace, que nous possédons cette vie en lui, et qu'elle ne pouvait pas exister avant sa résurrection. (Comp. Aussi Éph. 2:5 :6). C'est pourquoi, il n'était pas seulement nécessaire que Jésus devînt homme, mais il fallait qu'il mourût et qu'il ressuscitât, avant qu'un seul croyant pût lui être uni dans la même vie qu'il possède (Jean 14:19), l'expiation pour le péché étant la base de tout. Cependant, ce n'est pas la vie seule qui forme le corps, mais la présence du Saint Esprit ici-bas, qui, maintenant qu'il y a un Homme glorifié et accepté comme la tête de ce corps dans le ciel, est venu pour nous unir à lui dans ce caractère, et incorporer tous les saints vivants en un corps, par sa présence ici sur la terre ; « car », dit l'Apôtre, « nous avons tous été baptisés d'un seul esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13).

Cette présence personnelle du Saint Esprit sur la terre constitue le grand trait caractéristique de la période actuelle et de l'existence de l'Église, pendant qu'elle se trouve ici-bas. Au moment où il allait quitter ses disciples, Jésus leur promit un autre Consolateur qui « demeurerait avec eux éternellement, savoir : l'Esprit de Vérité. » Cette promesse s'accomplit le jour de la Pentecôte, et alors l'Église fut établie sur la terre, tellement qu'on pouvait

[18] C'est de cette manière que les traducteurs l'ont entendu, et telle est la force assignée à uJpe ;r par Matthiæ et autres grammairiens, *lorsqu'il est employé avec des paroles de supplication.*

dire : « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés », et que commença l'accomplissement de cette déclaration antérieure de Christ : « Sur ce rocher (sa propre personne), je *bâtirai* mon Assemblée. » Depuis cette époque le Saint Esprit est toujours demeuré sur la terre dans l'Église. Tout ce qui s'opère en elle est effectué par son action (1 Cor. 12:11 ; Act. 13:2, etc, etc). Il édifie l'Église ensemble pour être une habitation de Dieu (Éph. 2:22).

Cette présence de Dieu le Saint Esprit dans le corps de Christ, et l'activité qu'il déploie en grâce, en puissance, et en bénédiction, sont tout à fait distinctes du gouvernement de Dieu en providence dans le monde, gouvernement qui a subsisté depuis le commencement et subsistera après que ceci aura cessé, aussi bien que les opérations de sa grâce sur le cœur des *individus,* qui ont continué sous toutes les dispensations. Certaines parties du livre de l'Apocalypse, celles qui précèdent et suivent les visions nous fournissent d'autres preuves de cette vérité. Dans les épîtres aux Églises, il est souvent répété « que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux Assemblées ; » et au chap.22, l'Esprit ici-bas avec l'Église est représenté comme regardant à Christ et appelant son retour. « L'*Esprit* et l'Épouse disent : viens. » Dans ces passages qui s'appliquent au temps actuel, l'Église est encore sur la terre ; et c'est en cela que nous verrons la portée de la déclaration de l'Apôtre que « celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. »

Tout le temps que le Saint Esprit est sur la terre dans l'Église, sa présence est un obstacle à la pleine manifestation du mal. Si la présence d'un homme de Dieu agit dans ce sens sur une société de personnes impies, comme nous l'avons vu fréquemment, nous ne saurions être surpris que la présence de l'Esprit de Dieu, ainsi que la lumière qu'il répand tandis qu'il est ici-bas, produise des effets semblables. Une fois que l'Église est enlevée, et que le Saint Esprit n'est plus sur la terre, l'influence qui fait obstacle cesse d'exister ; le mal se déploie sans entrave, et l'Antichrist apparaît. De là la parfaite convenance de l'expression : « Celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'*il soit loin »,* qui décrit d'une manière fort juste le départ soudain de l'Esprit avec l'Église. Cela est en parfait accord avec ce que nous avons déjà remarqué, qu'il y aurait inconséquence à supposer que le Saint Esprit se trouvât ici quand le Fils de l'Homme vient pour faire vengeance, et qu'il trouve à peine de la foi sur la terre. L'ancienne idée que c'était l'Empire Romain qui empêchait la manifestation de l'Antichrist ne satisferait pas aujourd'hui à ce qu'exige le passage, attendu que cet empire a depuis longtemps cessé d'exister, et qu'un Antichrist personnel n'a pas encore paru. Ceux qui objectent à ce qui vient d'être présenté ci-dessus, ne sauraient, on le voit, donner quelque autre interprétation solide de ce passage.

Il y a, sans doute, bien des passages qui parlent du jour du Seigneur en rapport avec la conduite et le service des saints. Car tandis que l'enlèvement a trait à leurs privilèges seuls, le jour du Seigneur est le grand terme de leur responsabilité. La raison de cela est que les serviteurs sont appelés à rendre compte, et récompensés, après que leur Maître a premièrement reçu son propre royaume, et qu'il a, par conséquent, été revêtu de l'autorité par laquelle il punit ou distribue des récompenses selon qu'il trouve convenable. L'Évangéliste Luc nous dit (ch.19:15) que, « à son retour, *après qu'il eut reçu le royaume,* il commanda qu'on lui appelât ses esclaves », et qu'il se fit rendre compte par eux. L'Apôtre Paul parle d'une « couronne de justice » réservée pour lui, et « que le Seigneur, le juste juge, lui rendra dans *ce jour-là,* et non seulement à lui, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition. » C'est comme le Seigneur, le juste juge, qu'il accordera cette couronne, parce que, c'est à ce titre, qu'il fera la différence entre ceux qui l'auront aimé et servi, et ceux qui ne l'auront pas fait. De là vient qu'elle n'est point accordée jusqu'au jour où il viendra et agira publiquement dans le monde, dans ce caractère-là. Il est recommandé à Timothée de garder le dépôt qui lui a été confié jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ. Timothée s'est endormi depuis des siècles avec les saints délogés ; néanmoins il ne rendra pas son compte, et ne recevra pas sa récompense jusqu'à ce temps-là.

Il nous reste à considérer quelques passages qui ont présenté des difficultés à quelques esprits. En Matth. 13, après avoir signalé les progrès du Christianisme dans le monde, et sa corruption par l'ennemi, dans la parabole du blé et de l'ivraie, le Seigneur parle de la moisson qui doit faire séparation entre eux. C'est là, cependant, comme c'est le cas dans les choses de la nature*,* une période plus ou moins prolongée, ainsi que nous l'apprennent les mots : « Au temps de la moisson », « la moisson, c'est la fin du siècle ; » et il est fait mention de faits divers et successifs qui ont lieu dans le cours de sa durée, absolument comme c'est d'ordinaire le cas dans la scène d'où cette image est empruntée : le champ est moissonné, de sorte que la récolte est prête sur le champ avant d'être emportée. L'ivraie est d'abord cueillie et liée en faisceaux – le froment est porté au grenier, ensuite l'ivraie est brûlée au feu, et plus tard encore, est-il dit, « les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur père. » Ces deux derniers traits nous sont donnés dans l'explication (v.40-43) de la parabole, qui s'agrandit et va au-delà de ses premiers enseignements, et qui établit clairement une distinction entre l'enlèvement de l'Église, et sa manifestation publique dans la gloire de Christ.

L'expression employée dans cette parabole pour désigner la fin, « le temps de la moisson », peut aider à lever la difficulté sentie par quelques-uns à l'idée de l'enlèvement de divers corps de saints à des époques différentes, comme cette expression semble donner à entendre que toute la période a le caractère d'une récolte de saints. Mais ce qui a principalement donné lieu à cette difficulté, c'est une vue erronée d'Apoc. 20, passage où l'on a supposé à tort que la résurrection de l'Église était décrite, tandis qu'en réalité il suppose qu'elle a eu lieu, mais n'en donne pas le récit. Voici comment il est conçu : « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné ; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu sa marque sur leur front et sur leur main, et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans » (v.4). L'Apôtre

avait vu précédemment l'Église dans la gloire, soit sous la figure des anciens couronnés au chap.4, etc, soit comme l'Épouse au chap.19 ; et il venait précisément de la voir aussi sortir du ciel avec Christ, lorsqu'il descendait en triomphe, sous la figure du cavalier sur le cheval blanc pour détruire les armées antichrétiennes. Maintenant il voit des trônes qui sont occupés par les saints (ils étaient assis dessus), et le jugement leur est donné ; mais il ajoute que ceux qui avaient souffert le martyre et qu'il avait vus auparavant comme des *âmes, vécurent* et régnèrent aussi avec Christ. Il n'était pas nécessaire de parler de la résurrection de l'Église dont les membres étaient depuis longtemps ressuscités et montés au ciel, et avaient été décrits comme sur des trônes, et souvent mentionnés comme dans un état glorifié, et venaient précisément d'apparaître accompagnant Christ venant du ciel pour régner ; aussi se borne-t-il à dire qu'il « vit des trônes, et *ils* étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné », l'antécédent du pronom « ils » étant les saints qui descendaient avec Christ au chap.19:14. Les martyrs aussi, il nous le dit maintenant, furent ressuscités afin d'avoir part à la bénédiction du règne de Christ, à laquelle ils ne pouvaient participer en tant qu'âmes ; c'est pourquoi il ajoute à leur sujet, et à leur sujet seulement, qu'« ils vécurent » pour régner « avec Christ. » « Mais », continue-t-il, « *le reste* des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ; c'est la première résurrection. » De sorte que le terme, la *première résurrection,* est appliqué à tous ceux qui furent ressuscités avant le commencement du Millénium, en contraste avec ceux qui ne furent pas ressuscités avant sa fin. L'Apôtre comprend ces différents corps en celui qu'il voit maintenant régner avec Christ, et l'appelle « la première résurrection. » Des esprits pointilleux peuvent appeler cela deux résurrections ou plusieurs, et l'objection peut d'abord paraître quelque peu plausible ; mais il n'en sera plus ainsi, quand on aura vu que le Saint Esprit emploie le terme « première résurrection » en contraste avec celle qui a lieu après les mille ans, et dont le caractère moral est totalement différent. Il est évident que, Hénoc, Moïse et Élie, qui ont été enlevés depuis longtemps, seront tous compris dans ce qui est ici appelé la première résurrection, aussi bien que les saints qui, comme Matthieu le rapporte (ch.27:52 :53), ressuscitèrent lors de la résurrection de notre Seigneur ; les deux témoins dont l'ascension a été décrite dans le chap.11, doivent aussi y participer, en sorte que la tentative de la rattacher tout entière à un moment de temps manque complètement. Les diverses catégories désignées en Apoc. 20:4, quoique ayant part à la première résurrection et à ses gloires ne font pas partie de l'Église, l'Épouse de Christ, sans quoi leur résurrection ne serait pas donnée ici *après* que les noces ont eu lieu. D'ailleurs, nous ne pouvons pas supposer que lorsque Christ revient pour se présenter l'Église à Lui-même, elle soit incomplète. L'Esprit et l'Épouse disent : « Viens » en réponse au Seigneur qui se présente comme « la racine et la postérité de David – l'étoile du matin » en Apoc. 22:16 ; et nous ne saurions penser que, comme elle est ici représentée comme une Épouse, invitant son Époux à venir pour elle, il ne trouve qu'une partie de cette Épouse lorsqu'il vient. Jamais non plus ces saints dont traite l'Apocalypse ne sont décrits comme participants à cette relation.

Une objection que l'on fait souvent et qui est d'une nature analogue à celle que nous avons examinée ci-dessus, c'est que la manière de voir que nous défendons fait plus d'une « venue du Seigneur. » Qu'on examine ce raisonnement, et on le trouvera sans force réelle et très superficiel. Ce serait plus vrai de dire que la venue du Seigneur semble être divisée en deux parties, ce qui est tout autre chose et tout à fait selon l'analogie de l'Écriture. Il vient pour enlever ses saints, ainsi que nous l'avons vu, et dans ce but il descend, premièrement, aux confins de l'atmosphère de cette terre (1 Thess. 4), et pas plus loin ; de cette manière les ténèbres et le sommeil du monde ne sont point troublés, pour autant qu'il est en question. Le Seigneur ne vient nullement alors, car la dernière période du voyage dans laquelle seule le monde est intéressé, reste inaccomplie jusqu'à plus tard, lorsque Christ revient accompagné de ses saints, sur cette terre. Le premier acte de sa parousia « venue » ou « présence », consiste dans sa descente pour ses saints, et ainsi il vient à eux ; le second, c'est quand il vient vers le monde, ce qu'il n'a pas fait avant. C'est le dernier qui est appelé son ejpifavneia « Épiphanie » ou « manifestation », expression qui n'est jamais appliquée à l'enlèvement, mais toujours à l'apparition en gloire de Christ avec ses saints, tandis que le terme parousia est parfois employé en parlant de l'un, parfois à l'égard de l'autre, selon que le contexte ou les personnes auxquelles on s'adresse, ou la manière dont le mot est mis en avant, le déterminent, car le Seigneur peut venir, ou être présent de différentes manières pour des personnes différentes. On peut observer la même différence entre la naissance de Christ et ce que l'on nomme ordinairement son Épiphanie à sa première venue, quoique nous ne présentions cela que comme un exemple analogue, et rien de plus. Cependant, l'objection qui est simplement une objection dans les mots, ne se fonde point sur quelque déclaration particulière ou sur quelque application de l'expression, dans la parole de Dieu qui emploie le terme *second* en contraste avec la *première* venue du Seigneur ; et nous savons tous que sa « première venue » embrasse un nombre considérable de circonstances et d'apparitions diverses que tant l'Écriture que le langage ordinaire sont dans l'usage de comprendre sous ce nom. Nous avons vu avec quelle clarté il est dit que les saints sortent du ciel avec Christ pour la destruction de l'Antichrist et de ses armées, Apoc. 19, passage contre lequel, non plus que contre d'autres faits positifs qui ont été cités, on ne saurait maintenir une opinion simplement humaine touchant l'emploi du terme « second avènement. »

Quelques-uns ont conclu, de ce qui est dit en Apoc. 11:15-18, que la prise publique de possession par Christ de son Royaume a lieu réellement alors. Ce fait ne serait pas d'une grande importance pour le point qui nous occupe, lors même qu'il serait exact ; mais un examen plus attentif montrera qu'il en est autrement, et que les saints qui sont dans le ciel anticipent sur le résultat glorieux, et le célèbrent d'avance, dès que le septième ange sonne de la trompette. On verra cela plus clairement, si on se reporte au chapitre suivant, où presque tous les mêmes mots sont employés, lorsque Satan est représenté comme précipité du ciel, vers. 10. « Et j'ouïs une grande voix dans le ciel, disant : *Maintenant* est venu le salut, la puissance, le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son

Christ, car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité », quoique le verset 14 donne clairement à entendre qu'il doit s'écouler encore trois ans et demi, avant que Christ prenne de fait le royaume. La déclaration aussi, dans le passage en question, que le temps des morts pour être jugés était venu, rend cela plus manifeste, puisque nous savons par d'autres parties de l'Écriture qu'ils ne sont point jugés jusqu'à la fin des mille ans. Nous pouvons ajouter à cela, que le dernier malheur a encore à être subi, que le temple est ouvert dans le ciel, et que la troisième ou dernière série de jugements, les sept dernières coupes, doit encore être infligée ; la dernière trompette introduisant à ces jugements-là, absolument comme le septième sceau avait introduit aux sept trompettes. Les chap.12-14 forment une parenthèse. Le fait est que les saints qui sont dans le ciel, et qui sont représentés comme ayant l'intelligence des voies de Dieu, et capables d'en expliquer le sens, anticipent, tant d'après le son de la dernière trompette que d'après la ruine de Satan, sur le plein résultat à l'égard de la terre, qui sera en définitive la conséquence de ce qui se passe alors dans le ciel.

Dans le cours des remarques qui précèdent, il a été touché plusieurs points qu'il n'est pas possible de traiter à fond, dans un aussi petit espace, ce qui nous aurait conduit d'ailleurs, si nous l'eussions fait, trop loin du sujet dont nous avons voulu nous occuper plus immédiatement. Notre but a été de présenter une esquisse générale du témoignage de l'Écriture à son égard, et de faire ressortir les principes qui y sont impliqués plutôt que d'entrer dans tous les détails de l'accomplissement de la prophétie. De là vient que bien des faits prédits n'ont été l'objet que d'un simple coup d'œil dans leur portée sur la question principale, et que bien des passages qui jettent de la lumière sur elle plus ou moins directement, surtout dans l'Ancien Testament, ont été passés sous silence.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter pour personne, en examinant ces vues, à la considération qu'elles sont comparativement récentes, au moins de nos jours ; car on peut dire la même chose de tout ce qui a été écrit sur ces sujets-là. Il n'y a pas longtemps que toutes les prophéties de l'Ancien Testament relatives au peuple terrestre de Dieu, les Juifs, étaient universellement appliquées à l'Église, comme décrivant sa gloire future, ainsi qu'elles sont encore appliquées même aujourd'hui par une partie considérable des chrétiens. Nous savons en outre quelle grande variété d'opinions existe quant aux détails de la prophétie, de sorte qu'au milieu de telles prétentions incertaines et rivales nous pouvons nous sentir entièrement libres d'adopter tout système d'interprétation de la prophétie qui nous présente un avenir plus clair, plus net et plus en harmonie avec la parole de Dieu en général, que nous n'en avons connu auparavant, nous confiant, comme seule réellement importante, dans la sanction que cette parole nous donne sous l'enseignement de l'Esprit de Dieu.

On verra que si les chrétiens restent dans le doute sur ces points, cela ne tient pas au défaut de preuves claires, irréfragables, dans les Écritures de vérité, mais, hélas, à ce qu'il y a dans leur esprit tant de préjugés, tant de notions préconçues dont ils ont à se débarrasser ; sans compter la lenteur du cœur, comme autrefois chez les disciples, à apprécier la hauteur de l'amour de Christ et tout ce qu'il veut faire en faveur de son Épouse, objet de l'affection de son cœur. Ajoutez à cela que Satan s'est efforcé de jeter de la poussière aux yeux de ceux qui cherchaient, en mettant en avant, par le moyen d'adversaires, des passages qui, faute d'être bien compris, ont créé des idées fausses et ont fait obstacle à un plein établissement dans la vérité.

Il sait parfaitement bien que rabaisser et détruire les espérances célestes que Dieu nous a données, obscurcira l'intelligence de l'amour de Christ, qui, lorsqu'il est bien compris, agit avec tant d'efficace sur le cœur pour séparer les affections de tout autre chose, et les fixer sur lui seul. Il nous faut donc avoir le cœur bien réglé, aussi bien que l'intelligence éclairée pour entrer dans ces choses, de telle manière que Christ soit seul l'objet de nos désirs. Car l'Apôtre dit : « Celui qui est spirituel, discerne toutes choses », et il nous apprend quel grand obstacle l'état charnel des Corinthiens avait été pour eux, et aussi à ce qu'il les instruisit dans ces choses (1 Cor. 2:6 et 3:4). Que Dieu nous donne à tous, par l'efficace de son Esprit, de connaître la pleine bénédiction de ses conseils et de ses voies envers l'Église, et d'en jouir réellement ! À lui soit gloire, dans l'assemblée, dans le Christ Jésus, pour tous les âges au siècle des siècles.

Écho du témoignage, vol.3, p.343-392

11 – Discipline et unité dans l'Assemblée

Il me semble y avoir aujourd'hui à l'œuvre deux principes qu'il peut être bon de signaler en rapport avec le titre de ce recueil – le témoignage actuel. Nous vivons dans un temps où tout est mis en question et où se répandent des principes de toute espèce. S'il s'en présente qui soient de nature à ruiner la position même des saints comme témoignage au milieu de la chrétienté – témoignage conscient et intelligent – il n'est pas mauvais d'attirer sur eux l'attention. Les deux principes auxquels je fais allusion sont les suivants :

D'abord, on nie qu'une assemblée chrétienne soit obligée de maintenir la pureté pour être reconnue comme telle, ou plutôt, on nie qu'elle soit souillée si elle admet le mal dans son sein ;

Et secondement, on nie l'unité du corps pour ce qui concerne l'Église ici sur la terre.

J'ai entendu avancer de côtés si différents, tant au sujet des mœurs qu'à celui de la doctrine, qu'une assemblée de chrétiens ne peut point être souillée par quelque mal qu'il y ait en elle, et même qu'elle doit poursuivre sa

marche et laisser le soin au Seigneur de mettre sa main sur le mal et de l'ôter – que je dois supposer que c'est un principe généralement admis. Et voilà que ce qui a été souvent allégué sous forme d'argument individuel relativement au deuxième point ci-dessus, est maintenant défendu dans un traité qui m'a été spontanément envoyé pour mon édification, je suppose, et qu'en conséquence je vais examiner. J'ignore qui en est l'auteur, et j'en discuterai rapidement les principes comme un sujet auquel il est bon d'en rendre plusieurs attentifs.

Un traité m'a été aussi envoyé sur le premier point ; j'ai entendu dire de qui il est, mais ici je discuterai simplement ses principes. Voici les deux questions : Un corps de chrétiens peut-il être souillé par la tolérance du mal en fait de mœurs ou en fait de doctrine ? et y a-t-il une unité de l'Église de Dieu sur la terre ?

On a soutenu publiquement que lors même que la fornication serait tolérée dans un corps de chrétiens, il n'y a pas de motif pour s'en séparer. D'autres ont répondu à cela ; certainement la meilleure réponse était de le produire au grand jour. Dire que les chrétiens doivent se séparer du monde, se détacher du grand corps de l'Église professante à cause de la corruption ecclésiastique, et affirmer ensuite que la communauté à laquelle on appartient n'est point souillée par une immoralité positive, et que les saints sont tout de même obligés de reconnaître une pareille réunion, c'est une proposition si monstrueuse, une telle préférence accordée aux vues ecclésiastiques sur l'inaltérable moralité de Dieu dans l'évangile, qu'on ne peut que s'étonner qu'il soit possible que des chrétiens tombent dans un pareil état de ténèbres morales. C'est un témoignage solennel de l'effet produit par de faux principes. Naturellement nous n'avons rien à faire avec ces personnes ou leur réunion, sauf ce que demande la charité de Christ. Nous nous occupons des principes : voyons où ceux-ci conduiraient. Il n'est pas permis à ceux qui font partie d'une pareille réunion chrétienne de rompre avec elle. Ils sont tenus d'accepter la compagnie du péché – tenus d'accepter la désobéissance à la règle de l'Apôtre, « ôtez d'entre vous-mêmes le méchant. » il faut qu'ils demeurent en communion constante avec le mal, et qu'ils affirment constamment, dans l'acte le plus solennel du christianisme, la communion entre la lumière et les ténèbres. Mais ce n'est pas tout. Dans ces sortes de réunions, la réunion d'un endroit reçoit, ainsi que le faisaient les Églises dont parle l'Écriture, ceux qui sont en communion dans une autre, et, quand on agit régulièrement, sur des lettres de recommandation. Supposez que le fornicateur, ou quelqu'un de ceux qui ont maintenu son droit de rester dans l'assemblée, autre manière de tolérer le mal, soit recommandé, ou vienne de l'assemblée en question, comme étant en communion. Si on le reçoit de propos délibéré, il faut naturellement qu'on lui donne, autant que cela dépend d'eux, le même droit au-dehors ; en sorte que cette personne est reçue ailleurs, et ainsi la méchanceté réfléchie de la majorité de la réunion dont il fait partie, ou de toute la réunion, si vous voulez, oblige toute assemblée chrétienne – et quand l'Église de Dieu était en ordre, nous pourrions dire toute l'Église de Dieu dans le monde, à mettre son sceau à la communion avec le péché et le mal, et à déclarer que le péché peut être admis librement à la table du Seigneur, et que Christ et Bélial vont parfaitement bien ensemble : *ou bien,* rompre avec cette réunion ou église, c'est-à-dire lui nier absolument le caractère d'église. Mais s'ils doivent agir de la sorte, les membres de la réunion elle-même, qui ont quelque conscience, le doivent aussi.

L'Établissement national vaut incomparablement mieux que cela. Il n'y a pas chez lui de prétention à la discipline, chacun est pieux pour son propre compte. Ici, on sanctionne en principe le péché et la communion avec le péché à la table du Seigneur ; et si on admet qu'il ne doit pas être toléré, on déclare, d'un autre côté, que lors même qu'il soit toléré de propos délibéré, chacun doit s'y soumettre, que la réunion n'est point souillée et que les pécheurs désobéissants ont droit de forcer toute l'Église de Dieu à l'accepter, si non en principe, du moins dans la pratique, et de renier ainsi ses principes. C'est l'Église de Dieu assurant comme telle, et en vertu de son privilège et de son titre spéciaux les droits du péché contre Christ. Je ne saurais me figurer qu'il soit possible de concevoir quelque chose de pire. Et ce ne sont pas simplement les habitudes d'une classe particulière de chrétiens, qui mènent à cela. L'ordre scripturaire de l'Église de Dieu, telle qu'elle nous apparaît dans les Écritures, implique cette sanction du péché si cette théorie est vraie. Personne ne peut nier que les saints passaient d'une assemblée à l'autre, et que si on appartenait à une, on était reçu dans les autres. Ce n'était point une organisation d'Églises, telles que le Presbytérianisme, ou l'Épiscopalisme, que je ne nomme ici que pour me faire comprendre, mais c'était une pleine reconnaissance des Églises comme expressions de l'unité du corps de Christ. Nous voyons les saints partir d'une assemblée et être reçus comme tels dans une autre, et cela en vertu de lettres de recommandation. C'était parce que chaque assemblée était reconnue comme représentant le corps de Christ dans sa localité, que les autres étaient tenues d'en recevoir les membres comme étant membres de ce corps. Chaque assemblée locale était sous la responsabilité de maintenir dans son sein l'ordre et la piété convenables à l'assemblée de Dieu, et on devait avoir confiance en elle pour cela ; il ne s'agit pas de contester la compétence de l'assemblée locale, mais de la reconnaître en recevant une personne parce qu'elle en fait partie. Si je ne reçois pas quelqu'un qui lui appartient, je nie par là qu'elle soit un témoin convenable de l'unité du corps de Christ. Or, c'est précisément cette place-là que l'Esprit de Dieu donne à l'assemblée locale de Corinthe ; non pas en niant l'unité en un seul corps de tous les saints qui sont sur la terre, mais en reconnaissant l'assemblée locale comme le représentant jusque-là. « Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier. » Or si je reconnais que l'assemblée locale de Corinthe, ou de tout autre lieu, occupe cette position, je dois sûrement recevoir quiconque lui appartient comme membre du corps de Christ – quant à d'autres communautés je n'en reconnais pas. J'accorde pleinement que l'Écriture n'en reconnaît pas d'autres ; mais pour cette raison même, quand l'apôtre dit : « Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier, et nous sommes tous un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain », je suis obligé de reconnaître l'assemblée comme représentant le corps, et ceux qui participent à ce seul pain comme membres du corps. Si je ne le fais pas, je tombe dans le principe d'une association simplement volontaire, qui se donne elle-même ses règles et fait ce qu'elle

veut. Dois-je donc tenir comme représentant l'unité du corps, et agissant par l'Esprit avec l'autorité du Seigneur, une assemblée qui sanctionne le péché et déclare qu'elle n'en est point souillée ? Ou, d'un autre côté, supposez qu'une assemblée, celle de Corinthe par exemple, ait retranché le méchant, et qu'une autre assemblée le reçoive, cette dernière nie par cela même, que la première ait agi dans le caractère d'une assemblée de Dieu représentant là le corps de Christ ; elle nie l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, ou que ce qui a été lié sur la terre ait été lié dans le ciel. C'est un pur sophisme de supposer que parce qu'on ne reconnaît pas de système d'églises organisées en un corps, on ne reconnaît pas non plus la responsabilité de chaque assemblée à l'égard du Seigneur, ou sa capacité pour agir par le Saint Esprit dans les affaires de l'Église de Dieu. Si une personne était retranchée à Corinthe, et reçue à Éphèse, c'était le reniement de l'action du Saint Esprit à Corinthe, ou le rejet par Éphèse de l'action et le reniement de l'autorité du Saint Esprit et de Christ ; c'est-à-dire que les assemblées étaient reconnues parce que chacune d'elles, dans sa localité, agissait sous la dépendance du Seigneur et par le Saint Esprit. Sans doute qu'elles pouvaient faillir ; Corinthe l'eût fait sans l'intervention de l'Esprit par l'Apôtre, mais le principe scripturaire est tel, et c'est là ce que nous avons à attendre dans une assemblée ; et l'assemblée est reconnue parce qu'elle agit par le Saint Esprit sous l'autorité du Seigneur,

Ce point éclairci, et la Première Épître aux Corinthiens me semble ne pas laisser l'ombre d'un doute à son sujet, j'arrive à un autre – la responsabilité qui en résulte pour les chrétiens qui composent l'assemblée, ils doivent agir pour Christ par le Saint Esprit. « Ôtez d'entre vous-mêmes le méchant. » C'est l'assemblée que Paul charge de cela ; pareillement dans les cas de tort fait à quelqu'un, c'est devant l'assemblée que l'affaire est finalement portée, et c'est relativement à elle qu'il est parlé de « dedans » et de « dehors ; » en d'autres termes je trouve le corps responsable aussi bien que compétent. Le Seigneur qui connaissait toute l'histoire future de son Église a étendu cela dans sa grâce à deux ou trois assemblés en son nom, et le rattache à l'exercice de la discipline et à l'obligation où est celui qui en est l'objet de les écouter. Lorsque deux ou trois sont assemblés en son nom, il est là au milieu d'eux. Ainsi, tout en admettant pleinement que ce sont tous les saints d'une localité qui constituent l'assemblée de cette localité, s'ils ne veulent pas s'unir, la responsabilité se trouve, de même que la présence du Seigneur, avec ceux qui le font ; et leurs actes ont son autorité, s'ils sont faits réellement en son nom : c'est-à-dire qu'une autre assemblée de même nature doit reconnaître cette assemblée et ses actes, ou nier sa connexion avec le Seigneur. Je ne veux pas dire que si l'assemblée s'est trompée en quelque cas particulier, on ne puisse pas lui faire des représentations, l'engager à revenir sur sa décision, et ainsi de suite ; mais régulièrement, une assemblée reconnaît l'action de l'autre conformément à la promesse de la présence du Seigneur, parce que si c'est une assemblée véritable, elle reconnaît la propre action du Seigneur en elle l'action de son propre Seigneur à elle, et l'assemblée comme l'assemblée du Seigneur. Ce n'est point une Église volontaire, mais une assemblée divine scripturaire, si on n'est pas réuni sur ce pied-là, et qu'on ne reconnaisse pas l'unité du corps, le pouvoir et la présence du Saint Esprit et la présence de Jésus, en tant que réunis ainsi en son nom seulement, je ne reconnais pas l'assemblée, quoique je puisse reconnaître les saints qui la composent. Dans l'autre cas, je suis tenu de la reconnaître.

Mais nous voyons, en outre, que l'assemblée de Corinthe n'ôtait pas le méchant, et que l'Apôtre est bien décidé à mettre ordre à cela, et même qu'il n'y serait pas allé tant qu'elle demeurait dans cet état, si ce n'est pour agir avec sévérité et rigueur. Ses paroles sur ce sujet dans la seconde épître font voir qu'il les considérait comme impliqués dans le mal par le fait qu'ils le toléraient. – « Vous avez montré que *vous* êtes purs dans cette affaire. » il se plaignait qu'il y eût du péché, du levain – non pas simplement un pécheur, mais du péché parmi eux, et que, ignorants qu'ils étaient jusqu'ici de la discipline, ils ne s'en fussent pas affligés de manière à ce que Dieu ôtât du milieu d'eux celui qui avait commis cette action ; et il leur commande d'ôter le vieux levain (non pas simplement de retrancher la personne, ce qui constituait bien la direction pratique qu'il leur donnait,) afin qu'ils *fussent* une nouvelle pâte, comme ils étaient sans levain. Par leur acquiescement au péché, ils étaient impliqués dans le péché. Ils étaient considérés comme étant en Christ, et leur véritable position comme une position sans levain ; mais ils devaient ôter le vieux levain afin qu'ils fussent une nouvelle pâte, afin que leur condition réelle fût en harmonie avec leur position, sans quoi, ils n'étaient pas, l'assemblée n'était pas, une nouvelle pâte. De là vient que, dans la seconde Épître, après que la première eût produit son effet, l'Apôtre déclare « qu'ils avaient montré *qu'ils* étaient purs dans cette affaire ; » mais s'ils y acquiesçaient, ils n'étaient pas purs. L'assemblée n'était point une nouvelle pâte, et ses membres n'étaient point purs, s'ils acceptaient le principe de la tolérance du mal au milieu d'eux. Faire servir le droit que nous donne notre position, à sanctionner l'acquiescement au péché, de fait, dans l'assemblée, en disant qu'elle ne saurait être souillée, est la plus funeste, la plus pernicieuse doctrine : prétendre que les membres de l'assemblée, non personnellement coupables du péché commis, sont purs quoiqu'ils y acquiescent par leur tolérance à son égard, est un principe radicalement mauvais et formellement contraire à l'Écriture.

Mais il y a plus encore. Une assemblée qui a admis un principe pareil est déchue de son droit d'être reconnue dans le caractère dont j'ai parlé plus haut. Un point sur lequel, nous l'avons vu, tout le monde est d'accord, c'est que toute assemblée particulière, réunie véritablement au nom du Seigneur, représente le corps de Christ, et qu'on doit s'attendre à la présence de Christ au milieu d'elle. Mais je ne saurais reconnaître comme représentant le corps de Christ, ou réunie au nom de Christ une assemblée qui *admet* le péché *ou y acquiesce,* qui a pour principe que le péché ne la souille point. C'est faire acquiescer Christ au péché – c'est le faire « ministre de péché » ; Dieu nous en garde ! le corps de Christ, et nous déclarons par notre participation à « un seul pain » que nous sommes un seul corps, est un corps saint : je ne puis dire que je suis un seul corps avec des pécheurs. Qu'un pécheur ou un hypocrite ait pu se glisser dans l'assemblée, c'est ce que tous nous admettons ; mais je ne le recon-

nais point. Mais si un corps admet des pécheurs, ou acquiesce à leur présence, il cesse complètement d'avoir le caractère de corps de Christ, ou bien le corps de Christ est compatible avec le péché connu ; c'est-à-dire que le Saint Esprit et Christ présents admettent et tolèrent le péché. Cette doctrine, la doctrine que l'assemblée n'est point souillée par la présence dans son sein d'un péché connu, est une dénégation positive de la présence du Saint Esprit qui fait un seul corps de ceux qui sont réunis, et de l'autorité d'un Seigneur présent. Le Seigneur accepte-t-il le péché dans les membres du corps ? s'il ne l'accepte pas, ceux qui le font agissent comme une réunion volontaire, d'après leurs propres règles, et n'admettent pas que ce soit la puissance du Saint Esprit qui anime l'assemblée, car ce serait un blasphème de dire qu'il admet le péché en ceux qui lui appartiennent : une assemblée qui tient cette doctrine, n'est absolument pas une assemblée de Dieu. Il peut y avoir de la négligence – on doit s'en corriger ; mais quiconque, en principe, reconnaît l'existence du péché dans l'assemblée, et nie qu'elle soit souillée, nie son unité et la présence du Seigneur : en d'autres termes, ce n'est absolument pas une assemblée réunie au nom du Seigneur. Ce que j'estime essentiel dans cette matière, c'est la présence du Seigneur selon sa promesse, et l'action de l'Esprit de Dieu. Si les choses sont ainsi, si je reconnais le Seigneur, je dois reconnaître l'assemblée et ses actes : si elle tient un principe contraire à la présence du Seigneur et à l'action du Saint Esprit, je ne saurais la reconnaître comme sienne.

L'autre question que j'ai signalée en commençant, est celle de la reconnaissance du corps de Christ sur la terre. Ce qui est enseigné dans le traité que j'ai reçu, c'est simplement le Congrégationalisme ou le système des Églises indépendantes. J'en donnerai un extrait ou deux.

« Si nous devions entendre l'unité pour laquelle Jésus priait ainsi comme une unité qui devait se composer de tous ses disciples par tout le monde, unis d'une manière visible et formant une communauté sur la terre, ou d'un nombre considérable de disciples résidant dans quelque contrée particulière ou une très grande cité, unis de cette manière, nous serions assurément embarrassés pour voir comment cette prière a été jusqu'ici exaucée. Mais il n'entrait pas dans la mission dont, après sa résurrection, le Sauveur chargea les apôtres, qu'ils formassent une communauté religieuse unie d'une manière visible, de tous ceux qu'ils feraient disciples par la prédication de l'évangile. Aussi est-ce là une chose à laquelle les apôtres n'ont jamais visé en fondant des églises et les mettant en ordre ; et aussitôt qu'il fut établi d'autres églises en addition à la première église formée à Jérusalem, les croyants cessèrent de former une communauté sous tous les rapports. En conséquence, il est parlé ensuite non pas d'une église ou d'une communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses distinctes, indépendantes les unes des autres ; il est parlé des églises de Judée, d'Asie, de Macédoine, de Galatie et « des églises des saints », qui furent fondées dans les autres contrées et villes diverses où des personnes s'étaient converties à la foi chrétienne (p.2).

Je n'ajouterai que ce qui s'ensuit. L'existence des sectes, résultat de la tentative d'organiser les croyants en un seul corps, selon l'allégation de l'auteur, « est probablement le principal obstacle à cette grande effusion de l'Esprit qui est indispensable pour la régénération du monde » (p.9). Une autre citation : « Telle est, semblerait-il, l'unité que notre Seigneur demandait en faveur de ses disciples – une unité invisible aux regards mortels, mais vue distinctement par celui qui sait toutes choses » (p.42). L'absurdité de cela est manifeste, si seulement nous lisons le passage de Jean auquel il est fait allusion : « Afin que le monde croie que tu m'as envoyé. » Ainsi le monde était conduit à croire par « une unité invisible aux regards mortels ? » Cette unité, cependant (pour donner complètement l'idée de l'auteur), « devait être le fondement d'une union de plus, d'une union d'une espèce visible » (p.14) ;.. La manifestation qui en est donnée par toute assemblée de disciples de Christ » (p.45). C'est par là qu'est rempli le « devoir sous la haute responsabilité duquel nous sommes, de représenter exactement l'unité du corps de Christ » (p.15). « Il nous est ainsi enseigné d'une manière frappante, que comme le corps humain est un, de même aussi le corps spirituel de Christ, l'Église, est un. Mais le corps mystique de Christ ne doit se voir nulle part dans ce monde ; l'Église universelle ne doit pas non plus se voir quelque part sur la terre comme un seul corps, si ce n'est par représentation. Où donc cette représentation se trouve-t-elle ? elle se trouve, répond l'Écriture, dans toute église scripturairement constituée, qui s'applique à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. C'est dans un tel corps seul – corps qui est de l'institution de la sagesse infinie, que l'unité chrétienne est manifestée, et qu'on doit voir l'unité du corps de Christ » (p.17). L'auteur expose, ensuite, qu'il y a l'unité invisible et « qu'il se trouve une représentation visible de cette unité spirituelle dans toute assemblée de disciples de Christ unis par leur profession de la foi qui est une, marchant ensemble en amour dans l'observation de toutes les choses que le Seigneur a commandées, tout en s'appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Envisagée sous le premier aspect, l'unité chrétienne est beaucoup plus parfaite que considérée sous le dernier. Quoique l'une soit une représentation divinement établie de l'autre, par suite de la chute de l'homme et de l'imperfection de cet état mortel, elle n'en est souvent, et même tout au plus, qu'une imparfaite représentation » (pp.19:20).

Mais l'auteur va plus loin : « L'Église universelle de Christ peut donc être envisagée à juste titre comme étant une par rapport à Lui, son Chef suprême dans le ciel ; mais elle ne forme point une communauté sur la terre, et les divers plans qu'on a imaginés pour réunir les chrétiens de différents districts de la même contrée sous le même gouvernement, que le gouvernement soit avoué ou simplement exercé de fait, ont tous été de vaines tentatives pour accomplir ce qui n'a jamais dû exister » (p.22). Et encore (p.3.) « Il n'entrait pas dans la mission dont après sa résurrection le sauveur chargea les apôtres, qu'ils formassent une communauté religieuse unie d'une manière visible de tous ceux qu'ils feraient disciples par la prédication de l'évangile. Aussi est-ce là une chose à

laquelle les apôtres n'ont jamais visé en fondant des églises, et les mettant en ordre ; et aussitôt qu'il fut établi d'autres églises en addition à la première Église fondée à Jérusalem, les croyants cessèrent de former une communauté sous tous les rapports. En conséquence, il est parlé ensuite, non pas d'une église ou d'une communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses distinctes, indépendantes les unes des autres », etc. (p.3).

« Dans de telles circonstances, si les disciples jugeaient avantageux de former dans la même ville ou dans le même voisinage des assemblées séparées, ce ne serait pas en opposition avec l'unité chrétienne ; car, comme dans le siècle apostolique on ne considérait pas comme incompatible avec l'unité chrétienne qu'il y eût dans le même district d'un pays un nombre indéfini d'églises indépendantes les unes des autres, on ne devrait pas non plus le juger incompatible aujourd'hui », (p.24).

Ces extraits suffiront pour faire connaître la pensée de l'écrivain. J'affirme, que, à l'exception du fait qu'il fut formé des assemblées locales, tout ce qu'il avance est en opposition directe avec l'Écriture, et que la vérité même que l'Esprit de Dieu a retirée de la corruption des âges, est laborieusement niée dans ce traité. La meilleure manière de prouver cela sera de citer l'Écriture comme j'ai cité l'auteur. Notre auteur cite Rom. 12:4 :5 ; Col. 2:17 :19 ; Éph. 4, et 1 Cor. 12, et dit – « Pourquoi, il peut être utile de le demander, une assemblée de croyants tels que l'assemblée de Corinthe auxquels Paul écrivait, unis par la foi et l'amour au seigneur Jésus, et unis par les liens de l'amour et de la sympathie les uns aux autres, est-elle comparée au corps humain (p.16) ? À qui donc, cette comparaison s'appliquait-elle dans la pensée de Paul ? s'appliquait-elle au corps mystique de Christ, ou à ce qui est quelquefois appelé, la Sainte Église… catholique, ce qui, bien considéré, est la même chose ; ou était-elle destinée à s'appliquer à une assemblée particulière de disciples ? elle avait pour but, pensons-nous, de s'appliquer à toutes deux » (p.16:17). C'est là que vient ce que j'ai déjà cité : – « Mais le corps mystique de Christ ne doit se voir nulle part dans ce monde ; l'Église universelle ne doit pas non plus se voir quelque part sur la terre comme un seul corps, si ce n'est par représentation. Où donc, cette représentation se trouve-t-elle ? elle se trouve, répond l'Écriture, dans toute église scripturairement constituée » (p.47). Or, j'ai déjà reconnu la responsabilité de chaque assemblée locale en discipline fidèle et dans l'unité, comme représentant d'une manière locale tout le corps parce que l'Esprit et le Seigneur sont là, de sorte qu'elle agit en vertu d'une autorité qui oblige toutes les autres assemblées, sauf la part à faire à l'infirmité humaine, si l'assemblée est une véritable assemblée. La question est s'il y a un corps reconnu sur la terre. On nous dit qu'« il n'entrait pas dans la mission dont après sa résurrection le Sauveur chargea ses apôtres, qu'ils formassent une communauté religieuse unie d'une manière visible, de tous ceux qu'ils feraient disciples par la prédication de l'évangile. » il est facile de répondre à cette assertion. Elle est sous tous les rapports complètement à côté de la vérité. La mission des apôtres ne renferme pas un mot au sujet de l'église ou d'églises, d'une communauté ou de communautés. La mission ou les missions que leur confia le Sauveur ressuscité n'ont rien à faire avec elles, qu'il s'agisse de la prédication de l'évangile à toute créature, à salut ou à condamnation, ou bien de la prédication de la repentance et de la rémission des péchés parmi toutes les nations, ou qu'il s'agisse enfin de faire disciples toutes les nations. Il est parlé d'une Église ; mais c'est le Seigneur qui la bâtit, ou y ajoute : c'est ce qui n'est jamais dit des églises. Mais même quand il est parlé de l'œuvre des apôtres sous ce rapport, c'est d'une manière générale, ou quand il est question de toute l'assemblée de Dieu, et non au sujet d'assemblées particulières, quoique nous sachions qu'il en fût formé de telles, et que dans un sens pratique elles représentassent dans leurs sphères propres l'assemblée tout entière. Mais la négation d'une assemblée comme un tout sur la terre constitue une grande et pernicieuse erreur : nous consulterons les Écritures. L'auteur dit nettement : – « En conséquence, il est parlé ensuite non pas d'une église ou d'une communauté religieuse, mais de nombreuses communautés religieuses distinctes, indépendantes les unes des autres » (p.3). Cela est en pleine et manifeste contradiction avec l'Écriture. « L'Écriture enseigne que c'est le devoir sacré de quiconque devient disciple de Jésus, de professer publiquement sa foi et de s'unir à une société de ses frères dans la foi » (p.33). Je nie entièrement cela. L'Écriture n'enseigne jamais rien de semblable ; on était ajouté à *l'*assemblée, et il n'y a rien dans l'Écriture qui suggère le moins du monde l'idée qu'on s'unissait *une* église. L'écrivain ne nous dit pas où l'Écriture enseigne pareille chose, pour la meilleure des raisons, parce qu'il ne le peut point. On ne saurait demander à qui que ce soit de prouver une négation, mais nous verrons que l'Écriture parle tout autrement là-dessus. Les disciples étaient ajoutés au Seigneur et devenaient ainsi membres de l'assemblée.

Prenons l'Écriture, et voyons comment *elle* s'exprime sur ce sujet. Le premier passage où il soit fait mention de l'assemblée se trouve en Matt. 16 – « Sur ce rocher je bâtirai mon assemblée, et les portes du Hadès ne prévaudront pas contre elle. » Or, bâtir l'assemblée ce n'est point former même une union mystique d'individus avec la Tête dans le ciel. Cela suppose un système établi sur la terre – un bâtiment, une assemblée. La fin de la déclaration du Seigneur en est la preuve la plus manifeste : l'entendre d'une promesse que les portes du Hadès ne prévaudraient pas contre l'union mystique avec Christ dans le ciel à l'exclusion des conditions d'une Église sur la terre, est une interprétation qui se réfute elle-même. Les portes du Hadès n'ont rien à faire avec l'union mystique individuelle avec Christ dans le ciel. En Matt. 18, comme nous l'avons vu, il suffit de deux ou trois réunis au nom de Christ pour l'administration de la discipline avec autorité.

J'arrive aux Actes. Nous y voyons comment l'assemblée fut formée ; il n'y avait pas encore de différence entre l'assemblée et les assemblées. Le Seigneur avait déclaré qu'il bâtirait son assemblée, et il le faisait. Nulle trace de l'idée que ce fût un devoir pour un homme de s'unir à une communauté de disciples. Un Juif, ou un païen aussitôt que Corneille fut appelé, était converti pour avoir part aux promesses et à la vocation de Dieu. Il était intro-

duit (je ne soulève point ici de questions particulières sur ce sujet) par le baptême très certainement, non point dans quelque assemblée particulière. Dans quoi donc l'était-il ? Dans l'assemblée ; il était publiquement admis par les chrétiens ; et maintenant, remarquez comment il est parlé au sujet de l'œuvre elle-même : « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. » le Seigneur ajoutait. C'était son œuvre, et il ajoutait à l'assemblée. C'est là ce qu'il faisait du résidu réservé selon l'élection de grâce. Il ne rétablissait pas Israël ; il les ajoutait à l'assemblée, la nation étant sur le point d'être retranchée. Ils étaient placés sur la terre dans cette position ; aussi était-il évident que l'assemblée était sur la terre. Cela se faisait conformément à la parole, « il est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. » Or, s'il s'agissait seulement d'une unité mystique, s'ils étaient croyants ils n'avaient pas besoin d'être rassemblés en un. Ils ne pouvaient pas être dispersés ; leur unité, comme le traité nous le dit, était permanente et invariable. Pourtant Jésus s'est donné lui-même pour les rassembler en un. Le fait que le baptême est le moyen par lequel ils étaient admis publiquement, rend impossible l'idée qu'ils dussent s'unir à une Église. L'Église avait mis publiquement sa sanction sur eux ; elle les avait reçus, et ils avaient une place et étaient tenus de la prendre, partout où ils allaient, dans l'assemblée de Dieu. Nous pouvons maintenant examiner de quelle manière l'Église en agissait avec eux quand ils étaient inscrits : la Première Épître aux Corinthiens nous apportera sur ce point une lumière divine.

Dans cette Épître il est important de remarquer, parce que c'est celle dans laquelle il est parlé d'une assemblée locale représentant pratiquement, sous certains rapports, toute l'assemblée de Dieu, que l'Épître est adressée à tous les croyants en tout lieu – à tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ. L'Épître a un caractère ecclésiastique, mais dans l'adresse qu'il trace, l'Apôtre a soin d'associer tous les chrétiens avec ceux de Corinthe. De là vient que si quelqu'un était retranché comme un méchant par l'assemblée de *Corinthe,* il était « dehors », c'est-à-dire, en dehors de *toute* l'Église de Dieu ; non pas du corps de Christ, pour ce qui est de la vie, mais de l'assemblée sur la terre. Impossible certes de lire toute l'Épître sans voir que ce qui fut dit par l'Apôtre, et, en conséquence, fait par l'assemblée de Corinthe, était un acte valide pour tout le corps des saints sur la terre, et qu'ils sont tous considérés comme impliqués en lui, ainsi que d'ailleurs ils sont expressément mentionnés. Prétendre que l'individu retranché était seulement en dehors de l'assemblée particulière quand il en eut été retranché, est une fausse interprétation d'un caractère aussi monstrueux que pernicieux : il en est de même si l'on explique les expressions de l'Apôtre « ceux de dedans », « ceux qui sont dehors » comme s'il voulait dire seulement dedans ou dehors relativement à un corps particulier (ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ; ceux de dehors Dieu les jugera). C'est évidemment « de dedans » ou « de dehors », *sur la terre,* et évidemment pas eu égard à une assemblée particulière : la différence est entre chrétiens et hommes du monde. En d'autres termes les expressions de dedans et de dehors, s'appliquent à *toute* l'assemblée de Christ sur la terre ; c'étaient les fornicateurs de ce monde, ou quelqu'un appelé frère. À Corinthe, pour être de l'assemblée, il fallait qu'on fût de l'assemblée locale, à moins d'être en état de schisme : mais si on était de ceux qu'on appelait « frères », on était de l'assemblée, non pas parce qu'on s'était uni à ce corps particulier, mais parce qu'on était un chrétien non exclu par une discipline juste.

J'en viens maintenant au chapitre douzième qui rendra le sujet aussi clair que possible, et qui, tout en montrant qu'une assemblée locale, envisagée dans son association avec tous les chrétiens en quelque lieu qu'ils se trouvent sur la terre, représente pratiquement tous les saints et agit pour eux avec l'autorité du Seigneur si elle est réunie en son nom, fait voir cependant que l'Apôtre a dans l'esprit l'assemblée, et non *une* assemblée. « Mais un seul et même Esprit opère toutes ces choses distribuant à chacun en particulier ses dons comme il lui plaît. Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres ; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit. » le traité nous dit : « Tout membre du corps de Christ forme une partie intégrante d'une grande église ou assemblée, dont la Tête est dans le ciel » (p.21).. « L'Église universelle de Christ peut donc être envisagée, à juste titre, comme étant *une,* par rapport à lui son Chef suprême dans le ciel, mais elle ne forme point une communauté sur la terre » (p.21). Et encore, « sa vraie unité spirituelle a trait à son existence future et à son apparition en gloire » (p.21). Dans un autre endroit, il nous est dit qu'« elle s'applique au corps mystique de Christ – à l'Église universelle ; mais qu'elle s'applique aussi à une assemblée particulière de croyants » (p.17). Or, j'affirme que le passage en question ne peut s'appliquer ni à l'une ni à l'autre, (sauf en tant que l'Église universelle elle-même est vue sur la terre) et s'applique seulement à cette dernière avec cette restriction. Le chapitre traite des dons spirituels, et la figure du corps n'est pas employée simplement en vue de noire union personnelle avec Christ (toute importante qu'elle est, et bien plus importante assurément que cette doctrine), mais en vue du Saint Esprit descendu du ciel. L'Église universelle n'est point envisagée comme dans le ciel, dans son Chef, mais comme sur la terre dans ses membres ; ils ont tous été baptisés de ce seul Esprit, pour faire un seul corps – les membres sont les dons. Tous sont membres et le Saint Esprit distribue comme il lui plaît. Où ces dons sont-ils exercés, et à qui appartiennent-ils ? il s sont exercés sur la terre c'est bien évident ; il n'y a pas d'évangélisation dans le ciel, ni de guérison de malades. Mais ils n'appartiennent pas à une assemblée particulière, mais à l'Assemblée ; et Dieu en a placé quelques-uns dans l'assemblée, d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de guérisons, etc. Rien ne peut être plus clair ou plus positif que cela ; ces dons sont exercés sur la terre ; ils sont placés dans l'assemblée ; ils n'étaient pas même tous exercés dans une assemblée, comme les apôtres pouvaient prêcher au monde. Les miracles pouvaient être opérés dans le monde, ou les guérisons y avoir lieu, mais c'étaient des membres du corps qui agissaient ; ils étaient placés dans l'assemblée. Ce chapitre fait voir de la manière la plus nette possible

que, tandis que l'Écriture reconnaît positivement les assemblées locales dont nous avons déjà considéré les responsabilités et les actes, l'action du Saint Esprit est envisagée comme formant une Assemblée sur la terre, et y agissant, et est envisagée *uniquement* comme sur la terre – à l'exclusion de ce qu'elle sera dans le ciel, comme cela résulte évidemment de l'exercice des dons et de leur nature. Le point de vue tout entier sous lequel l'opération du Saint Esprit est présentée dans l'Écriture, est nié par la doctrine du traité, comme l'est aussi vraiment la véritable nature d'une assemblée locale. Si Apollos enseignait à Éphèse, il enseignait quand il allait à Corinthe. C'était un chrétien, et par cela même il appartenait nécessairement à l'assemblée des chrétiens de Corinthe, parce qu'elle était l'assemblée des chrétiens qui se trouvaient là. Cela n'empêche pas la discipline, mais rend la discipline valide pour toute l'assemblée de Dieu.

Si j'ouvre l'Épître aux Éphésiens plus spécialement consacrée à l'instruction des chrétiens sur les privilèges les plus élevés des saints individuellement, ou de l'Église, je trouve la même vérité. « Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » ; c'est-à-dire, Juifs et Gentils étaient réconciliés en un corps à Dieu par la croix : il croissait jusqu'à son plein résultat, mais il y avait sur la terre une habitation de Dieu par le Saint Esprit. Ici le grand point c'est l'unité – un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance. Mais où se trouve cela ? sur la terre. Les dons sont donnés à chacun selon la mesure du don de Christ. Après être monté en haut, Christ a donné des dons aux hommes – des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, et des docteurs, *jusqu'à ce que nous* parvenions tous, etc.

L'état céleste futur se trouve donc, encore, exclu. Néanmoins nous devons garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, car il y a un seul Esprit et un seul corps, la Tête étant montée en haut. Il a donné des dons – non pas dans *une* église ; les apôtres et les évangélistes exerçaient leur ministère, les premiers en partie, les derniers exclusivement, dans le monde, et les apôtres évidemment n'appartenaient pas comme tels à quelque assemblée particulière. La notion impliquée par cette locution les *membres* d'une *assemblée,* est *entièrement inconnue à l'Écriture.* Elle est employée comme une figure, et en allusion au corps humain. Nous sommes comparés à un corps, mais ce corps est le corps de Christ ; une assemblée n'est pas son corps, quoiqu'elle puisse en être la représentation locale. Je lis – « L'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous. »[19].

Maintenant, que la confusion annoncée d'avance soit arrivée, c'est ce que je suis certainement le dernier à nier : confusion qui fait que l'on sent doublement la consolation de la promesse – « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Mais toutes les fois que l'unité du corps sur la terre n'est pas reconnue, cela devient une simple association volontaire, agissant de soi-même. Ils ne peuvent prendre les Écritures pour leur guide ; ils ont commencé par les nier dans le point qui établissait leur propre position. Nous sommes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. Hélas ! du bois, du foin, et du chaume ont été bâtis sur le fondement ; il s'est glissé des hommes pervers, et des loups sont entrés ; les ordonnances et le légalisme ont corrompu la chrétienté, mais tout cela n'altère point la vérité de Dieu. Dieu a tout vu d'avance et a pourvu dans sa Parole à la marche de l'obéissance, et à de la grâce pour elle. Et lorsque nous nions une vérité scripturaire, il se peut que nous soyons des chrétiens sincères, et que nous le fassions par préjugé et par ignorance, mais nous nous privons nous-mêmes de la bénédiction et du caractère de sanctification rattachés à la vérité. De même, là où l'unité de l'assemblée sur la terre est niée, les bénédictions qui s'y rattachent sont perdues pour ce qui concerne notre profit personnel, et ces bienfaits ne sont rien moins que l'action du Saint Esprit sur la terre nous unissant à Christ comme ses membres, et agissant comme il trouve bon dans les membres ici-bas. Nier que l'assemblée soit souillée par la tolérance du mal, nier l'unité du corps sur la terre par la présence du Saint Esprit, c'est détruire toute la responsabilité de l'une, et toute la bénédiction de l'autre, et dans ces points-là annuler la Parole de Dieu.

Écho du témoignage, vol.3, p.393-417

12 – La seconde venue de Christ

Le Sauveur, avant d'aller à la croix, laissa comme dernière promesse à ses disciples ces paroles d'amour : « Que votre cœur ne soit pas troublé ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il en (était) autrement, je vous l'eusse dit ; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:1-3). Ainsi l'espérance chrétienne n'est pas la propagation de la connaissance du Seigneur dans le monde entier ; elle n'est pas non plus notre propre délogement par la mort pour être avec Christ, mais c'est son retour pour nous prendre auprès de lui-même, afin que nous soyons avec lui, le Fils, dans la maison du Père. Espérance céleste et bénie !

En conséquence, lorsque les apôtres sur la montagne des Oliviers suivaient des yeux leur Seigneur qui montait au ciel, « voici, deux hommes, en vêtements blancs, se tinrent là à côté d'eux ; qui aussi dirent : Hommes Gali-

[19] Comparez aussi, 1 Tim. 3:15. C'est une chose monstrueuse de dire qu'une assemblée volontaire particulière, que *des disciples chrétiens ont jugé avantageux de former*, est la colonne et le soutien de la vérité, quoique une assemblée locale de chrétiens doive en cela aussi représenter l'église, vérité qui ressort d'une manière frappante de ce passage ; pendant que, comme 1 Cor. 12, il fait voir que l'Apôtre en parlant d'une assemblée particulière, ne perd jamais de vue l'assemblée, et la considère toujours comme représentant celle-ci. Voyez un autre exemple remarquable de cela en Act. 20:28.

léens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel ? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel » (Act. 2:10 :11). Ils savaient bien qu'il y avait eu un départ réel et personnel de leur Maître ; et il est tout aussi certain que son retour sera réel et personnel. *Jésus reviendra du ciel.* L'incrédulité peut le nier ; mais l'incrédulité elle-même ne soutiendra pas qu'il s'agit d'une affaire secondaire. Ce retour changera aussitôt la face de l'Église, du monde et de toutes choses. Est-ce *là* quelque chose de secondaire ?

D'après cela, dans Act. 3:19-21, Pierre invite les Juifs à se repentir et à se convertir, pour que leurs péchés soient effacés en sorte que, « leur dit-il », viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur ; et qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné, et lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé de tout temps par la bouche de ses saints prophètes. Quoique le jour de la Pentecôte eût eu son accomplissement et que le Saint Esprit eût été donné avec une puissance jusqu'alors sans exemple, quoique le monde n'eût encore jamais été témoin d'un tel amour, exempt d'égoïsme, parmi des milliers de croyants, comme il le voyait alors, l'apôtre montre que la pleine bénédiction d'Israël et de la terre, dépendait de la venue future de Christ du ciel. C'est la mission de *Christ,* et non celle du Saint Esprit, de rétablir toutes choses selon la parole prophétique, quoique, sans aucun doute, l'Esprit doive être en ce même temps répandu sur toute chair. Il y a plus : Christ sera envoyé, selon ces témoignages, non pour la destruction de toutes choses, mais pour leur rétablissement. Et ceci s'accorde exactement avec la vision d'Apoc. 19:20, où Christ est représenté comme venant du ciel, puis comme régnant avec ses saints ressuscités, enfin, lorsque ce règne glorieux est terminé et que la terre et le ciel se sont enfuis, et alors seulement – comme jugeant les morts qui sont devant le grand trône blanc.

Les évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse convergent tous vers le même point. Ce n'est ni la mort, ni la destruction de Jérusalem, qui constituent l'espérance révélée, mais le retour de Jésus. Le chrétien individuellement, comme l'Église, a le Saint Esprit, et ce qu'il a à attendre, c'est Christ lui-même.

Ceux qui reculent le moment de sa venue trouvent leur prototype dans le méchant esclave de Matt. 24:48. Et ce que notre Seigneur disait à ses premiers disciples, il le dit à tous : Veillez ! Et il dit cela, non en vue de la mort, mais en vue de sa propre venue – de la venue de celui qui est le vainqueur de la mort (Marc. 13:33-37). Car la vérité est que le Seigneur seul est l'Époux ; et ce à quoi nous sommes appelés, comme le présente la parabole des vierges (Matt. 25), c'est à sortir à la rencontre de l'Époux. Telle est l'attente uniforme formée par les enseignements de notre Seigneur lui-même. Quant à sa portée morale, nous la trouvons dans Luc 12:35 et suivants ; et nous la trouvons présentée, sous ce rapport, comme l'espérance constante du cœur ; le cœur est assuré qu'il vient, bien qu'il ne le soit pas quant au moment, et il l'attend continuellement de jour en jour. « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ; et vous-mêmes, soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur Seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. »

Ai-je besoin d'insister sur la sagesse et la justice de Dieu dans tout cela ? Ce fut la Parole qui fut faite chair, et non l'Esprit. Ce fut ici-bas que Jésus souffrit pour les péchés, et que, par la grâce de Dieu, il goûta la mort pour tout. Il est glorifié dans le ciel ; mais certainement Jéhovah est vivant, et sa gloire remplira toute la terre ; – ce n'est pas seulement que le monde entendra le message de sa grâce. Ainsi donc le conseil de Dieu (Éph. 1:10), c'est « de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre en lui. » En attendant ; le Saint Esprit en est le témoin seulement, et non celui qui l'accomplit ; il est le sceau de la rédemption que Christ a opérée par son sang, et les arrhes de l'héritage auquel nous aurons part avec Christ à sa venue.

D'après cela, nous apprenons par Rom. 8, que la création elle-même, ruinée par le péché du premier Adam, est destinée à être affranchie par la victoire du dernier Adam. En attendant, elle soupire, et nous aussi, nous soupirons ; toutefois, nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; et nous ne soupirons pas moins parce que nous avons les prémices de l'Esprit ; « nous aussi soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. » Nos âmes ont déjà la rédemption en Christ, la rémission des péchés ; nos corps attendent la rédemption quand il reviendra ; et quand nous serons manifestés avec lui (Col. 3:4), la création alentour, quoiqu'elle soit nécessairement incapable de jouir comme nous des fruits de la grâce, sera elle-même affranchie de la servitude de la corruption, pour (jouir de) la liberté de la gloire des enfants de Dieu. »

Mais quoique nous trouvions la venue de Christ étroitement liée avec la marche, les joies, les afflictions, le culte, le service et les espérances des saints dans toutes les Épîtres de Paul (comme dans Rom. 13:12 ; 1 Cor. 1:7 :8 ; 3:13 ; 4:5 ; 5:5 ; 6:2 :3 ; 11:26 ; 15:23-55 ; 2 Cor. 5 ; Phil. 1:10 :11, 16 ; 3:20 :21 ; 4:5 ; 1 Tim. 6:14 :15 ; 2 Tim. 1:18 ; 4:8 ; Tite 2:13 ; Héb. 9:28 ; 10:25 :37) ; toutefois, c'est dans les deux Épîtres aux Thessaloniciens que nous voyons ce sujet le plus pleinement développé. La venue de Christ est-elle un thème trop élevé, trop abstrus pour des chrétiens spirituellement jeunes et peu instruits ? 1 Thess. 1, prouve, au contraire, que l'attente de Christ devrait se mêler aux sentiments de nos cœurs dès notre conversion. « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils. » Ensuite, s'il y a des afflictions en servant les saints et des obstacles aussi de la part de Satan, quelle est pour l'ouvrier du Seigneur sa couronne de joie ? Est-ce quelque récompense actuelle ou quelque marque de souvenir ? Non ; « n'est-ce pas vous (qui l'êtes) devant notre Seigneur Jésus Christ, à sa venue » (1 Thess. 2:19) ? Et encore, si un apôtre priait pour les saints, il désirait qu'ils abondassent de plus en plus dans l'exercice de l'amour, afin qu'ils fussent affermis « sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père à la venue de notre Seigneur Jésus Christ avec tous ses

saints » (1 Thess. 3:12 :13) ; combien une telle prière rapproche ce jour-là du cœur, répandant sa lumière sur la marche présente et sur les responsabilités de cette marche ! Puis encore, étaient-ils attristés, comme si quelques frères d'entre eux, qui étaient morts, pourraient se trouver privés de la participation à la venue de Christ et à l'enlèvement à sa rencontre en l'air ? 1 Thess. 4 dissipe pleinement les ombres ténébreuses de l'incrédulité, et montre que la vraie espérance n'est pas l'état de bonheur de l'âme séparée du corps, dans le ciel, mais l'association avec Christ quand il reviendra ; car « les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air. » Quant au monde, qui rejette celui qui seul délivre de la colère, sa portion ne peut être que le jour du Seigneur, qui « vient comme un larron dans la nuit » (1 Thess. 5:2 :3). » « Le jour » est la manifestation de la venue de Christ en jugement ; et « il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre » (Luc 21:35) ; mais les chrétiens sont « fils de la lumière et fils du jour », et ce jour-là ne les surprendra pas comme un larron.

La Deuxième Épître aux Thessaloniciens redresse l'âme quant à des craintes pour les saints vivants, comme la première avait corrigé l'erreur à l'égard de ceux qui étaient morts. La révélation du Seigneur du ciel sera une démonstration du juste jugement de Dieu – donnant du repos à ses saints, et rendant l'affliction à ceux qui les affligent (2 Thess. 1:5 :6, 7). Pourquoi donc s'effrayer de la fausse rumeur que le jour du Seigneur était venu avec ses terreurs et ses filets – quelle que fût l'autorité imaginaire qu'on revendiquait pour elle ? il les prie donc par la venue du Seigneur, laquelle doit rassembler les saints auprès du Seigneur dans le ciel, de ne pas être alarmés par l'idée que ce jour était présent. Car la vérité était que ce jour ne pouvait venir avant le moment où le mal à l'égard duquel le jugement devait agir, serait mûr et manifeste (2 Thess. 2). Enfin, dans le chap.3, l'Apôtre prie le Seigneur de diriger leurs cœurs « à l'amour de Dieu et à la patience de Christ. » Quelle pensée bénie que, si nous attendons le retour du Seigneur, nous avons communion avec sa propre patience, nous attendons avec Lui, si nous l'attendons Lui-même.

Il n'est guère besoin d'ajouter que les Épîtres de Jacques, de Pierre, de Jean et de Jude, ne font que confirmer et étendre la même doctrine, et insister sur elle, l'entremêlant aussi à la vie pratique de chaque jour. Voyez Jacq. 5:7-9 ; 1 Pier. 1:7 :13 ; 2:12 ; 4:5 :7 ; 5:1 :4 ; 2 Pier. 1:19 ; 3 ; 1 Jean 2:28 ; 3:2 :3 ; Jude 14:24.

L'Apocalypse imprime d'une manière emphatique son cachet sur le tout. Nous lisons dans l'introduction : « Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux aussi qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, Amen » (Apoc. 1:7). Que cela s'adapte bien à des visions de jugement ! La conclusion du livre est également appropriée et à sa place : « Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend, dise : Viens » (Apoc. 22:17). Telle est l'expression du cœur, de la part des saints individuellement et de la part de l'Église. Et en vérité, quelles autres paroles l'Épouse pouvait-elle faire entendre en réponse à celui qui s'annonce comme « la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin ? » Remarquez aussi que l'Esprit, le divin Consolateur qui habite en elle, sanctionne et conduit l'appel fait à l'Époux. Cher lecteur, si vous avez entendu la voix vivifiante du Sauveur, joignez-vous à ce cri. Il se peut que vous n'ayez suivi Jésus que d'hier ou d'aujourd'hui ; toutefois, ne craignez point : « Que celui qui entend, dise : Viens. » Mais si vous n'avez jamais connu sa voix, prêtez maintenant l'oreille, avant qu'il soit trop tard, à ces paroles pleines de grâce : « Que celui qui a soif, vienne ; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Avez-vous un profond sentiment de vos besoins, de votre misère, de vos péchés ? – Avez-vous « soif » ? s'il en est ainsi, vous ne pouvez lui dire : Viens ; mais vous pouvez venir vous-même à lui, et vous serez le bienvenu. Et même, si ce que vous sentez pardessus tout, c'est votre manque de sentiment, si seulement vous désirez recevoir de lui ce dont vous avez besoin et que vous ne pouvez trouver nulle part ailleurs, eh bien ! écoutez encore : « Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. »

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt. Amen ! Oui, viens, Seigneur Jésus » (Apoc. 22:20) !

Écho du témoignage, vol.3, p.417-425

13 – Introduction à Ésaïe

En lisant Matt. 1:2, nous apprenons entre autres choses comment il faut se servir de la prophétie ; mais nous y voyons aussi comment la traite l'intelligence charnelle : de sorte que ces chapitres nous présentent à la fois un modèle précieux et un avertissement salutaire dans nos méditations sur la parole prophétique.

L'évangéliste lui-même, sous la direction du Saint Esprit, nous montre l'un des vrais usages de la prophétie. Dans le cours de ces deux chapitres, il rappelle à l'esprit, à diverses reprises, les paroles des prophètes, à mesure que l'accomplissement de ces paroles passe successivement devant lui. Dans le chap.1 il rappelle Ésa. 7, lorsque l'ange annonça à Joseph de quelle manière s'opérerait la naissance de l'enfant. Dans le chap.2 il cite Osée 11, quand il nous dit que Joseph dut emmener l'enfant en Égypte. Il en use de même pour Jér. 31, à l'occasion du massacre des petits enfants de Bethléem par Hérode. Et puis, après que l'enfant eut été ramené d'Égypte et conduit à Nazareth pour y demeurer, il résume, pour ainsi dire, l'enseignement de tous les prophètes en un témoignage qu'ils auraient tous rendu en commun en touchant un pareil sujet, et, comme en leur nom à tous, l'exprime en ces termes : « Il sera appelé Nazaréen. »

Cela, je le répète, fait ressortir un des usages selon Dieu des portions prophétiques de l'Écriture. Naturellement, je sais que tout cela se faisait dans l'évangéliste et par lui, par le moyen de l'Esprit de Dieu ; mais nous y voyons comment la Parole devrait être soigneusement conservée dans le cœur des saints, de manière à en sortir aisément et à sceller, comme avec l'autorité divine, événement après événement, à mesure qu'ils se présentent. C'est là un précieux exercice d'un esprit renouvelé ; c'est là juger de nous-mêmes ce qui est juste, c'est discerner le temps comme nous discernerions les apparences du ciel. (Luc 12:56 :57.) Ce soin d'identifier ainsi, avec une sainte intelligence les anciens *oracles* de l'*Esprit* de Dieu avec les actes actuels de la *main* de Dieu, constitue une des formes de l'obéissance et du service de la foi et du culte.

Mais autre chose. Dans ces mêmes chapitres nous apprenons des hommes de l'Orient un autre usage de la prophétie. Ils l'avaient gardée dans leur cœur, pourrions-nous dire, quoique prononcée depuis des siècles. Ils avaient attendu son accomplissement quoiqu'il tardât, sachant qu'il aurait lieu tôt ou tard. Ils en avaient vécu, selon que je puis m'exprimer encore, depuis le jour de Balaam jusqu'au jour de Christ, et dans leur estime ils lui avaient tout subordonné : car aussitôt que le vieil oracle est accompli et que l'étoile promise est apparue, ils obéissent à la vision céleste, et, conformément au signal qu'elle donne, entreprennent dans la foi et dans l'espérance un voyage tout nouveau pour eux.

C'était là assurément un autre pieux usage de la prophétie, un usage fort noble et fort beau, le meilleur et le plus élevé. Il est beau, comme nous l'avons déjà remarqué, de voir l'évangéliste lui-même, le cœur tout plein, par le Saint Esprit, de souvenirs scripturaires, capable d'en faire usage et de les appliquer avec une sainte intelligence ; mais c'est une chose plus belle encore d'agir ainsi en payant de sa personne, sur la foi de communications scripturaires ou prophétiques. Tel est l'usage que firent en leurs jours Abraham et Daniel de la Parole de Dieu. Lorsque le jugement tout prochain de Sodome est annoncé à Abraham, il agit aussitôt d'après ce qu'il venait d'apprendre, et intercède pour cette méchante cité à cause des justes qui pouvaient se trouver dans ses murs. Lorsque Daniel apprend par les livres prophétiques que les soixante années que devait durer la captivité arrivaient précisément à leur terme, il s'applique par la prière et par le jeûne à implorer les miséricordes de Dieu pour son pays et pour son peuple. C'est de cette manière que les hommes de l'Orient que nous trouvons ici, se servent de la Parole de Dieu que les prophètes avaient laissée parmi eux, et c'est ainsi, bien-aimés, que nous devrions nous en servir. La Parole ne doit pas être dans l'intelligence comme une lettre morte, et il ne faut pas que la tête en soit plus occupée que le cœur et la conscience, quoique cette parole soit certainement de nature à en reprendre plusieurs ; mais nous devons savoir l'appliquer et lui laisser prouver sa valeur.

Tout cela renferme de l'instruction pour nous ; mais ces chapitres nous donnent aussi de saints et sérieux avertissements.

Les scribes de la cour d'Hérode possèdent l'intelligence claire et parfaite de la parole prophétique ; ils sont capables de l'*enseigner* aux autres ; elle est dans leur mémoire avec netteté et précision. Mais quoi qu'il en soit ainsi, quoiqu'ils puissent l'enseigner aux autres, ils n'en font point usage eux-mêmes. Spectacle solennel en vérité ! il s mettent les hommes de l'Orient sur leur voie de Jérusalem à Bethléem à la brillante lumière du prophète Michée, mais ils ne font pas eux-mêmes un seul pas sur cette route. Ils sont plutôt moralement dans la compagnie de ce Balaam qui avait fait entreprendre à ces mêmes hommes de l'Orient leur long voyage, de leur pays lointain à Jérusalem. Balaam, de même que ces scribes, et ces scribes de même que Balaam, étaient instruits de la voie de Dieu, mais elle demeura absolument sans influence sur eux. Balaam aimait le monde tout en annonçant le jugement qui devait l'atteindre, et ces scribes restèrent à la cour des rois quoique l'étoile brillât à Bethléem, conformément à la parole de Dieu à laquelle ils faisaient profession de croire et qu'ils prêchaient.

J'ai donc bien raison de dire que ces chapitres renferment un sérieux avertissement pour nos âmes, aussi bien que des instructions et des exemples encourageants. Il nous faut prendre garde que les Écritures ne soient pas simplement un objet d'activité pour notre esprit, et veiller plutôt à ce que notre cœur et notre conscience, chacun à sa place, soient sous les effets de la lumière des oracles de Dieu.

Mais je continue.

Les prophètes parurent en Israël à l'occasion de la corruption de la sacrificature. Ils furent un moyen extraordinaire de grâce que Dieu, dans sa souveraineté, employa pour maintenir ses relations avec le peuple, quand eurent manqué toutes les institutions du système établi.

Les prophètes étaient, soit qu'ils *parlassent,* soit qu'ils *écrivissent,* les ministres de l'Esprit. C'est Samuel qui commence leur série régulière comme nous l'apprenons par Act. 3:24, quoique leur ministère eût été employé parfois antérieurement. Ésaïe occupe cependant la première place parmi les prophètes qui *ont écrit.*

Ils étaient pour le peuple d'Israël ce que les évangélistes sont maintenant pour le monde. Ils censuraient ou demandaient qu'on changeât, qu'on se convertît. Ils invitaient à la repentance. Mais, parmi les traits qui les distinguent, le plus éminent c'est que l'*Esprit parlait par eux.* Ils n'étaient rien d'autre, rien de moins, rien de plus, que ce que le Saint Esprit les faisait.

C'était là une haute et honorable distinction. Il n'en était pas ainsi de la sacrificature. Aaron et ses fils, sacrificateurs selon la loi d'un commandement charnel, servaient dans leur charge en vertu du titre qu'ils tenaient de la chair. Ils n'étaient rien de moins ni de plus que ce que la chair les faisait. Ils étaient la postérité d'Abraham, et de

la famille d'Aaron. Ils servaient dans la chair, et non dans la présence et l'énergie de l'Esprit. Dans les prophètes, c'est l'Esprit qui parle *à* Israël, quoique ce ne fût pas l'Esprit qui servît *en* Israël par les sacrificateurs.

C'était là certainement une distinction. C'était aussi un pas en avant dans le déroulement des voies de Dieu. C'était un important jalon sur la route que s'était tracée la sagesse divine pour la manifestation de ses desseins et de ses trésors.

Il y a plus. Par la parole de prophétie le Seigneur traite ses élus comme des *amis.* C'est là une vérité très précieuse. Dans l'évangile de la grâce de Dieu, je sens que Dieu s'adresse à moi en tant que pécheur. Le salut de Dieu est annoncé, et moi, pécheur que je suis, je suis appelé à en prendre connaissance et à le saisir. Quand je lis les portions de l'Écriture relatives à la pratique, qui contiennent des exhortations, qui me donnent des conseils quant à ma marche et à ma conversation, m'instruisent des devoirs et des services que j'ai à remplir, et ont pour but de régler mon cœur, je me crois l'objet des soins de Dieu en vue de mon éducation et de ma préservation comme saint. Mais dans les Écritures prophétiques, j'ai lieu de me considérer comme un ami : le Seigneur me révèle ses secrets, il me traite comme quelqu'un qui a droit aux privilèges de l'intimité personnelle. À ce point de vue, quel merveilleux et excellent caractère les écrits des prophètes ne revêtent-ils pas pour nous !

Ne sommes-nous pas, puis-je demander, enfants et frères dans les divins conseils de la grâce ? Oui, certes, et aussi serviteurs, adorateurs et héritiers. Mais au milieu de toutes ces relations, nous nous trouvons aussi amis. Béthanie nous offre, dans une grande mesure, le tableau de ces côtés divers de notre bénédiction. Là Marthe servait, là Marie adorait, et là aussi Lazare occupait la place d'un ami, assis à table avec son Seigneur comme en intimité personnelle avec Lui.

Abraham était l'ami de Dieu ; il est appelé ainsi dans la Parole, et Dieu lui communiqua ce qu'il allait faire, quoique cela ne concernât pas personnellement Abraham lui-même. Moïse parlait à l'Éternel face à face, comme un homme parlerait avec son ami. Jérémie parlait à l'Éternel de ses jugements, en lui exprimant son étonnement et ses difficultés au sujet de quelques-uns d'entre eux. David était assis devant l'Éternel comme Lazare. Moïse et Élie, quoique dans la gloire, étaient dans une intimité semblable, s'entretenant avec Jésus sur la Sainte Montagne, montrant ainsi de la manière la plus éclatante et la plus sûre, que l'intimité et l'amitié commencées sur la terre se continuaient dans le ciel.

Car, nous pouvons bien véritablement nous dire, bien-aimés, qu'il n'y a pas moralement une grande distance entre la terre et le ciel, ou entre la condition présente et la condition future des saints de Dieu. Sans doute, c'est dans l'avenir céleste que se trouve la perfection de ce que nous possédons maintenant en esprit ou en principe : mais nous n'en sommes pas moins entrés dès à présent dans la vie de l'éternité. Si dans le voyage d'Élie en 2 Rois 2, Béthel vint après Guilgal, Jéricho après Béthel, et le Jourdain après Jéricho, le ciel vient, de la même naturelle manière, après le Jourdain. Le voyage eut ses stations, Élie alla de Guilgal à Béthel, de Béthel à Jéricho, de Jéricho au Jourdain et sur sa rive orientale, et de là au ciel. Mystérieuses voies dans la grâce surabondante du Seigneur qui nous disent toujours cette même intimité personnelle ! le chariot d'Israël et sa cavalerie se rendaient auprès du prophète : Élisée avait été son compagnon de voyage jusque-là, et maintenant c'est la cavalerie céleste d'Israël qui le sera. Dans les jours anciens, l'Éternel dirigeait sa marche vers Sodome ; mais il a besoin de se détourner dans la direction de la plaine de Mamré pour communiquer à Abraham ce qui l'amenait là. Il en est précisément de même dans la prophétie. Le Seigneur est en marche vers le jugement du monde et les gloires du royaume qui doivent suivre ; mais il s'arrête en route pour faire connaître à ses élus ce qu'il se propose de faire. Il est possible que cela ne les concerne en aucune manière, ainsi qu'Abraham, comme je l'ai fait observer, n'était personnellement concerné en rien dans ce que l'Éternel allait faire à Sodome ou de Sodome. Le Seigneur lui en parla cependant, et même se détourna de son chemin, et s'arrêta pour le faire. C'était le privilège de la relation dans laquelle Abraham était avec Lui ; c'était le secret de celui qui l'avait pris pour ami. « Car le Seigneur, l'Éternel ne fera aucune chose, qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs » (Amos. 3:7.) Mais je voudrais ajouter encore une autre remarque. Parfois la *personnalité* du prophète se montre. Nous sommes initiés aux exercices de son propre cœur, à mesure qu'il poursuit son sujet sous la main de Dieu. C'est là quelque chose de très heureux pour nous. Nos cœurs prennent plaisir à être ainsi rendus capables de comprendre les expériences de ces hommes privilégiés. Dans le livre de Jérémie, cette personnalité dont je parle apparaît et prédomine partout.

Il est presque superflu d'ajouter qu'il est fort bon dans l'étude des prophètes, de prendre connaissance de l'histoire ou des circonstances des temps dans lesquels ils exerçaient leur ministère, et cette connaissance, il nous faut naturellement la chercher dans les livres historiques de l'Écriture pareillement inspirés.

Il nous faut aussi remarquer soigneusement les citations faites dans le Nouveau Testament du livre prophétique qui peut nous occuper, et considérer l'intérêt avec lequel le même Esprit qui fit jadis ces communications, les emploie là, dans quelle connexion il les place, et quelle application il en fait.

Je voudrais montrer en peu de mots comme ces remarques conviennent à *tous* les écrits prophétiques du Nouveau Testament aussi bien qu'à ceux de l'Ancien ; mais je désire à présent consacrer un petit moment de plus à parler plus particulièrement d'Ésaïe, le premier dans la série des prophètes qui ont écrit – le premier, non dans l'ordre des temps, nous le savons, mais dans l'ordre des livres.

Lorsque nous nous disposons, par la grâce de Dieu, à méditer le volume des communications divines que nous avons reçues du Saint Esprit par le prophète que je viens de nommer, la première chose que nous avons à faire est de reconnaître l'étendue de chaque charge, de chacun des chants, dirai-je, dont le livre se compose ; de découvrir, j'entends, de nous rendre bien compte nous-mêmes, où chaque partie commence et où elle finit. Et comme direction générale dans cette recherche, je voudrais faire remarquer que la gloire ou le royaume, sous une forme ou sous une autre, se trouvera à *la fin,* et les reproches adressés au peuple sur la corruption, les menaces du jugement et choses pareilles, au *commencement.* Naturellement il y a des exceptions à cette règle, mais c'est une indication dont on se trouvera bien de tenir compte.

Quant aux matières générales, aux sujets que traite Ésaïe, nous trouverons, je crois, les cinq suivants d'une manière bien distincte ; ou du moins ces cinq époques successives dans l'histoire de la terre, sont envisagées par le prophète, généralement, dans toutes les parties de sa prophétie, mais sous une grande variété de formes et de connexions.

1° Les temps mauvais, les jours de la corruption en Israël, soit dans le temps même du prophète, soit en d'autres temps.

2° le jugement de cette corruption par l'Assyrien ou par d'autres.

3° le siècle présent « les temps des Gentils », l'intervalle durant lequel Israël n'est pas reconnu.

4° La crise, comme on l'appelle quelquefois, « les temps de la fin », la dernière des soixante-dix semaines de Daniel, où Dieu a affaire de nouveau avec Israël, et prélude au jugement final de la terre et des nations.

5° La gloire, ou le royaume qui suit cette crise ou ce jugement, époque désignée communément par le millénium[20].

Tels me semblent être, d'une manière générale, les sujets traités par Ésaïe, les périodes successives qu'il considère. En s'en occupant, il introduit très certainement et de toute nécessité, le Messie ainsi que le résidu ou les élus d'Israël préservés dans les jours de jugement ; mais l'Église n'apparaît nullement : elle était un mystère caché en Dieu, et non le sujet de la prophétie. Les prophètes, comme je l'ai déjà fait observer, avaient été suscités par suite de la corruption et de l'infidélité de la sacrificature. (v.1 Sam. 1-7 ; Act. 3:24 ;) et c'est à eux et par eux que sont révélés et communiqués les conseils divins concernant Israël, et la terre et ses nations. Mais le mystère caché en Dieu, et qui constitue un conseil divin qui ne concerne point Israël, ni la terre et ses nations, comme tels, ne leur fut pas révélé comme il est maintenant révélé par l'Esprit aux apôtres et aux prophètes du Nouveau Testament. (Éph. 3:1-9).

Mais que je fasse remarquer encore qu'en lisant Ésaïe, nous devons nous attendre à le voir parfois passer complètement par-dessus le long intervalle actuel, ou, ainsi que le Seigneur s'exprime, « les temps des Gentils. » Car il rattache son propre jour ou le jour de la corruption en Israël sous l'Ancien Testament, à la crise, ou « jour du Seigneur » ; – c'est-à-dire, la première à la quatrième des cinq époques que j'ai comptées. On dirait que c'est une histoire non interrompue qu'il écrit ; et cependant les parties en peuvent être séparées l'une de l'autre par des siècles nombreux et d'étranges et étonnantes révolutions sur la terre. Mais, dans le sens *moral,* tout cela est dans une merveilleuse harmonie : car lorsque, au jour de la crise, le Seigneur reprend ses voies avec Israël, il le retrouve précisément dans le même état de corruption qu'il était au commencement : *chronologiquement,* Israël forme de nombreuses générations ; *moralement,* il n'en forme qu'une.

En outre, en Ésaïe, comme dans les autres prophètes, il nous est donné de suivre l'œuvre de l'*Esprit* de Dieu à l'égard des âmes, aussi bien que celle de la *main* de Dieu à l'égard des circonstances où se trouve le peuple. Je puis dire même que ces deux côtés des choses pénètrent nécessairement tous ses écrits : mais on y trouvera une grande et belle variété dans la manière de les traiter et de les présenter, et sans que d'ailleurs il y ait la moindre confusion. D'ordinaire on lit Ésaïe, il m'est permis de le supposer, comme si son volume n'était qu'une masse de matières difficiles à distinguer ou à ramener à quelque ordre – quoique on y voie briller beaucoup de lumière, et qu'on y découvre révélées bien des anticipations merveilleuses de l'avenir. Tout cela a réjoui et guidé les élus de Dieu dans tous les âges, et les a fortifiés dans la foi et l'espérance : mais tout cela n'est point rendre justice à ce précieux ouvrage de l'Esprit de Dieu, ce n'est point l'apprécier d'une manière digne de lui. Car la lumière de Dieu qui rayonne dans ses pages est une lumière sûre, et la voix de Dieu qui s'y fait entendre ne rend que des sons certains et d'un parfait accord. Il faut que le lecteur cesse de ne considérer ce livre que comme une masse confuse de matériaux, ou bien dans son travail de méditation sur lui, il ne lui rendra pas une pleine justice, non plus qu'il ne se la rendra à lui-même.

Je me propose tout simplement de diviser ce livre en ses différentes parties, telles que j'ai cru les voir et que j'ai déjà appelées chants ou charges : chacune d'elles est comme un souffle distinct de l'Esprit de sagesse et de ré-

[20] Ces deux dernières époques sont appelées par tous les prophètes, puis-je dire, « le jour du Seigneur ». Car ce jour-là agit d'abord par le jugement, ensuite par le *gouvernement.* Il embrasse la crise et le royaume. Précisément comme le jour naturel qui d'abord juge les ténèbres en les repoussant de la création, et ensuite la gouverne le temps qui lui est assigné.

vélation, de l'Esprit de vérité, du Saint Esprit. Puis, après avoir ainsi séparé les sections l'une de l'autre, je donnerai un titre à chacune, selon que la section peut elle-même le suggérer naturellement.

Une réflexion que je désire ajouter encore, car j'en sens la vérité, c'est qu'il est tout particulièrement opportun et utile pour l'édification, de méditer la vérité prophétique au temps actuel, temps certainement d'une grande signification. Le monde marche rapidement à grands pas vers ce comble d'orgueil et d'iniquité qu'ont annoncé d'avance tous les prophètes et qui doit être jugé au jour du Seigneur, avant que la gloire puisse être révélée et le royaume établi[21]. Mais la gloire n'en sera pas moins révélée et le royaume n'en sera pas moins établi ; car la terre entière, toute corrompue qu'elle sera, passera à travers la crise dans la gloire. Dieu jugera ; mais son jugement sera à purification, et non à destruction : la terre lui survit. C'est ce dont l'arc-en-ciel est le gage, l'arc-en-ciel de Gen. 9, et de Apoc. 4 et 10 – deux portions du divin volume bien éloignées l'une de l'autre, qui se réunissent pour tenir le même langage de miséricorde et de salut envers cette terre que Dieu donna au commencement aux enfants des hommes, et qu'il aime encore si bien lui-même. Voici en effet ce que nous lisons : « Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie, que les champs s'égaient, avec tout ce qui est en eux. Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie. Que la mer bruie avec tout ce qu'elle contient, et que la terre avec ceux qui y habitent fassent éclater leurs cris ; que les fleuves frappent des mains, et que les montagnes chantent de joie, au-devant de l'Éternel. » (Ps. 96:98.) Alors il sera dit à l'Éternel, au Créateur, et aussi de Lui, dans les paroles d'un autre psaume : « Envoies-tu ton Esprit, elles sont créées, et tu renouvelles la face de la terre. Que la gloire de l'Éternel soit à jamais ; que l'Éternel se réjouisse en ses œuvres ! » (Ps. 104).

J'ajoute maintenant ce dont j'ai déjà parlé, une espèce d'index ou « une table des matières », décrivant les parties diverses dans lesquelles, à ce qu'il m'a paru, on peut diviser ce grand et précieux écrit de l'Esprit de Dieu.

On y trouvera indiqués dix-huit sujets distincts ; et une remarque intéressante à faire, c'est que chacune de ces divisions est citée dans le Nouveau Testament,[22] le Saint Esprit apposant ainsi une seconde fois son sceau, si c'était nécessaire, à ses propres révélations faites des siècles auparavant.

Les sujets

sujets	chapitres
1. La préface	1
2. Le Jour du Seigneur	2-4
3. La Vigne	5
4. Le Trône de la Gloire Judiciaire	6
5. La Confédération ; ou, Emmanuel et les enfants	7-9:7
6. L'Assyrien	9:8-12
7. Le Foulage des Nations	13-27
8. Les Cinq Malheurs	28-35
9. L'Intermède Historique	36-39
10. Israël à Babylone	40-48
11. Jésus et Jérusalem	49
12. Jésus ressuscité et le Résidu…	40-52:12
13. La Croix et ses Vertus	52:13-54
14. Le Résidu manifesté	56-57
15. L'éducation d'Israël pour le royaume	58-60
16. Les deux Avènements	61-63:6
17. Prière d'Israël et réponse du Messie	63:7-65
18. La Conclusion	66

[21] La chrétienté, en ces temps des Gentils, s'étant corrompue précisément comme l'a fait Israël avant elle, sera amenée sous cette action judiciaire du jour du Seigneur. L'Apocalypse constitue expressément le grand témoignage de ce fait. De même que les anciens prophètes, elle traite de la corruption, du jugement, et de la gloire.

[22] L'intermède historique n° 9, peut faire exception – et encore c'est à peine une exception ; car c'est un morceau d'histoire, et non un chant prophétique proprement dit.

J'ajouterai maintenant une note sur chacune de ces divisions ; mais simplement dans l'espérance d'aider le lecteur à découvrir, si c'est nécessaire, la pensée principale qu'elle renferme.

Notes

Le chapitre 1 contient tous les principaux sujets du livre – la corruption, le jugement et la gloire, ou le royaume ; il signale aussi le résidu et le siècle présent ou la parenthèse des Gentils. C'est pour cela et parce qu'il est complet par lui-même, que je l'appelle « la préface. »

Chapitres 2-4. – Ici le royaume, sous la figure d'« une montagne », est anticipé au commencement et présenté dans quelques-unes de ses gloires à la fin. Mais la corruption et le jugement n'en constituent pas moins la grande matière de cette charge. Toutefois le résidu y apparaît un moment. (Ch. 3:10). L'état de vertige, qui, d'ordinaire, dans les voies de Dieu, précède la destruction, est décrit chap.3:1-9. Le jugement de Dieu est désigné par le nom qu'il a ordinairement dans l'Écriture « le jour du Seigneur », et en conséquence je le donne pour titre à cette section.

Chapitre 5. – Cette figure d'une vigne est employée dans le même sens par le Seigneur en Matth. 21. Nous trouvons ici la corruption et le jugement – le jugement comme à présent durant « les temps des Gentils » ; mais il n'y a aucune allusion au royaume, ce qui est tout à fait extraordinaire : précisément comme c'était très extraordinaire que le Seigneur parlât de sa mort, sans parler aussi de sa résurrection. Le titre de « la vigne » se présente nécessairement de lui-même.

Chapitre 6. – Ce trône-ci est un trône de jugement ou de gloire judiciaire. Cela ressort du chapitre lui-même comme aussi des allusions qu'il y est fait dans le Nouveau Testament. (Voyez Matth. 13 ; Jean 12 ; Act. 27.) On peut dire que le prophète représente en un sens le résidu. Il fait la même expérience que Jean en Apoc. 1. Ici, comme dans le chap.3, l'état de vertige précède aussi la destruction. Cette portion est naturellement appelée, « le trône de gloire. »

Chapitres 7-9:7. Ici nous voyons l'incrédulité en Israël suivie aussitôt du jugement. Mais les confédérations de leurs ennemis doivent être finalement toutes dissipées, (ce dont il est donné un gage immédiat) un résidu doit être réservé et élevé, et la gloire dans le royaume réalisée. Emmanuel et ses enfants mystiques en sont le signe certain. Des signes ou des gages analogues sont donnés dans la Genèse. (Voyez aussi Osée 1.) C'est est une chose toute naturelle d'appeler cette charge « la Confédération, ou Emmanuel et les enfants. »

Chapitres 9:8-12. – Nous apprenons ici qu'après plusieurs châtiments plus légers, Israël (non pas Juda) est finalement châtié de Dieu par l'Assyrien. (2 Rs. 18.) Mais l'Assyrien lui-même est jugé – son orgueil et sa folie sont décrits d'avance. La chute de l'Assyrien mène toutefois au royaume ; et cela montre que l'Assyrien n'est pas seulement celui qui a fait Israël captif, comme dans les temps anciens, mais est l'ennemi d'Israël dans les derniers jours, comme on le voit en Michée 5:5. (Comp. Ch. 10:22, et Rom 9:27-11:10, et Rom. 15:12.) En conséquence cette section est bien appelée « l'Assyrien. » le royaume ou la gloire, est *célébré* dans le ch. 12, comme en Ex. 15 – il avait été plutôt *décrit* dans le chap.4.

Chapitres 13-27. – Ceci nous présente le jugement ou le foulage (pour employer le langage prophétique) de toutes les nations qui s'étaient mêlées des affaires du peuple de Dieu ; et cet acte de jugement ouvre la voie à la délivrance d'Israël et au royaume. Il faut considérer les conquêtes de Nebucadnetsar dans les jours anciens, comme des gages typiques de ces jugements nationaux des derniers jours qui introduisent ainsi dans le royaume. Les chap.25-27 montrent dans le résidu des exercices d'âme, et des principes de vérité qui conviennent à une époque et à une action telles que celles-là. La chrétienté ayant eu à faire avec le Seigneur d'Israël, comme ces nations avaient eu à faire jadis avec Israël lui-même, doit avoir sa place et sa part dans ces jugements. (Voyez l'Apocalypse). Le titre « le foulage des nations » s'indique de lui-même pour cette charge.

Chapitres 28-35. – Différente des charges qui précèdent, celle-ci ne s'adresse pas aux nations, mais au peuple de Dieu. Les malheurs sont successivement prononcés sur Samarie – sur Jérusalem – sur les enfants revêches qui prenaient *conseil* de l'Égypte – sur ceux qui descendaient en Égypte pour avoir du *secours* – et ensuite, mais non jusqu'à ce moment-là, en cinquième et dernier lieu, sur celui qui fourrage Israël, le grand ennemi des derniers jours. Mais graduellement, à mesure que nous avançons à travers ces malheurs, la délivrance promise et la joie se dessinent plus pleinement – jusqu'à ce qu'à la fin tout est gloire, fruit béni de la promesse. Nous l'appelons simplement « les cinq malheurs ».

Chapitres 36-39. – Voici « l'intermède historique. » Nous l'avons dans les livres historiques – non, cela va sans dire comme un épisode à cette place-là, mais comme partie intégrante du sujet principal. (Voir 2 Rois et 2 Chroniques.) Nous savons que l'Écriture renferme des paraboles historiques, aussi bien que des paraboles fictives. Elles portent le nom d'« allégories » en Gal. 4 : et je crois que les fragments d'histoire de ces chapitres-ci sont des allégories. Mais je n'en dis pas davantage, sauf ceci que je désire ajouter. L'écrit d'Ézéchias est comme le cantique chanté à la Mer Rouge, comme le cantique de Déborah, le cantique d'Anne, les lamentations de Jérémie, et le cantique de Marie en Luc 1 : c'est-à-dire, qu'il a un deuxième sens. Sa maladie, a de même un deuxième sens – comme le naufrage de Jonas, le joug de Jérémie, le mariage d'Osée, ou la ceinture de Paul.

Chapitres 40-48. Dans cette section de la prophétie d'Ésaïe, Israël, le peuple de Dieu, est vu comme à Babylone ; et la chose étant ainsi, Dieu, le Seigneur d'Israël, est présenté par le prophète comme faisant trois choses.

1° il plaide sa propre cause avec Babylone et ses idoles, les convainquant de leurs crimes et les confondant.

2° il plaide sa propre cause avec son peuple qui est là à Babylone, lui faisant des reproches et l'instruisant.

3° il plaide la cause de son peuple avec Babylone, le délivrant de cette prison de fer.

C'est une action parfaite. Telle fut pareillement la marche que Dieu suivit jadis lorsque son peuple était en Égypte, comme nous le voyons en Ex. 1-15. Et ce sont là des images des voies de Dieu dans et avec ce monde où se trouvent ses élus. Nous appelons simplement cette partie « Israël à Babylone. »

Chapitre 49. – Dans ce magnifique chant du prophète, on entend le Messie réciter sa propre histoire, depuis le sein de la Vierge jusqu'au trône du royaume. Mais Sion, comme si elle avait écouté ce récit, se plaint d'avoir été oubliée, ne se trouvant pas à sa place dans cette histoire. Le Messie répond à cette plainte par de bonnes paroles et des paroles consolantes. Je puis donc appeler ce chapitre « Jésus et Jérusalem. »

Chapitres 50-52:12. – Ici le Seigneur, comme ressuscité, récite sa propre histoire comme depuis le temps de la fin de Matt. 23, lorsqu'il met de côté Israël (en sortant de Jérusalem) jusqu'au jour de sa résurrection où Dieu le justifia. Puis, en conséquence de cette histoire, il conseille et instruit le résidu, son Israël, au milieu des nations : et sous l'effet de cet enseignement le résidu est conduit sur le terrain de la grâce et de la vérité. Une grande partie de la doctrine de l'Épître aux Romains se fait entrevoir ici. On y anticipe le jour de la délivrance ; le titre de « Jésus ressuscité et le résidu » semble bien approprié à cette section.

Chapitre 52:13-55. – Dans celle-ci, c'est la croix, ou Jésus crucifié, que considèrent alternativement Jéhovah et le véritable Israël – Israël au jour de sa foi et de son réveil. Et sur l'autorité de la croix, l'Esprit s'adresse à Jérusalem pour lui faire entendre le langage des plus riches promesses, et aux pécheurs pour ouvrir devant eux les voies les plus larges de la grâce : tout cela nous disant, comme nous le savons à quelles merveilles de grâce et de gloire la croix peut servir de fondement. Cette charge n'a pas le caractère général des autres, et ne traite pas de la corruption, du jugement, et de la gloire. Elle a plutôt son objet propre et peut être justement appelée « la croix et ses vertus. »

Chapitres 56-57. – Celle-ci peut se diviser en trois parties.

1. La nation est sommée de produire du fruit pour Dieu d'une manière convenable à l'alliance sous laquelle elle est ; et des bénédictions sont promises aux étrangers et aux eunuques s'ils veulent se joindre au Dieu d'Israël. (56:1-8.)

2. L'iniquité de la nation pleinement démontrée, les bêtes des champs (les empires Gentils) sont invitées à venger sur elle la querelle de Dieu. (56:9-57:13.)

Au milieu de la nation apostate, le résidu est manifesté sous des traits d'une très grande beauté morale, (57:13-21.)

Nous apprenons, incidemment, que quelques membres du résidu seront martyrisés, comme il est dit dans le Psaume 79, et dans l'Apocalypse.

C'est la matière générale dont traite Ésaïe que nous avons ici, mais nous donnons à cette section le titre de : « Le résidu manifesté. »

Chapitres 58-59. – Nous pouvons diviser ces chapitres en cinq parties :

1. La nation, par le commandement de Dieu, est solennellement sommée de reconnaître ses péchés (v.58) ;

2. Le résidu se rend à cette sommation. Il s'identifie avec le péché de la nation, comme Esdras, Néhémie, Daniel et d'autres, en leur jour (59:1-15) ;

3. En réponse, le Seigneur se prépare à rétablir son Israël ainsi que toute l'Écriture, puis-je dire, nous l'enseigne (59:15-20) ;

4. L'Éternel s'adresse alors au Messie comme dans les termes de la nouvelle alliance (59:21) ;

5. Alors vient la description en détail de la dispensation glorieuse du royaume (v.60).

Titre : « L'Éducation d'Israël pour le royaume. »

Chapitres 61-63:6. – Je crois qu'un jour de vengeance eût accompagné le premier avènement du Seigneur s'il eût été reçu ; elle serait tombée alors sur les oppresseurs Gentils d'Israël. Mais le Messie ayant été rejeté, la vengeance n'a pas été exécutée, ni Israël délivré. Et maintenant, lorsque la vengeance viendra, comme ce sera le cas au second avènement, les Juifs devront y avoir leur part. Ainsi ils se sont attirés des maux à eux-mêmes, comme nous faisons tous parfois, et comme ils l'ont fait auparavant quand ils cheminaient par le désert. En conséquence, leur marche vers le royaume, dans les chapitres 62:63, est différente de ce qu'elle aurait été, comme dans le chap.61. Le Seigneur s'associe des sentinelles comme nous voyons dans les Psaumes et en Luc. Voyez d'autres sentinelles chap.52:8. Nous pouvons appeler cette charge « Les deux avènements. »

Chapitres 63:7-65. – Ces chapitres nous offrent un exemple des exercices de cœur du résidu, qui sont décrits avec tant d'étendue dans les Psaumes. Ils forment un appel et une réponse, comme entre le résidu et Jéhovah-Messie. L'Esprit a retracé ces expériences de saints de Dieu comme les livres chrétiens le font si habituellement de nos jours. Car le résidu se compose des saints de cette époque-là ; seulement ils portent le nom de « résidu » parce qu'ils sont le reste préservé du jugement de la nation pour les bénédictions du royaume. Cette charge constitue un dialogue, et nous lui donnons pour titre : « Prière d'Israël et réponse du Messie. »

Chapitre 66. – Ce dernier chapitre, de même que le premier, renferme toutes les matières qui font en général le sujet des charges d'Ésaïe : la corruption de la nation, le jugement, la préservation d'un résidu élu, la gloire ou le royaume, et « les temps des Gentils. » « La miséricorde » et « le jugement » composent ici alternativement le sujet. (Ps. 101:1.) Mais, au verset 19, il présente l'évangile de *la gloire,* comme d'autres parties de l'Écriture nous donnent l'évangile de Canaan (Héb. 4), l'évangile de la *vocation céleste,* comme elle est maintenant pour nous (Héb. 4), l'évangile du royaume (Matt. 24, et Apoc. 14). On peut rapprocher Zach. 14 de ce chapitre-ci, et le discours de Paul à Athènes (Act. 17), de son premier verset. Cette charge, étant complète en elle-même, comme le chapitre premier, nous l'appelons simplement « la conclusion », comme nous avons appelé celui-là « la préface. »

Ces notes sont très courtes. J'ai désiré qu'elles le fussent autant que possible, mais qu'elles servissent pourtant à faire ressortir dans chacune de ces charges, au moins quelqu'une de leurs pensées principales. Je ne me suis proposé rien de plus que de donner une table des matières du livre d'Ésaïe, et ensuite un léger aperçu, d'après mon jugement, de leur portée et de leur signification générales.

Conclusion

J'ai donc désiré et entrepris de faciliter un peu et de rendre plus profitable l'étude de ce premier des prophètes qui ont écrit, comme je puis appeler Ésaïe.

Ce n'est qu'un petit service dans cette voie que cet article a rendu ; mais quelle délicieuse tâche que de faire ressortir les gloires et les perfections de l'Écriture précisément au temps où nous sommes ; car aujourd'hui l'insolence de quelques hommes dépasse toutes limites, et leur manque de cœur est égal à leur insolence. Comme il faut qu'ils prennent peu souci des pauvres gens sans instruction, qui marchent dans la crainte de Dieu à la lumière de la foi et dans les consolations de l'Esprit, pour attaquer tous les fondements de leur paix et envoyer leur âme flotter à l'aventure ! Et quelle insolence d'Amalécite n'est-ce pas que de s'avancer et de braver ainsi la gloire à sa propre face ! car le volume sacré est-il autre chose, je le demande, que, sous une forme différente, une colonne de nuées (la demeure de la gloire) qui accompagne le camp des élus en marche à travers le désert de ce monde ? La gloire n'y demeure-t-elle pas ? l'Écriture n'est-elle pas un dépôt, un tabernacle de gloires morales innombrables ? Et n'est-ce pas son heureuse affaire d'illuminer le sentier de l'Israël de Dieu d'aujourd'hui ? N'est-elle pas tout cela ? Et s'il en est ainsi, n'est-ce pas une insolence l'Amalécite que de s'avancer, et de la braver à sa face, en résistant au camp de Dieu qui met sa confiance en elle et qui marche à sa lumière. (Ex. 17.)

Quel solennel procès doit avoir le Seigneur avec ces hommes, quand nous lisons à la fin de ce chapitre une déclaration comme celle-ci : « Parce que la main a été levée sur le trône de l'Éternel, l'Éternel aura la guerre contre Amalec d'âge en âge. »

Et tout cela c'est de fait l'iniquité qui doit signaler les derniers jours du monde de l'homme : c'est le cœur des enfants de l'homme s'exerçant à cet esprit qui doit mûrir l'audacieuse incrédulité de « la bête » et de ses confédérés ; car ils combattront contre le Cavalier et son armée quoique venant du ciel, comme jadis Amalec combattit contre Israël quoique la colonne de gloire brillât en ce moment sur lui. (Apoc. 19.) Mais nous chantons encore, et nous continuerons de chanter :

Comme le Livre saint resplendit de clarté !
Il ressemble au soleil qui, plein de majesté,
Projette autour de lui sa royale lumière,
Éclaire l'univers, et n'a rien qui l'éclairé.

Écho du témoignage, vol.3, p.425-449

14 – La grâce et la gloire de Dieu

Nous voyons, par toute l'Écriture, que le grand but qui y est poursuivi est de rattacher l'âme à Dieu personnellement. Après la chute, c'est la voix de l'Éternel Dieu se promenant dans le jardin qui s'adressa à Adam, et c'est de la présence de l'Éternel Dieu qu'Adam se cacha – et ainsi de suite ; – je n'ai pas besoin de dire dans combien d'exemples est présentée la connexion personnelle de l'âme avec Dieu jusqu'à ce que nous atteignons son point culminant dans l'évangile de la gloire, confié à Paul : « La lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ. » C'est ici seulement que l'âme est véritablement dans le culte. Il y a d'autres vérités et d'autres parties du témoignage pour Dieu : la vérité dispensationnelle, les principes, etc, toutes choses fort impor-

tantes à leur place, et précieuses aussi loin qu'elles vont ; mais celle-ci seule fournit toute la carrière, pour ainsi dire, et touche au but.

Je puis éclaircir ce que je veux dire quant à ces deux ordres de vérités et de témoignages, par l'exemple du fils prodigue dans la maison du Père. Pour qu'il ne sentît pas ce qu'il y avait dans son état de peu approprié à la maison, le père appela les serviteurs et leur ordonna de le revêtir d'habits qui fissent connaître sa haute position et lui en donnassent l'assurance : œuvre très heureuse et très intéressante pour les serviteurs, et d'un ordre qui en occupe un bon nombre parmi nous aujourd'hui ; mais toute intéressante qu'elle est, elle ne *va* pas jusqu'au *bout* du dessein du père. Si le prodigue eut été seulement revêtu et enrichi d'ornements, et n'eut pas été ensuite conduit dans la maison de son père, tant le fils que le père eussent été privés du grand but et de la grande jouissance de leur réconciliation.

Pareillement, en Josué 5, je trouve tous les préparatifs en vue de la possession du pays ; et un serviteur habile pourrait m'instruire avec ardeur et d'une manière profonde dans chacun des détails, depuis la circoncision, jusqu'au blé du pays ; mais je perdrais la puissance réelle et le droit conscient de l'*entrée,* si je n'avais pas vu le chef de l'armée de l'Éternel, et connu, comme un adorateur qui a délié son soulier de ses pieds, que c'est *avec lui* que je prends possession. En 2 Cor. 4:6, l'Apôtre a fait voir comment la réception de l'évangile nous rattache à Christ dans la gloire, comme il l'avait ainsi rattaché lui-même au commencement lorsque cet évangile lui fut enseigné, et qu'il lui fut ordonné d'être ministre et témoin *des choses qu'il avait vues.* Or, c'était un Christ glorifié qu'il avait *vu ;* par conséquent, si quelqu'un ne voit pas cette lumière qui est le ministère de la justice, ce n'est pas le salut simplement qu'il rejette – mais « la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face (ou la personne) de Jésus Christ. »

J'ai souvent senti que, dans la prédication ou l'enseignement, la personne et la présence du Seigneur n'étaient pas le *souverain bien* placé devant l'âme. Pour quelques-uns (les évangéliques) la prédication de l'évangile consiste dans l'invitation aux pécheurs à présenter Christ à Dieu comme une expiation parfaitement suffisante pour tous leurs péchés ; d'autres, plus éclairés, proclament l'amour de Dieu manifesté en son Fils qui donne la vie éternelle à tout croyant. Mais les uns et les autres manquent de présenter Dieu établissant la justice dans son propre Fils, et par Lui, et dans sa vie, et conduisant le prodigue croyant dans sa propre maison, dans une étroite intimité avec lui-même pour toujours, à la pleine et perpétuelle joie *de l'un et de l'autre.* Quoique les deux paraboles qui précèdent celle du fils prodigue insistent largement sur le gain du pécheur, elles n'entrent en aucune manière dans la satisfaction *de Dieu – son* gain, dans sa joie pouvons-nous dire. Nous comprenons peu l'évangile de la gloire de Christ révélé à Saul de Tarse, qui, *dès lors,* devient le témoin *des choses qu'il avait vues.* La gloire de Dieu devint le point de départ du pécheur ; comme elle fut aussi le but pour le prix de la haute vocation de Dieu dans le Christ Jésus. Sous la loi, il y avait des sacrifices qui, cependant, ne sauvaient jamais les transgresseurs de la loi des pénalités légales. L'évangile prêché même de nos jours, est davantage la présentation du sacrifice proclamé, je l'admets, comme parfaitement suffisant et faisant parfaite satisfaction, et les pécheurs sont invités à s'en approcher ; mais ce n'est point là présenter à la foi le salut de Dieu, à cause que le sacrifice est rempli *pour lui* d'une satisfaction infinie ; *sa* satisfaction étant le principal, le grand sujet présenté à la foi. La réception du fils prodigue, quelque grand que fut son rétablissement, ne tire pas sa principale importance de la plénitude de sa sûreté et de la grandeur de sa délivrance, mais de l'accueil si empressé, si tendre du Père, et de son heureuse intimité avec Lui.

Nous avons besoin d'un évangile qui nous associe avec la présence de Dieu dans sa joie, et nous avons besoin d'être élevés dans sa parole de manière à être associés avec notre Seigneur personnellement comme la copie vivante de la pensée de Dieu.

Écho du témoignage, vol.3, p.581-584

15 – Fragments et Pensées

« Encore quelques soupirs dans cet épais et lourd élément, et tout sera énergie et santé, force et joie, pureté et paix. » – G. V. W.

« Nos désirs sont des pressentiments de facultés qui se trouvent au-dedans de nous, et des indices de ce que nous serons en état d'accomplir. »

~~~~~

L'histoire de Rahab m'a encouragé parfois au sujet des parents inconvertis : elle abrita toute sa famille sous le cordon d'écarlate.

Bientôt notre voyage de pèlerins sera terminé et alors nous raconterons comme Moïse à son beau-père ce qui nous est arrivé dans le chemin, et comment le Seigneur nous a délivrés.

~~~~~

Héb. 13:5, 6

Dans le verset 4, notre auteur parle du mariage, de son caractère honorable, de ses devoirs et de son usage, mettant ainsi le chrétien sur ses gardes quant à cette importante relation et lui enseignant comment il doit se garder par rapport à elle. Au verset 5, il commence à nous prémunir à l'égard des soucis de cette vie. Nous devons marcher comme des gens qui ne se confient pas dans les richesses et qui sont contents de ce qu'ils ont. Le *comment* et le *pourquoi* d'une telle marche se trouvent dans ce que Dieu a dit Lui-même : « Je ne le laisserai point et je ne t'abandonnerai point. » La présence du Seigneur avec nous ici-bas peut bien suffire pour nous rendre « contents » et « sans confiance dans les richesses. » le verset 6 semble faire allusion à quelque état de choses pareil à celui que décrit Jacques 5:1-5, temps de grandes difficultés, où la main de l'homme est contre son compagnon ! Que faire alors ? Sûrement, en de tels jours, il y a plus de puissance dans la présence du Seigneur avec nous pour nous délivrer d'inquiétude et nous rendre contents, qu'il n'y en a dans les épreuves de ces jours pour causer de l'angoisse et de l'anxiété.

Il se peut que pour bien des pauvres ce soit « difficile de trouver du travail ; plus difficile encore d'en obtenir un bon prix, et le plus difficile de tout d'être payé pour le travail accompli. » Mais la présence du Seigneur vaut mieux que la vie, et le cœur peut s'en contenter.

Il y a une grande force aussi dans la manière dont la déclaration est faite.

« Lui-même a dit : Non, jamais je ne te laisserai ; jamais, non, jamais je ne t'abandonnerai. » Remarquez la force de ce langage. *Lui-même* a dit, *toi* individuellement, non pas vous, simplement, considérés en masse ; et ensuite la répétition de la négation ; « Non, jamais » – jamais ; non, jamais. Évidemment, l'apôtre veut que nous sachions qu'il est une pensée qui n'a ni ne peut avoir place dans le cœur de Dieu : celle d'oublier son peuple ici-bas. Non seulement Dieu nous a donné toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ Jésus, et nous a assuré aussi la gloire et la bénédiction célestes quand le désert sera passé, mais, de plus, il est avec nous pour nous conduire lui-même tout droit dans la traversée du désert. Les circonstances difficiles par lesquelles il avait eu à passer dans le désert, ne furent pour Dieu que l'occasion de faire voir qu'il était lui-même avec le peuple avec toute sa grâce et toute sa puissance. Ici il y a deux choses à signaler : la présence de Dieu et notre foi en elle. (Voir Ex. 17:7 ; Agg. 2:5.) il est avec nous, toujours et jusqu'à la fin. Mais si nous ne savons pas comment mettre notre « Amen » à cela, certainement nous ne serons point affermis (És. 7:9).

Considérez les épreuves dans les ombres de votre nuit et elles vous sembleront ténébreuses. Voyez-les à la lumière de la présence du Seigneur avec vous, et alors elles brilleront. En vérité, à mesure que nous avançons, nous trouvons que les choses nous affectent selon que nous les contemplons dans la foi ou avec les yeux, dans la grâce ou dans la nature. C'est Dieu ou mon pauvre moi déchu, qui caractérise pour moi mon sentier à mesure que je marche.

« NON, JAMAIS JE NE TE LAISSERAI ; JAMAIS, NON, JAMAIS JE NE T'ABANDONNERAI » est la bannière du Seigneur pour son saint, bannière qui flotte au-dessus de toute circonstance possible.

C'est un mauvais signe pour l'Évangéliste, lorsqu'il fait peu de cas de la conviction de péché, car cela montre qu'il ne comprend ni le message dont il se dit chargé, ni les voies de celui dont c'est le message. Quand Dieu révèle sa miséricorde et sa compassion à une âme par la révélation de Christ en elle, il y a certainement deux choses devant cette âme : d'abord l'objet des délices de Dieu (c'est-à-dire son Christ), et en second lieu, le *Moi* auquel Christ est révélé – l'âme elle-même, parfait contraste de Christ. Son état, quand elle est ainsi trouvée, est un état que Dieu qui prend ses délices en Christ, doit avoir et a effectivement en dégoût, quoique, plein de compassion pour l'âme elle-même et lui montrant de la miséricorde, il lui garantisse alors sa délivrance par la révélation de Christ.

Je n'admets pas qu'une âme doive passer par le désespoir, avant de pouvoir connaître la paix, ou jouir d'une paix parfaite, chose que quelques-unes enseignent ; mais je tiens pour certain qu'une âme connaît la miséricorde et la compassion qui sont en Dieu, ou la signification de l'œuvre de Christ qui n'a jamais su ce que c'était que le dégoût du moi ou l'horreur du moi. Sa miséricorde doit certainement être mesurée, comprise, non seulement comme ayant ses hauteurs en Dieu, mais aussi comme ayant ses profondeurs en nous qui sommes sauvés. Et il est bien sûr que le contraste entre ce que Christ est moralement, et ce que je suis moi-même doit produire le dégoût et l'horreur du moi.

Quand j'étais dans la chair ma conscience était endurcie, et je n'avais pas le sentiment de la présence du péché en moi ; j'étais sous la coulpe. Mais lorsque la grâce m'a révélé Christ, ma conscience a pu aussitôt, par le moyen du sang, devenir parfaitement convenable pour la présence de Dieu dans le sanctuaire ; mais alors, délivré de la coulpe du péché, je suis devenu conscient du péché en toute manière.

Les *voies,* du Seigneur en grâce ne sont point connues de celui qui fait peu de cas de la conviction de péché. Car si toute l'œuvre du salut, du commencement à la fin, est l'œuvre du Seigneur, néanmoins sa manière de l'appliquer est telle qu'il laisse pleinement sa place à celui qui est sauvé ; celui-ci doit travailler à son propre salut avec crainte et tremblement, précisément parce que c'est Dieu qui opère en lui le vouloir et le faire selon son bon plaisir. En nous montrant ce que nous sommes et nous le faisant prendre en dégoût, il nous permet, dans ses voies de grâce, de nous identifier avec lui contre nous-mêmes, comme aussi contre le monde et Satan.

Le soi disant évangéliste qui fait peu de cas de la conviction de péché peut se croire un bon faiseur d'auditoires des endroits pierreux, mais il découvrira que celui qui porte du fruit est l'homme qui a eu de nombreuses et profondes convictions de péché, en a, et en aura encore jusqu'à la fin.

~~~~~

« Je suis celui qui suis » : tel est le nom glorieux sous, lequel Dieu se présenta à Israël. Dieu au-dessus de tout – personne ne pouvait le découvrir par ses recherches : il voulait être Dieu, et avoir ses voies propres : il aurait compassion de qui il aurait compassion. Dieu est Dieu.

« Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis » : telle était la joie de Paul : c'est la mienne : puisse-t-elle être la tienne aussi. Mais, alors, quelle différence dans la force de l'expression (dans la version anglaise, l'expression est la même dans les deux cas) selon qu'elle s'applique à Dieu, ou qu'elle s'applique à moi ! Comparez mot avec mot, et vous en serez frappés d'autant plus fortement encore. Et néanmoins dans les deux applications, le doigt signale la *réalité,* et, ce qui est – est reconnu, comme étant TEL QU'IL EST.

« Dieu est Dieu. »

« Et moi je suis un pauvre pécheur et rien du tout : mais Jésus Christ est mon tout en tout. »

Jamais, jusqu'à ce que nous soyons dans la réalité – jamais, jusqu'à ce que nous laissions les choses *être telles qu'elles sont,* il ne saurait nous être possible de jouir du repos.

Et la beauté de l'évangile consiste en ce qu'il met ensemble d'une manière bénie, Dieu comme Dieu, et moi-même précisément comme je suis, et m'approprie tout ce que Dieu est, et identifie avec Dieu tout ce que je suis, selon la valeur de la personne et de l'œuvre de Jésus Christ, et par l'Esprit de Dieu et de Christ.

~~~~~

– Le rationalisme consiste à douter et à chercher. On appelle cela, amour de la vérité ; mais ce n'est jamais la vérité aimée et connue. Que le Seigneur nous préserve d'un prétendu amour de la vérité qui détruit la vérité que nous aimons ; qui n'a rien à garder, et par conséquent n'a rien à perdre, et peut chercher toujours.

– Ne devrais-je pas avoir appris maintenant à ne pas attendre, à ne pas désirer ici le repos ? Et aussi à me confier simplement avec une confiance enfantine, aux tendres soins continuels du Seigneur ?

~~~~~

– C'est ici le temps du travail, non celui du repos : nous n'avons pas à attendre de repos ici-bas et maintenant, mais nous avons à travailler pour entrer dans ce repos. Quel heureux jour que celui de son apparition après le travail ! C'est certes une patience *longue,* mais patience est l'ordre ; et pendant que nous sommes patients, le Seigneur l'abrège.

– Tous rendront compte pour eux-mêmes à Dieu – les saints quand ils seront enlevés pour être avec le Seigneur et les méchants à la fin du millénium. Les saints rendront compte pour eux-mêmes dans la gloire. « Nous *sommes* manifestes à Dieu » non pas, nous *serons.* Le chrétien se tient *maintenant* dans la présence de la gloire. Nous avons besoin que cette lumière agisse sur la conscience ; mais nous devons avoir une parfaite confiance en Dieu, car sans elle il ne saurait y avoir d'heureux exercice des affections.

– La patience chrétienne, il ne faut pas l'oublier, n'est jamais la patience à l'égard du mal, et il y a toujours de la bénédiction dans un fidèle témoignage contre lui. Le discernement sacerdotal est nécessaire ; et bien loin que le rejet du mal soit incompatible avec l'amour, il en est plutôt la véritable expression.
~~~~~

Lorsque c'est par la puissance du Saint Esprit qu'il est rendu témoignage de Jésus aux saints de Dieu, celui qui parle perd de vue et lui-même et son auditoire ; et son auditoire se perd aussi de vue et ne pense pas non plus à l'orateur : ils ne sont tous occupés que de la gloire de Christ

« Si nous cherchons et recevons la gloire les uns des autres, et non celle qui vient de Dieu seulement », ces bénédictions ne sauraient être réalisées. « Celui qui parle de par lui-même, cherche sa propre gloire, mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. »

~~~~~

– Vous me dites que je vais mourir, et me pressez de déclarer si je compte ou non aller au ciel. Qu'entendez-vous par le ciel ? – Être avec le Seigneur Jésus Christ et être avec lui pour toujours, voilà ce que j'appelle le ciel. –

~~~~~

2 CHRONIQUES 20

Ce sont des circonstances d'épreuves et de difficultés extérieures que nous trouvons dans ce chapitre. Il n'y est point question de combat intérieur, qui souvent est réellement de l'incrédulité et la puissance non jugée de la chair. Ce n'est point là la vraie guerre du chrétien. Dans l'Écriture le combat est la puissance du mal contre nous, parce que nous sommes avec Dieu et que nous le savons. C'est, ou bien l'agression du chrétien poussant plus loin sa prise de possession de la bénédiction et faisant des conquêtes pour le Seigneur ; ou bien, c'est la violence des assauts de l'ennemi contre nous, parce que nous sommes du côté de Dieu. Mais le véritable combat chrétien ne consiste jamais simplement dans l'expérience du péché en nous, quoique elle ait pu être aussi tristement réalisée. Nous avons tant été tous sous la loi que souvent c'est avec une extrême difficulté que nous nous remettons de ses effets : elle est toujours prête à rentrer.

Là où les voies de Dieu sont comprises plus simplement selon sa pensée et sa parole, nous trouvons un immense déploiement des forces de Satan qu'il fait avancer pour attaquer les saints de Dieu et les chasser de leur place de bénédiction. C'est ainsi qu'Israël nous apparaît ici environné d'ennemis ; mais il rechercha l'Éternel, et la manière dont l'*Éternel* fit tourner à bénédiction ces circonstances mêmes est ce qui a principalement frappé mon esprit et m'amène à dire ces quelques mots. Nous avons droit en effet, à cause que nous savons ce que Dieu est, d'être parfaitement certains qu'il n'y a pas un assaut du diable contre nous, à la suite duquel nous ne devions être plus bénis que jamais, si notre œil est fixé sur le Seigneur. « Croyez-en l'Éternel notre Dieu », dit Josaphat, « et vous serez en sûreté ; croyez ses prophètes et vous prospérerez. » La bénédiction viendrait, par la bonté de Dieu, lors même qu'il n'y aurait pas la confiance paisible qui lui est due ; mais il est clair que comme ses enfants ce n'est pas là ce que nous désirons.

Nous devons désirer de jouir de ce que Dieu nous donne dans ce dessein. Cette scène est destinée à nous enseigner une grande vérité. Quand l'adversaire a réuni contre nous des forces considérables, que nous ne voyons pas d'ouverture pour échapper, et que nous ne pouvons imaginer de quelle manière elles doivent être défaites, si notre œil seulement est simple dans la confiance de l'amour du Seigneur, nous avons le droit d'entrer dans ce qui paraît être la bataille avec des cantiques de joie. Et ce n'est pas simplement comme Israël après qu'il eut traversé la Mer Rouge, lorsque c'en fut fait de tous ses ennemis, mais nous avons le privilège, même quand nous allons commencer la bataille, de pouvoir chanter comme si la victoire était gagnée. La bataille dont il s'agit ici est une des quelques batailles où ils ne frappèrent pas un coup. De quelle immense douceur n'est-ce pas, que Dieu se charge si manifestement de notre cause, qu'il n'y ait pas de notre part à frapper un seul coup. C'est une chose pénible d'avoir personnellement à blesser quelqu'un, et c'est une grande miséricorde quand Dieu fait bien plus que répondre à la confiance qu'il inspire et que l'ennemi est défait sans que nous combattions. L'intention de Dieu est que notre premier sentiment soit celui de l'épreuve, mais que notre meilleure pensée soit celle de *ce que Dieu est pour nous,* et de ce qu'il éprouve à l'égard de ceux qui réunissent toute leur force pour écraser, si c'était possible, la gloire du Seigneur dans les pauvres pécheurs qui ont été l'objet de son choix. Puissent nos cœurs être tournés vers lui ! La vallée à travers laquelle nous avons chanté avant la bataille, est la vallée par laquelle nous retournerons en chantant encore, et enrichis de plus de trésors que nous ne saurions en porter.

Une alliance est un principe de relation avec Dieu sur la terre ; des conditions établies par Dieu, sous lesquelles l'homme doit vivre avec lui. Il est possible peut-être que le mot soit employé d'une manière figurée ou par accommodation. Il est appliqué aux détails de la relation de Dieu avec Israël, mais strictement parlant, il n'y a que deux alliances, l'Ancienne et la Nouvelle. L'Ancienne fut établie à Sinaï. La Nouvelle est faite aussi avec les deux maisons d'Israël. L'évangile n'est point une alliance, mais la révélation du salut de Dieu. Il proclame le grand salut. Nous jouissons à la vérité de tous les privilèges essentiels de la nouvelle alliance, son fondement étant en Dieu ; mais nous en jouissons dans son esprit et non quant à la lettre. La nouvelle alliance sera établie formellement avec Israël dans le millénium.

---

2 Cor. 4:10, 11 ; 5:10 – « Le corps a une place importante dans les exhortations de la parole de Dieu. L'homme extérieur doit, aussi bien que l'homme intérieur, être témoin pour Christ. On a beau dire : quoique je suive les ha-

bitudes du monde, mon cœur n'y est pas ; la vérité est que, si on jouit de Christ, les choses qui ne portent pas son cachet, tombent comme des feuilles fanées. Il en est ainsi du genre de vie, de l'ameublement, des habitudes, etc, aussi bien que de notre extérieur. Seulement il nous faut être patients à l'égard des autres, et donner à la vérité le temps de se développer et d'agir.

---

1 Cor. 11

Il y a quelque chose de profondément touchant dans le motif que met en avant notre Maître, au sujet de la Cène, quand il nous invite à la célébrer « en mémoire de Lui. » C'est un acte commémoratif, un acte qui montre qu'il est *lui-même* pour nous l'objet d'une affection personnelle : « Faites ceci en mémoire de *moi. »* Je suis convaincu que nos âmes sentent combien la doctrine est pauvre, eu égard à la vérité telle qu'elle nous est présentée en rapport avec la *personne* de *Jésus.* Ce qu'il y a de plus doux dans cet acte, c'est de le faire en mémoire de *Lui.* Puissions-nous tous nous souvenir de Jésus tout le long du désert, et sympathiser avec lui dans sa mort et dans ses souffrances ! C'est là notre vraie place vis-à-vis de Lui. Et Lui, puisse-t-il regarder à nous, ses pauvres rachetés – pécheurs que nous sommes, tout en étant sauvés – et dire à son Père : il y en a quelques-uns, rassemblés en mon nom, qui se souviennent de *moi !* C'est là pour lui de la joie, un véritable rafraîchissement pour son cœur. Il peut ainsi s'associer à notre joie, au souvenir de ce qu'il a fait pour nous. Il y a dans cette affection qu'on lui porte, dans ce souvenir qu'on garde de Lui, une douceur et une assurance qui ne se trouvent pas dans la simple connaissance de la doctrine. Très souvent on rencontre beaucoup d'amour pour le Seigneur, là où il y a peu d'intelligence de la vérité. Nous ne pouvons pas célébrer la cène d'une manière intelligente, sans voir l'amour de Christ.

Ce ne sont pas les difficultés qui nous arrêtent dans notre course chrétienne, c'est notre manque de foi.

Si nous avons communion avec celui qui ne bronche point, notre chemin sera toujours bien dressé.

Le plus sûr moyen d'honorer Jésus, c'est de suivre ses pas.

Quand la gloire de Christ remplit notre cœur, nous désirons marcher en Lui ; quand sa Personne occupe nos affections, nous désirons être avec Lui, là où il est.

Le vrai caractère de notre espérance, c'est d'être « toujours avec le Seigneur ». Ceux qui voient tout premièrement dans l'arrivée de Jésus la fin de leurs tribulations, ne peuvent dire : « Viens », que par un sentiment d'égoïsme.

Un pareil sentiment ne trouvera que confusion en la venue de celui qui dit : « Je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi ».

Si donc nous avons bien saisi le caractère de notre espérance, nous désirerons Christ dans la proportion de notre attachement à Lui-même.

Il est naturel à ceux qui gémissent avec toute la création sous le péché et ses conséquences (la mort, la souffrance, l'épreuve, etc.) de soupirer après la délivrance ; mais il faut plus que la délivrance au cœur qui s'est attaché à Jésus : il lui faut la pleine et parfaite jouissance de son objet. C'est ce que nous aurons quand nous le verrons tel qu'il est.

Il en est du service comme de l'espérance : tout service qui n'est pas le fruit d'un amour dévoué pour celui qu'on sert, n'est autre chose que du légalisme ou de la propre justice.

Mais un secret qui doit nous réjouir sans nous faire honneur, c'est que, en dépit de tous nos manquements et de tous nos mauvais motifs, Dieu prend toujours soin de sa propre gloire.

~~~~~

C'est une chose étrange, comme dans son esprit irréfléchi et borné, l'homme s'arrange pour méconnaître la Babel que la chrétienté présente maintenant. Cependant l'église grecque et l'église romaine ne présentent pas pour sûr l'unité. Les églises protestantes ne sont pas non plus une avec l'une ou l'autre des deux que nous venons de nommer, ni une entre elles-mêmes. Je me rappelle un Hébreu converti au christianisme et qui fut égaré par toutes ces divergences, lorsqu'il eut à choisir une église pour lui-même. Combien plus en eût-il été ainsi, s'il eût vu le caractère céleste de l'Église et la divine présence du Saint Esprit avec l'église de la Pentecôte, ainsi que le caractère mondain des églises de l'homme, et les puissances mondaines qui y règnent.

Et il faut que la chrétienté continue ainsi, jusqu'à ce que le Seigneur la mette de côté, après en avoir retiré d'abord tous ceux qui étaient réellement associés avec lui dans l'Esprit et par la foi. En attendant, puissent-*ils* lui être fidèles dans la vie pratique ici-bas, et ils trouveront en lui que l'Unité et la Catholicité du corps des membres spirituels existent, quoique la manifestation, telle qu'elle était au commencement, en soit impossible ; – néanmoins puisse-t-on les reconnaître et agir d'après elles par la foi.

Écho du témoignage, vol.3, p.50, 77, 140-143, 240, 277, 299-300, 322, 449-455, 584-585
~~~~~

16 – Poésies et cantiques

Seigneur, qu'au milieu de ce monde

1
Seigneur, qu'au milieu de ce monde
Où comme Toi je dois marcher,
Je puise en ta grâce profonde
La grâce de ne point broncher.
2
Lorsque, fatigué de la vie
Qui n'est que trouble et vanité,
Je désirai ta Bergerie
Pour vivre de réalité,
3
O bon Berger ! ta voix si douce
Ne tarda pas à m'appeler ;
Ton cœur qui jamais ne repousse,
Me dit : Viens ! et je dus aller.
4
Je dus aller, car ta voix tendre
Sait si puissamment inviter,
Qu'après tout il faut bien se rendre,
Quand même on voudrait résister !
5
J'allai donc, et je t'en rends grâce,
O mon Jésus, car où trouver
Tant d'amour et tant d'efficace,
Tant de pouvoir pour me sauver ?
6
Mais maintenant que je possède
Un salut qui ne manque pas,
J'ai pourtant besoin de ton aide
Et du sûr appui de ton bras.
7
Oui, j'ai besoin que tu m'apprennes
À vivre comme tu vécus,
Et que toujours plus tu m'amènes
À ne servir que Toi, Jésus !
8
J'ai besoin, pendant le voyage,
D'éviter tout chemin aisé,
De ne porter que ton image,
À Toi, le divin Méprisé !
9
Seigneur, que ma règle constante
Soit de t'honorer tous les jours,
Et que durant ce temps d'attente.
Je sache aussi veiller toujours !

P. C

« Je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. »

Écho du témoignage, vol.3, p.455-456

Qu'ai-je besoin du monde ?

1
Qu'ai-je besoin du monde et de sa vanité ?
En toi, Seigneur Jésus, est m'a félicité ;
C'est sur Toi, sur Toi seul que mon espoir se fonde ;
Tu me donnes la joie et la tranquillité !
Quel besoin ai-je donc du monde ?

2
Le monde ! il n'offre à l'œil qu'un mirage trompeur ;
C'est un son fugitif, une ombre, une vapeur.
En Jésus tout subsiste, il n'est rien qui confonde ;
Jésus remplit mon âme, il satisfait mon cœur !
Quel besoin ai-je donc du monde ?
3
Le monde court après les grandeurs et le bruit,
Mais sa figure passe, et son éclat pâlit.
Combien plus douce elle est, la paix dont Christ m'inonde !
Combien plus précieux les dons de son Esprit !
Quel besoin ai-je donc du monde ?
4
Le monde fait de l'or et de l'argent ses dieux ;
Un coffre vide ou plein le rend triste ou joyeux.
Mon trésor c'est Jésus ; en moi sa grâce abonde ;
C'est le bonheur du ciel qu'il met devant mes yeux !
Quel besoin ai-je donc du monde ?
5
Le monde ! dès qu'il voit, au souffle du malheur,
Crouler le piédestal de sa fausse grandeur,
Comme il tremble et gémit ! Si la tempête gronde,
J'ai mon refuge, moi, dans le sein du Sauveur !
Quel besoin ai-je donc du monde ?
6
Le monde marche au gré d'un caprice, d'un goût,
Et toujours au plaisir succède le dégoût.
En peines, en chagrins, que sa vie est féconde !
Moi, je m'attache à Christ et je le suis partout !
Quel besoin ai-je donc du monde ?
7
Dans ce monde où chaque être, hélas ! n'est que d'un jour,
Sur quel objet pourrait se fixer mon amour ?
La mort a tout marqué de son empreinte immonde.
Une place m'attend dans l'éternel séjour ;
Quel besoin ai-je donc du monde ?
8
Christ est mon aliment, mon lot, ma portion,
Ma force, mon appui, ma consolation.
À ses pieds prosterné, dans une paix profonde
Je goûte les douceurs de sa communion !
Quel besoin ai-je donc du monde ?

Traduction libre de l'anglais

Écho du témoignage, vol.3, p.585-586